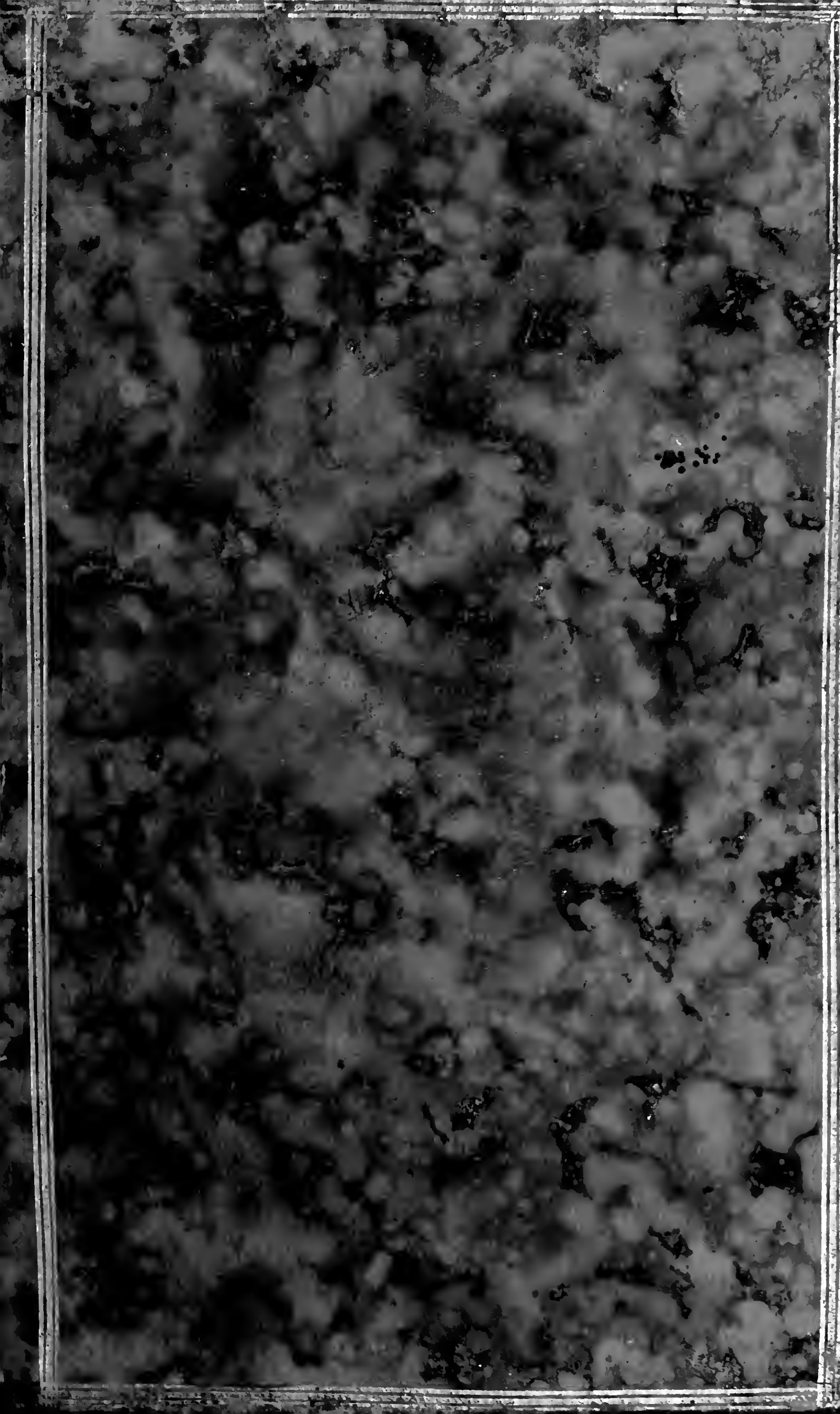
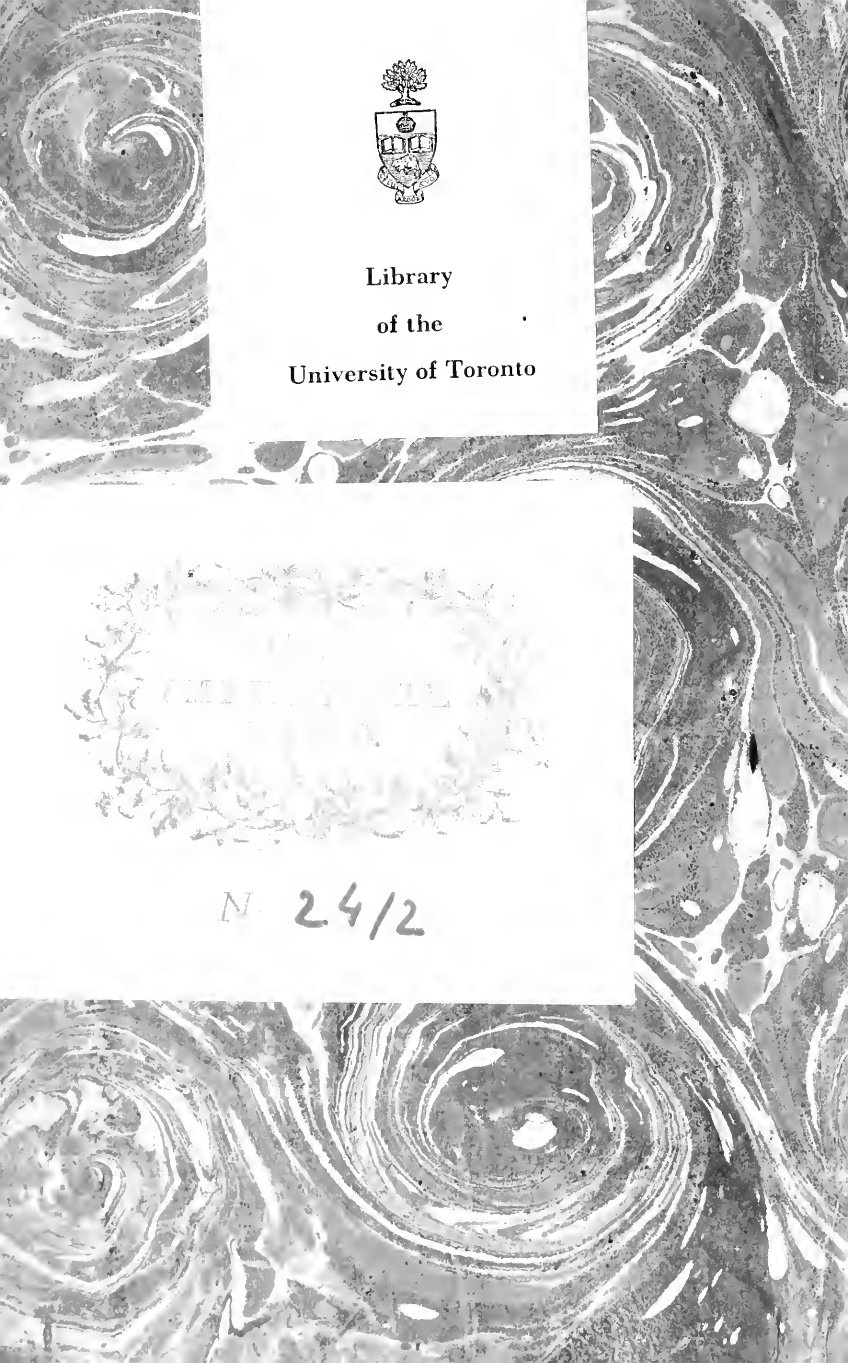
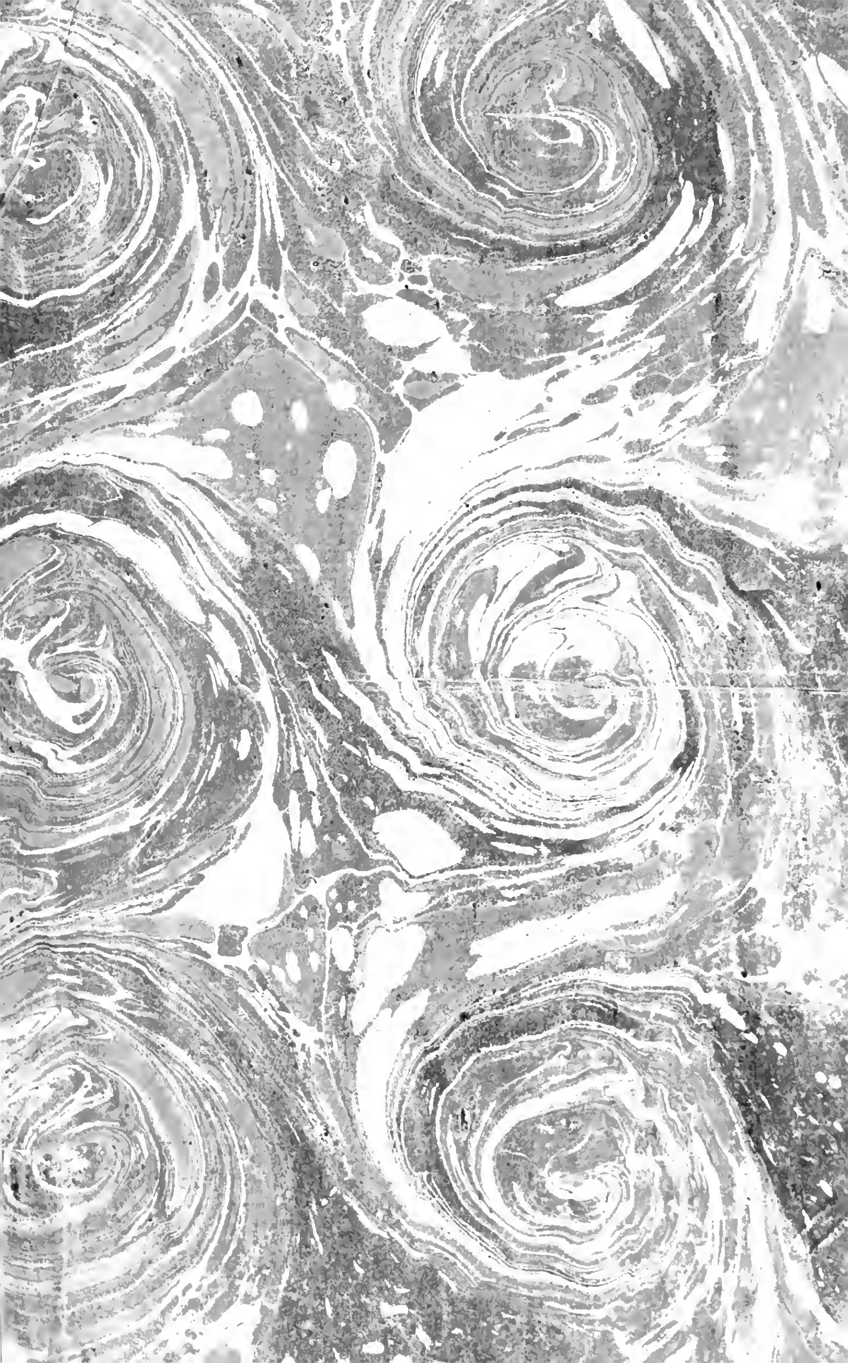






JULIE,

OU LA

NOUVELLE HELOISE.

Lettres de deux Amans, Habitans d'une petite Ville au pied des Alpes.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR J. J. ROUSSEAU.

Troisieme édition originale, revue & corrigée par l'Editeur.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY,

M. DCC. LXXII.

Avec Privilege de nos Seigneurs les Etats de Hollande & de Westfrise.



LETTRES
DE DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE I.
De Mad^e. d'Orbe.

QUe de maux vous causez à ceux qui vous aiment ! Que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée dont vous seul troublez le repos ! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : Craignez que la mort d'une mere affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, & qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir : mais comment tolérer une vaine constance que l'honneur & la raison condamnent, & qui ne pouvant plus causer que des malheurs & des peines ne mérite que le nom d'obstination ?

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si long-tems aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quel-

que ſenſible que ſoit un tel coup à cette mere tendre & vertueuſe ; moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à ſon aveugle négligence; elle déplore ſa fatale illuſion; ſa plus cruelle peine eſt d'avoir pu trop eſtimer ſa fille, & ſa douleur eſt pour Julie un châtiment cent fois pire que ſes reproches.

L'accablement de cette pauvre Couſine ne ſauroit s'imaginer. Il faut le voir pour le comprendre. Son cœur ſemble étouffé par l'affliction, & l'excès des ſentimens qui l'oppreſſent lui donne un air de ſtupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle ſe tient jour & nuit à genoux au chevet de ſa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond ſilence; la ſervant avec plus d'attention & de vivacité que jamais; puis retombant à l'inſtant dans un état d'anéantiſſement qui la feroit prendre pour une autre perſonne. Il eſt très-clair que c'eſt la maladie de la mere qui ſoutient les forces de la fille, & ſi l'ardeur de la ſervir n'animoit ſon zele; ſes yeux éteints, ſa pâleur, ſon extrême abattement me feroient craindre qu'elle n'eût grand beſoin pour elle-même de tous les ſoins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit auſſi, & je vois à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la ſanté de ſa fille combien le cœur combat de part & d'autre contre la gêne qu'elles s'impoſent, & combien on doit vous haïr de troubler une union ſi charmante.

Cette contrainte augmente encore par le ſoin de la dérober aux yeux d'un pere emporté auquel une mere tremblante pour les jours de ſa fille veut cacher ce dangereux ſecret. On ſe fait une loi de garder en ſa préſence l'ancienne familiarité; mais ſi la tendreſſe maternelle profite avec plaiſir de ce prétexte, une fille confuſe n'oſe livrer ſon cœur à des careſſes qu'elle croit feintes & qui lui ſont d'autant plus cruelles qu'elles lui ſeroient douces ſi elle oſoit y compter. En recevant celles de ſon pere, elle regarde ſa mere d'un air ſi tendre & ſi humilié qu'on voit ſon cœur lui dire par ſes yeux; ah que ne ſuis-je digne encore d'en recevoir autant de vous?

Made. d'Etange m'a priſe pluſieurs fois à part, & j'ai connu facilement, à la douceur de ſes reprimandes & au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous ſa trop juſte indignation, & qu'elle n'a rien épargné pour nous juſtifier l'un & l'autre à ſes dépens. Vos lettres mêmes portent avec le caractere d'un amour exceſſif une ſorte d'excuſe qui ne lui a pas échappé; elle vous reproche moins l'abus de ſa confiance qu'à elle-même ſa ſimplicité à vous l'accorder. Elle vous eſtime aſſez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux réſiſté que vous; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'eſt qu'u-

ne probité trop vantée qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une fille sage, & de déshonorer sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystere, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, & de seconder la bonté du ciel qui n'en a point laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au désespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore, tout vous prescrit votre devoir; vous pouvez réparer le mal que vous avez fait; vous pouvez vous rendre digne de Julie & justifier sa faute en renonçant à elle; & si votre cœur ne m'a point trompé il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, & sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis en votre nom tout ce que vous devez tenir; osez me démentir si j'ai trop présumé de vous, ou soyez aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtresse ou votre amour l'un à l'autre, & vous montrer le plus lâche ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire;

elle avoit même commencé. O Dieu, que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes ameres! Que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur! Que ses humbles prieres vous eussent pénétré de honte! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supporté: je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur de voir une mere humiliée devant le séducteur de sa fille: vous êtes digne au moins qu'on n'employe pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres & pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du succès & balancer sur l'estime qui vous est due; mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie en quittant ce pays m'est garant de celui que vous allez faire à son repos en rompant un commerce inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles, & vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, & qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un & de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chere ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé; vous vous dissimulez en vain vos malheurs: vous la perdites au moment que vous vous séparâtes

d'elle. Ou plutôt le Ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous ; car son pere la promit dès son retour, & vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, & vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs & d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, & de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sureté du moins, dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, & l'avilissement où la réduit le remords & la honte ! Que son lustre est terni ! que ses graces sont languissantes ! que tous ses sentimens si charmans & si doux se fondent tristement dans le seul qui les absorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, & son cœur malade ne sait plus rien sentir que l'amour & la douleur. Hélas, qu'est devenu ce caractere aimant & sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines & aux plaisirs d'autrui ? Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatissante ; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle ; mais ce

n'eſt plus qu'une habitude aveugle ; un goût ſans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choſes, mais elle ne les fait plus avec le même zele ; ſes ſentimens ſublimes ſe ſont affoiblis, cette flamme divine s'eſt amortie, cet ange n'eſt plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE II.

A Madᵉ. d'Etange.

PENÉTRÉ d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, Madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais ſentimens humains n'approcherent de ceux que m'inſpira votre adorable fille, il n'y eut jamais de ſacrifice égal à celui que je viens faire à la plus reſpectable des meres ; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageuſement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne ſache pas l'imiter. Si mon ſang ſuffiſoit pour guérir vos peines, je le verſerois en ſilence & me plaindrois de ne vous donner qu'une ſi foible preuve de mon zele : mais briſer le plus doux, le plus pur, le plus ſacré lien qui

jamais ait uni deux cœurs, ah c'eſt un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, & qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir!

Oui, je promets de vivre loin d'elle auſſi long-tems que vous l'exigerez; je m'abſtiendrai de la voir & de lui écrire; j'en jure par vos jours précieux, ſi néceſſaires à la conſervation des ſiens. Je me ſoumets, non ſans effroi, mais ſans murmure à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle & de moi. Je dirai beaucoup plus encore: ſon bonheur peut me conſoler de ma miſere, & je mourrai content ſi vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah! qu'on le trouve! & qu'il m'oſe dire, je ſaurai mieux l'aimer que toi! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque; s'il n'a mon cœur il n'aura rien pour Julie: mais je n'ai que ce cœur honnête & tendre. Hélas! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout n'éleve point la perſonne; il n'éleve que les ſentimens. Ah! ſi j'euſſe oſé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois en vous parlant ma bouche eût prononcé le doux nom de mere?

Daignez vous confier à des ſermens qui ne feront point vains, & à un homme qui n'eſt point trompeur. Si je pus un jour abuſer de votre eſtime, je m'abuſai le premier moi-même. Mon cœur ſans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, & je n'avois point encore appris de votre fille cet art

cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis si bien enseigné. Bannissez vos craintes, je vous en conjure. Y a-t-il quelqu'un au monde à qui son repos, sa félicité, son honneur soient plus chers qu'à moi? Non, ma parole & mon cœur vous sont garants de l'engagement que je prends au nom de mon illustre ami comme au mien. Nulle indiscrétion ne sera commise, soyez-en sûre, & je rendrai le dernier soupir sans qu'on sache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous consume & dont la mienne s'aigrit encore: essuyez des pleurs qui m'arrachent l'ame, rétablissez votre santé; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous; soyez vous-même heureuse par elle; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie est encore un sort assez beau pour se féliciter de vivre!

LETTRE III.

A Made. d'Orbe.

En lui envoyant la précédente.

TENEZ, cruelle, voilà ma réponse. En la lisant, fondez en larmes si vous connoissez mon cœur & si le vôtre est sensible encore; mais sur-

tout, ne m'accablez plus de cette eſtime impitoyable que vous me vendez ſi cher & dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc oſé les rompre, ces doux nœuds formés ſous vos yeux preſque dès l'enfance, & que votre amitié ſembloit partager avec tant de plaiſir? Je ſuis donc auſſi malheureux que vous le voulez & que je puis l'être. Ah! connoiſſez-vous tout le mal que vous faites? ſentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez eſt ſans dédommagement, & qu'il vaut mieux cent fois mourir que ne plus vivre l'un pour l'autre? Que me parlez-vous du bonheur de Julie? En peut-il être ſans le contentement du cœur? Que me parlez-vous du danger de ſa mere? Ah! qu'eſt-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la ſienne même, qu'eſt-ce que l'exiſtence du monde entier auprès du ſentiment délicieux qui nous uniſſoit? Inſenſée & farouche vertu! j'obéis à ta voix ſans mérite; je t'abhorre en faiſant tout pour toi. Que ſont tes vaines conſolations contre les vives douleurs de l'ame? Va; triſte idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur miſere, en leur ôtant les reſſources que la fortune leur laiſſe. J'obéirai pourtant, oui, cruelle, j'obéirai: je deviendrai, s'il ſe peut, inſenſible & féroce comme vous. J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde. Je ne veux plus entendre ni prononcer le nom de Julie ni le vô-

tre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

De Mad^e. d'Orbe.

VOUS m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour & de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroître, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime on mérite plus de louanges que de reproches, & malgré vos injures, vous ne me sutes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, & qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement ; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, & l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette

lecture ses soupirs & ses pleurs l'a fait tomber évanouïe.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déja puissamment émue, commence à connoître par tout ce qu'elle voit combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, & combien votre amour porte un caractere naturel de simpathie que le tems ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle qui a si grand besoin de consolation consoleroit volontiers sa fille si la bienséance ne la retenoit, & je la vois trop près d'en devenir la confidente pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrettement, peut-être : Ah s'il ne dépendoit que de moi .... quoiqu'elle se retînt & n'achevât pas, je vis au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux ; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue ; & son affoiblissement, ses maux, augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoiqu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur qui se fait sentir dans votre amour mutuel lui a donné une telle opinion de vous qu'elle se fie

à sa parole de tous deux sur l'interruption de votre correspondance & qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près sur sa fille ; effectivement, si Julie ne répondoit pas à sa confiance, elle ne seroit plus digne de ses soins, & il faudroit vous étouffer l'un & l'autre si vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, & d'abuser de l'estime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une espérance que je n'ai pas moi-même; mais je veux vous montrer, comme il est vrai, que le parti le plus honnête est aussi le plus sage, & que s'il peut rester quelque ressource à votre amour, elle est dans le sacrifice que l'honneur & la raison vous imposent. Mere, parens, amis, tout est maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voye, ou que rien ne sauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de désespoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide & plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédommager. Reprenez donc courage, soyez encore vous-même. Si j'ai bien connu votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie seroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE V.

De Julie.

ELLE n'eſt plus. Mes yeux ont vû fermer les ſiens pour jamais ; ma bouche a reçu ſon dernier ſoupir ; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; ſon dernier regard fut tourné ſur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle ſembloit quitter ; j'avois trop peu ſû la lui rendre chere. C'étoit à moi ſeule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit ſans guide & ſans eſpérance, accablée de mes malheurs & de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, & ſon cœur n'a gémi que d'abandonner ſa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raiſon. Qu'avoit-elle à regretter ſur la terre ? Qu'eſt-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ſes yeux le prix immortel de ſa patience & de ſes vertus qui l'attendoit dans le Ciel ? Que lui reſtoit-il à faire au monde ſinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure & chaſte, digne épouſe, & mere incomparable, tu vis maintenant au ſéjour de la gloire & de la félicité ; tu vis, & moi, livrée au repentir & au déſeſpoir, privée à jamais de tes ſoins, de tes conſeils, de tes douces careſſes, je ſuis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence ; je ne ſens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'eſt plus que pei-

ne & douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas! je ſuis bien plus morte que toi!

Mon Dieu! quel tranſport égare une infortunée & lui fait oublier ſes réſolutions? Où viens-je verſer mes pleurs & pouſſer mes gémiſſemens? C'eſt le cruel qui les a cauſés que j'en rends le dépoſitaire! C'eſt avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'oſe les déplorer! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites ſouffrir. Vous par qui je plongeai le couteau dans le ſein maternel, gémiſſez des maux qui me viennent de vous, & ſentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oſerois-je paroître auſſi mépriſable que je le ſuis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit aſſez les connoître? C'eſt mon plus inſupportable ſupplice de n'être accuſée que par mon cœur, & de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuiſant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémiſſant la douleur empoiſonner, hâter les derniers jours de ma triſte mere. En vain ſa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de ſon mal à la cauſe qui l'avoit produit; en vain ma Couſine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret, & pour mon tourment éternel je garde-

rai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous que le Ciel suscita dans sa colere pour me rendre malheureuse & coupable, pour la derniere fois recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur. Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes. Ce sont les soupirs d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en est fait; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah! si son esprit immortel pénetre au fond de mon cœur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle! Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher & si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fumes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voyent plus; que je n'entende plus prononcer votre nom; que votre souvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'ose

parler

ſe parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être; à tant de ſujets de douleur n'ajoutez pas celui de voir ſon dernier vœu mépriſé. Adieu donc pour la derniere fois, unique & cher.... Ah ! fille inſenſée .... adieu pour jamais.

LETTRE VI.

A Made. d'Orbe.

ENFIN le voile eſt déchiré ; cette longue illuſion s'eſt évanouïe ; cet eſpoir ſi doux s'eſt éteint ; il ne me reſte pour aliment d'une flamme éternelle qu'un ſouvenir amer & délicieux qui ſoutient ma vie & nourrit mes tourmens du vain ſentiment d'un bonheur qui n'eſt plus.

Eſt-il donc vrai que j'ai goûté la félicité ſuprême ? ſuis-je bien le même être qui fut heureux un jour ? Qui peut ſentir ce que je ſouffre n'eſt-il pas né pour toujours ſouffrir ? Qui put jouïr des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre & vivre encore, & des ſentimens ſi contraires peuvent-ils germer dans un même cœur ? Jours de plaiſir & de gloire, non, vous n'étiez pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périſſables. Une douce extaſe abſorboit toute votre durée, & la raſſembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni paſſé ni avenir & je goûtois à la fois les délices de mille ſiecles. Hé-

las ! vous avez difparu comme un éclair ! Cette éternité de bonheur ne fut qu'un inftant de ma vie. Le tems a repris fa lenteur dans les momens de mon défefpoir, & l'ennui mefure par longues années le reftè infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre infupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher femble fe détacher de moi. Madame, il fe peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres foins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes, que vous écoutiez avec intérêt, font maintenant indifcrettes. Julie ! Julie elle-même fe décourage & m'abandonne. Les triftes remords ont chaffé l'amour. Tout eft changé pour moi ; mon cœur feul eft toujours le même, & mon fort en eft plus affreux.

Mais qu'importe ce que je fuis & ce que je dois être ? Julie fouffre, eft-il tems de fonger à moi ? Ah ! ce font fes peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle cefsât de m'aimer & qu'elle fût heureufe . . . . Ceffer de m'aimer ? . . . . l'efpere-t-elle ? . . Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir & de lui écrire. Ce n'eft pas le tourment qu'elle s'ôte ; hélas ! c'eft le confolateur ! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami ? Croit - elle foulager fes maux en les multipliant ? O amour ! eft - ce à tes dépens qu'on peut venger la nature ?

Non, non ; c'eſt en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il ſe ſéparer du mien ? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle ? Oublie-t-on des ſentimens tels que nous les avons éprouvés, & peut-on s'en ſouvenir ſans les éprouver encore ? L'amour vainqueur fit le malheur de ſa vie ; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle paſſera ſes jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets & de vains deſirs, ſans pouvoir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ſes erreurs je me diſpenſe de les reſpecter. Après tant de ſacrifices, il eſt trop tard pour apprendre à déſobéir. Puiſqu'elle commande, il ſuffit ; elle n'entendra plus parler de moi Jugez ſi mon ſort eſt affreux ? Mon plus grand déſeſpoir n'eſt pas de renoncer à elle! Ah ? c'eſt dans ſon cœur que ſont mes douleurs les plus vives, & je ſuis plus malheureux de ſon infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute choſe, & qui ſeule, après moi, la ſavez dignement aimer ; Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reſte. Il eſt aſſez précieux pour lui rendre ſupportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des conſolations qui lui ſont ôtées & de celles qu'elle refuſe ; qu'une ſainte amitié ſupplée à la fois auprès d'elle à la tendreſſe d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les ſentimens

qui devoient la rendre heureufe. Qu'elle le foit s'il eft poffible, à quelque prix que ce puiffe être. Quelle recouvre la paix & le repos dont je l'ai privée ; je fentirai moins les tourmens qu'elle m'a laiffés. Puifque je ne fuis plus rien à mes propres yeux, puifque c'eft mon fort de paffer ma vie à mourir pour elle ; qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y confens fi cette idée la rend plus tranquille. Puiffe-t-elle retrouver près de vous fes premieres vertus, fon premier bonheur ! Puiffe-t-elle être encore par vos foins tout ce qu'elle eût été fans moi !

Hélas ! elle étoit fille, & n'a plus de mere ! Voilà la perte qui ne fe répare point & dont on ne fe confole jamais quand on a pu fe la reprocher. Sa confcience agitée lui redemande cette mere tendre & cherie, & dans une douleur fi cruelle l'horrible remord fe joint à fon affliction. O Julie, ce fentiment affreux devoit-il être connu de toi ? Vous qui futes témoin de la maladie & des derniers momens de cette mere infortunée ; je vous fupplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur fi je fuis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait defcendre au tombeau, nous fommes deux monftres indignes de vivre ; c'eft un crime de fonger à des liens fi funeftes, c'en eft un de voir le jour. Non, j'ofe le croire, un feu fi pur n'a point produit de fi noirs effets. L'amour nous infpira des fentimens trop nobles

pour en tirer les forfaits des ames dénaturées ! Le ciel, le ciel feroit-il injuſte, & celle qui ſut immoler ſon bonheur aux auteurs de ſes jours méritoit-elle de leur coûter la vie ?

LETTRE VII.

Réponſe.

COMMENT pourroit-on vous aimer moins en vous eſtimant chaque jour davantage ? Comment perdrois-je mes anciens ſentimens pour vous tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux ? Non, mon cher & digne ami ; tout ce que nous fumes les uns aux autres dès notre premiere jeuneſſe, nous le ferons le reſte de nos jours, & ſi notre mutuel attachement n'augmente plus, c'eſt qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence eſt que je vous aimois comme mon frere, & qu'à préſent je vous aime comme mon enfant ; car quoique nous ſoyons toutes deux plus jeunes que vous & même vos diſciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penſer, vous avez appris de nous à être ſenſible, & quoi qu'en diſe votre Philoſophe anglois, cette éducation vaut bien l'autre : ſi c'eſt la raiſon qui fait l'homme, c'eſt le ſentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé

de conduite envers vous ? Ce n'eſt pas, croyez-moi, que mon cœur ne ſoit toujours le même : c'eſt que votre état eſt changé. Je favoriſai vos feux tant qu'il leur reſtoit un rayon d'eſpérance. Depuis qu'en vous obſtinant d'aſpirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuſe, ce ſeroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous ſavoir moins à plaindre, & vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impoſſible, chercher le ſien dans celui de ce qu'on aime, n'eſt-ce pas tout ce qui reſte à faire à l'amour ſans eſpoir ?

Vous faites plus que ſentir cela, mon généreux ami ? vous l'exécutez dans le plus douloureux ſacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez ſon repos aux dépens du vôtre, & c'eſt à vous que vous renoncez pour elle.

J'oſe à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-deſſus ; mais elles ſont conſolantes, & cela m'enhardit. Premiérement, je crois que le véritable amour a cet avantage auſſi bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui ſacrifie, & qu'on jouit en quelque ſorte des privations qu'on s'impoſe par le ſentiment même de ce qu'il en coûte & du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, & vous l'en aimerez davantage, & vous en ſerez plus heureux. Cet amour-propre exquis qui

ſait payer toutes les vertus pénibles mêlera ſon charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je ſais aimer, avec un plaiſir plus durable & plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je poſſede ce que j'aime. Car celui-ci s'uſe à force d'en jouïr; mais l'autre demeure toujours, & vous en jouïriez encore quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il eſt vrai, comme Julie & vous me l'avez tant dit, que l'amour ſoit le plus délicieux ſentiment qui puiſſe entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge & le fixe, même au prix de mille douleurs, eſt encore un bien. Si l'amour eſt un deſir qui s'irrite par les obſtacles comme vous le diſiez encore, il n'eſt pas bon qu'il ſoit content; il vaut mieux qu'il dure & ſoit malheureux que de s'éteindre au ſein des plaiſirs. Vos feux, je l'avoue, ont ſoutenu l'épreuve de la poſſeſſion, celle du tems, celle de l'abſence & des peines de toute eſpece; ils ont vaincu tous les obſtacles hors le plus puiſſant de tous, qui eſt de n'en avoir plus à vaincre, & de ſe nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de paſſion ſoutenir cette épreuve, quel droit avez-vous d'eſpérer que la vôtre l'eût ſoutenue? Le tems eût joint au dégoût d'une longue poſſeſſion le progrès de l'âge & le déclin de la beauté; il ſemble ſe fixer en votre faveur par votre ſéparation; vous ſerez toujours l'un pour l'autre à la fleur

des ans ; vous vous verrez ſans ceſſe tels que vous vous vîtes en vous quittant, & vos cœurs unis juſqu'au tombeau prolongeront dans une illuſion charmante votre jeuneſſe avec vos amours.

Si vous n'euſſiez point été heureux, une inſurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter ; votre cœur regretteroit en ſoupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit ſans ceſſe ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé, & pour parler comme vous, vous avez épuiſé durant une année les plaiſirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette Lettre ſi paſſionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une ame attendrie ; mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour & ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils tranſports deux fois en la vie, & qu'il falloit mourir après les avoir ſentis. Mon ami, ce fût-là le comble, & quoi que la fortune & l'amour euſſent fait pour vous, vos feux & votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet inſtant fût auſſi le commencement de vos diſgraces, & votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de ſentimens nouveaux à goûter auprès d'elle ; comme ſi le ſort eût voulu garantir votre cœur d'un épuiſement

inévitable, & vous laiſſer dans le ſouvenir de vos plaiſirs paſſés un plaiſir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouïr encore.

Conſolez - vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé & vous eût ravi de plus celui qui vous reſte. Le bonheur & l'amour ſe ſeroient évanouis à la fois : vous avez au moins conſervé le ſentiment ; on n'eſt point ſans plaiſirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraye plus un cœur tendre que celle de l'amour malheureux, & le dégoût de ce qu'on poſſede eſt un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma déſolée Couſine ſe fait ſur la mort de ſa mere étoient fondés, ce cruel ſouvenir empoiſonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, & une ſi funeſte idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas ſes douleurs, elles la trompent; ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les accroître n'eſt qu'un prétexte pour en juſtifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger aſſez, & c'eſt une ſorte de plaiſir pour elle d'ajouter au ſentiment de ſes peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impoſe, ſoyez-en ſûr; elle n'eſt pas ſincere avec elle-même. Ah! ſi elle croyoit bien ſincérement avoir abrégé les jours de ſa mere, ſon cœur en pourroit-il ſupporter l'affreux remord? Non, non, mon ami; elle ne la pleureroit pas, elle

l'auroit ſuivie. La maladie de Made. d'Etange eſt bien connue ; c'étoit une hydropiſie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, & l'on déſeſpéroit de ſa vie avant même qu'elle eût découvert votre correſpondance. Ce fut un violent chagrin pour elle ; mais que de plaiſirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire ! Qu'il fut conſolant pour cette tendre mere de voir, en gémiſſant des fautes de ſa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, & d'être forcée d'admirer ſon ame en pleurant ſa foibleſſe ! Qu'il lui fut doux de ſentir combien elle en étoit chérie ! Quel zele infatigable ! Quels ſoins continuels ! Quelle aſſiduité ſans relâche ! Quel déſeſpoir de l'avoir affligée ! Que de regrets, que de larmes, que de touchantes careſſes, quelle inépuiſable ſenſibilité ! C'étoit dans les yeux de la fille qu'on liſoit tout ce que ſouffroit la mere ; c'étoit elle qui la ſervoit les jours, qui la veilloit les nuits ; c'étoit de ſa main qu'elle recevoit tous les ſecours : vous euſſiez cru voir une autre Julie ; ſa délicateſſe naturelle avoit diſparu, elle étoit forte & robuſte, les ſoins les plus pénibles ne lui coûtoient rien, & ſon ame ſembloit lui donner un nouveau corps : Elle faiſoit tout & paroiſſoit ne rien faire ; elle étoit par-tout & ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit ſans ceſſe à genoux devant ſon lit, la bouche collée ſur ſa main, gémiſſant ou de ſa faute ou du mal de ſa mere, & confondant ces

deux ſentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu perſonne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante ſans être ému juſqu'aux larmes du plus attendriſſant de tous les ſpectacles. On voyoit l'effort que faiſoient ces deux cœurs pour ſe réunir plus étroitement au moment d'une funeſte ſéparation. On voyoit que le ſeul regret de ſe quitter occupoit la mere & la fille, & que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles ſi elles avoient pu reſter ou partir enſemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, ſoyez ſûr que tout ce qu'on peut eſpérer des ſecours humains & des conſolations du cœur a concouru de ſa part à retarder le progrès de la maladie de ſa mere, & qu'infailliblement ſa tendreſſe & ſes ſoins nous l'ont conſervée plus longtems que nous n'euſſions pu faire ſans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ces derniers jours étoient les plus doux momens de ſa vie, & que le bonheur de ſa fille étoit la ſeule choſe qui manquoit au ſien.

S'il faut attribuer ſa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, & c'eſt à ſon époux ſeul qu'il faut s'en prendre. Long-tems inconſtant & volage il prodigua les feux de ſa jeuneſſe à mille objets moins dignes de plaire que ſa vertueuſe compagne; & quand l'âge le lui eut ramené, il conſerva près d'elle cette rudeſſe inflexible dont les maris infideles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre Couſine s'en eſt reſ-

ſentie. Un vain entêtement de nobleſſe & cette roideur de caractere que rien n'amolit ont fait vos malheurs & les ſiens. Sa mere qui eut toujours du penchant pour vous, & qui pénétra ſon amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-tems en ſecret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de ſa fille ni l'obſtination de ſon époux, & d'être la premiere cauſe d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres ſurpriſes lui eurent appris juſqu'où vous aviez abuſé de ſa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout ſauver, & d'expoſer les jours de ſa fille pour rétablir ſon honneur. Elle ſonda pluſieurs fois ſon mari ſans ſuccès. Elle voulut pluſieurs fois hazarder une confidence entiere & lui montrer toute l'étendue de ſon devoir, la frayeur & ſa timidité la retinrent toujours. Elle héſita tant qu'elle put parler; lorſqu'elle le voulut il n'étoit plus tems; les forces lui manquerent; elle mourut avec le fatal ſecret, & moi qui connois l'humeur de cet homme ſévere ſans ſavoir juſqu'où les ſentimens de la nature auroient pu la tempérer, je reſpire, en voyant au moins les jours de Julie en ſûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela; mais vous dirai-je ce que je penſe de ſes remords apparens? L'amour eſt plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de ſa mere, elle voudroit vous oublier, & malgré qu'elle en ait il trouble ſa conſcience pour la forcer de penſer à vous. Il

veut que ſes pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oſeroit plus s'en occuper directement, il la force de s'en occuper encore, au moins par ſon repentir. Il l'abuſe avec tant d'art qu'elle aime mieux ſouffrir davantage & que vous entriez dans le ſujet de ſes peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du ſien; mais ils n'en ſont pas moins naturels; car votre amour à tous deux quoiqu'égal en force n'eſt pas ſemblable en effets Le vôtre eſt bouillant & vif, le ſien eſt doux & tendre: vos ſentimens s'exhalent au dehors avec véhémence, les ſiens retournent ſur elle-même, & pénétrant la ſubſtance de ſon ame l'alterent & la changent inſenſiblement. L'amour anime & ſoutient votre cœur, il affaiſſe & abat le ſien; tous les reſſorts en ſont relâchés, ſa force eſt nulle, ſon courage eſt éteint, ſa vertu n'eſt plus rien. Tant d'héroïques facultés ne ſont pas anéanties mais ſuſpendues: un moment de criſe peut leur rendre toute leur vigueur ou les effacer ſans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle eſt perdue; mais ſi cette ame excellente ſe releve un inſtant, elle ſera plus grande, plus forte, plus vertueuſe que jamais, & il ne ſera plus queſtion de rechute. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux ſachez reſpecter ce que vous aimâtes. Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous

obſtinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aiſément ; mais vous croirez en vain poſſéder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIII.

De Milord Edouard.

J'AVOIS acquis des droits ſur ton cœur, tu m'étois néceſſaire, & j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes beſoins, mon empreſſement ? Je ſuis oublié de toi ; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie ſolitaire & farouche ; je pénetre tes deſſeins ſecrets. Tu t'ennuyes de vivre.

Meurs donc, jeune inſenſé, meurs, homme à la fois féroce & lâche : mais ſache en mourant que tu laiſſes dans l'ame d'un honnête homme à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir ſervi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

Réponſe.

VENEZ, Milord, je croyois ne pouvoir plus goûter de plaiſir ſur la terre : mais nous nous reverrons. Il n'eſt pas vrai que vous puiſſiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'eſt pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

De Julie.

IL eſt tems de renoncer aux erreurs de la jeuneſſe & d'abandonner un trompeur eſpoir. Je ne ſerai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, & dont mon pere veut diſpoſer ; ou mettez le comble à mes malheurs, par un refus qui nous perdra tous deux ſans vous être d'aucun uſage.

Julie d'Etange.

LETTRE X.

Du Baron d'Etange.

Dans laquelle étoit le précédent Billet.

S'IL peut reſter dans l'ame d'un ſuborneur quelque ſentiment d'honneur & d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuſe dont vous avez corrompu le cœur, & qui ne ſeroit plus, ſi j'oſois ſoupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philoſophie qui lui apprit à ſe jetter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à déſobéir à ſon pere. Penſez-y cependant. J'aime à prendre en toute occaſion les

voyes de la douceur & de l'honnêteté quand j'eſpere qu'elles peuvent ſuffire ; mais ſi j'en veux bien uſer avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment ſe vange l'honneur d'un Gentilhomme, offenſé par un homme qui ne l'eſt pas.

LETTRE XI.

Réponſe.

EPARGNEZ-VOUS, Monſieur, des menaces vaines qui ne m'effrayent point, & d'injuſtes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux perſonnes de même âge il n'y a d'autre ſuborneur que l'amour, & qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de ſon eſtime.

Quel ſacrifice oſez-vous m'impoſer & à quel titre l'exigez-vous? Eſt-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier eſpoir? Je veux reſpecter le pere de Julie; mais qu'il daigne être le mien s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, Monſieur, quelque opinion que vous ayez de nos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits ſi chers & ſi bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie : je ne vous dois que de la haine, & vous n'avez rien à prétendre de moi. Julie a parlé ; voilà mon conſentement. Ah ! qu'elle ſoit toujours obéie !

Un

Un autre la possédera ; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez-pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres, la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains, & quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alleguez pas, non plus, cet honneur si bizarre & si délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offense que vous-même. Respectez le choix de Julie & votre honneur est en sûreté ; car mon cœur vous honore malgré vos outrages, & malgré les maximes gothiques l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous ; au surplus, je me soucie fort peu de savoir en quoi consiste l'honneur d'un gentilhomme ; mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je sais le défendre, & le conserverai pur & sans tâche jusqu'au dernier soupir.

Allez, pere barbare & peu digne d'un nom si doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre & soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, &

vous ſentirez trop tard que votre haine aveugle & dénaturée ne vous fut pas moins funeſte qu'à moi. Je ſerai malheureux, ſans doute ; mais ſi jamais la voix du ſang s'éleve au fond de votre cœur, combien vous le ſerez plus encore d'avoir ſacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles ; unique au monde en beautés, en mérite, en vertus ; & pour qui le Ciel prodigue de ſes dons, n'oublia rien qu'un meilleur pere !

BILLET.

Inclus dans la précédente Lettre.

JE rends à Julie d'Etange le droit de diſpoſer d'elle-même & de donner ſa main ſans conſulter ſon cœur.

S. G.

LETTRE XII.

De Julie.

JE voulois vous décrire la ſcene qui vient de ſe paſſer, & qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon pere a pris ſes meſures ſi juſtes qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courrier. Sa lettre eſt ſans doute arrivée à tems à la poſte ; il n'en peut

être de même de celle-ci ; votre résolution sera prise & votre réponse partie avant qu'elle nous parvienne ; ainsi tout détail feroit désormais inutile. J'ai fait mon devoir ; vous ferez le vôtre : mais le sort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous serons séparés à jamais, & pour comble d'horreur, je vais passer dans les .... Hélas ! j'ai pû vivre dans les tiens ! O devoir, à quoi sers-tu ? O providence .... Il faut gémir & se taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours, l'entretien de ce matin m'a prodigieusement agitée ... la tête & le cœur me font mal .... je me sens défaillir.. le Ciel auroit-il pitié de mes peines ? .... Je ne puis me soutenir .... je suis forcée à me mettre au lit, & me console dans l'espoir de n'en point relever. Adieu mes uniques amours. Adieu, pour la derniere fois, cher & tendre ami de Julie. Ah ! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja cessé de vivre ?

LETTRE XIII.

De Julie à Mad^e. d'Orbe.

Il est donc vrai, chere & cruelle amie, que tu me rappelles à la vie & à mes douleurs ? J'ai vu l'instant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres ; tes soins inhumains

m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-tems, & quand le desir de la suivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me console de vivre, c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé toute entiere à la mort. Ils ne sont plus, ces agrémens de mon visage que mon cœur a payés si cher: La maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossiere d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon pere, sans offenser l'ami dont il tient la vie, je saurai rebuter cet importun: ma bouche gardera le silence, mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, & il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah, chere Cousine! Tu connus un cœur plus constant & plus tendre, qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits & à la figure; c'étoit moi qu'il aimoit & non pas mon visage: C'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre, & tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir . . . l'ingrat! . . . il l'a du, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur? Ai-je donc voulu retirer le mien? . . . l'ai-je fait? . .

O Dieu ! faut-il que tout me rappelle inceſſamment un tems qui n'eſt plus, & des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie ; je l'y ſens trop fortement attachée ; je le déchire ſans le dégager, & mes efforts pour en effacer un ſi doux ſouvenir ne font que l'y graver davantage.

Oſerai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle me tourmente encore plus depuis ma guériſon ! Oui, connois & plains l'égarement d'eſprit de ta malheureuſe amie, & rend grace au Ciel d'avoir préſervé ton cœur de l'horrible paſſion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné ; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie ; mais pâle, défait, mal en ordre, & le déſeſpoir dans les yeux. Il étoit à genoux ; il prit une de mes mains, & ſans ſe dégoûter de l'état où elle étoit, ſans craindre la communication d'un venin ſi terrible, il la couvroit de baiſers & de larmes. A ſon aſpect j'éprouvai cette vive & délicieuſe émotion que me donnoit quelquefois ſa préſence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui ; on me retint ; tu l'arrachas de ma préſence, & ce qui me toucha le plus vivement ; ce furent ces gémiſſemens que je crus entendre à meſure qu'il s'éloignoit.

Je ne puis te repréſenter l'effet étonnant

que ce rêve a produit ſur moi. Ma fievre a été longue & violente ; j'ai perdu la connoiſſance durant pluſieurs jours ; j'ai ſouvent rêvé à lui dans mes transports ; mais aucun de ces rêves n'a laiſſé dans mon imagination des impreſſions auſſi profondes que celle de ce dernier. Elle eſt telle qu'il m'eſt impoſſible de l'effacer de ma mémoire & de mes ſens. A chaque minute, à chaque inſtant il me ſemble le voir dans la même attitude ; ſon air, ſon habillement, ſon geſte, ſon triſte regard frappent encore mes yeux : je crois ſentir ſes levres ſe preſſer ſur ma main ; je la ſens mouiller de ſes larmes ; les ſons de ſa voix plaintive me font treſſaillir ; je le vois entraîner loin de moi, je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une ſcene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me ſont réellement arrivés.

J'ai long-tems héſité à te faire cette confidence ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation loin de ſe calmer ne fait qu'augmenter de jour en jour, & je ne puis plus réſiſter au beſoin de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi toute entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainſi la raiſon ; puiſque le peu qui m'en reſte ne ſert plus qu'à me tourmenter.

Je reviens à mon rêve. Ma couſine, raille-moi, ſi tu veux, de ma ſimplicité ; mais il y a dans cette viſion je ne ſais quoi de miſtérieux

qui la diſtingue du délire ordinaire. Eſt-ce un preſſentiment de la mort du meilleur des hommes? Eſt-ce un avertiſſement qu'il n'eſt déja plus? Le Ciel daigne-t-il me guider au moins une fois, & m'invite-t-il à ſuivre celui qu'il me fit aimer? Hélas! l'ordre de mourir ſera pour moi le premier de ſes bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains diſcours dont la philoſophie amuſe les gens qui ne ſentent rien; ils ne m'en impoſent plus, & je ſens que je les mépriſe. On ne voit point les eſprits je le veux croire : mais deux ames ſi étroitement unies ne ſauroient-elles avoir entre elles une communication immédiate, indépendante du corps & des ſens? L'impreſſion directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la tranſmettre au cerveau, & recevoir de lui par contre-coup les ſenſations qu'elle lui a données? .... pauvre Julie, que d'extravagances! Que les paſſions nous rendent crédules, & qu'un cœur vivement touché ſe détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit!

LETTRE XIV.

Réponſe.

AH! fille trop malheureuſe & trop ſenſible, n'es-tu donc née que pour ſouffrir? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs, tu ſem-

bles les chercher ſans ceſſe, & ton aſcendant eſt plus fort que tous mes ſoins. A tant de vrais ſujets de peines n'ajoute pas au moins des chimeres; & puiſque ma diſcrétion t'eſt plus nuiſible qu'utile, ſors d'une erreur qui te tourmente, peut-être la triſte vérité te ſera-t-elle encore moins cruelle. Apprens-donc que ton rêve n'eſt point un rêve; que ce n'eſt point l'ombre de ton ami que tu as vue, mais ſa perſonne; & que cette touchante ſcene inceſſamment préſente à ton imagination s'eſt paſſée réellement dans ta chambre le ſur-lendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille, je t'avois quittée aſſez tard, & M. d'Orbe qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là étoit prêt à ſortir, quand tout-à-coup nous vimes entrer bruſquement & ſe précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poſte à la réception de ta derniere Lettre. Courant jour & nuit il fit la route en trois jours, & ne s'arrêta qu'à la derniere poſte en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui ſauter au cou: ſans ſavoir encore la raiſon de ſon voyage, j'en prévoyois la conſéquence. Tant de ſouvenirs amers, ton danger, le ſien, le déſordre où je le voyois, tout empoiſonnoit une ſi douce ſurpriſe, & j'étois trop ſaiſie pour lui faire beaucoup de careſſes. Je l'embraſſai

pourtant avec un ſerrement de cœur qu'il partageoit, & qui ſe fit ſentir réciproquement par de muettes étreintes, plus éloquentes que les cris & les pleurs. Son premier mot fut; *que fait-elle? Ah! que fait-elle? donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit inſtruit de ta maladie, & croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'eſpece, j'en parlai ſans autre précaution que d'exténuer le danger. Sitôt qu'il ſut que c'étoit la petite verole il fit un cri & ſe trouva mal, La fatigue & l'inſomnie jointe à l'inquiétude d'eſprit l'avoient jetté dans un tel abattement qu'on fut long-tems à le faire revenir. A peine pouvoit-il parler; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de ſuite, mais avec tant d'agitation qu'un pareil ſommeil devoit plus épuiſer que réparer ſes forces. Le lendemain, nouvel embarras; il vouloit te voir abſolument. Je lui oppoſai le danger de te cauſer une révolution; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de riſque; mais ſon ſéjour même en étoit un terrible; j'eſſayai de le lui faire ſentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il d'un ton d'indignation: c'eſt trop l'exercer à ma ruine. N'eſpérez pas me chaſſer encore comme vous fites à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un ſeul inſtant: Mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueuſement, que je ne parti-

rai point d'ici ſans l'avoir vue. Eprouvons une fois ſi je vous rendrai pitoyable, ou ſi vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le ſatisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que ſon retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maiſon que du ſeul Hanz dont j'étois ſûre, & nous l'avions appellé devant nos gens d'un autre nom que le ſien (*a*) Je lui promis qu'il te verroit la nuit ſuivante, à condition qu'il ne reſteroit qu'un inſtant, qu'il ne te parleroit point, & qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai ſa parole; alors je fus tranquille, je laiſſai mon mari avec lui, & je retournai près de toi.

Je te trouvai ſenſiblement mieux, l'éruption étoit achevée ; le médecin me rendit le courage & l'eſpoir. Je me concertai d'avance avec Babi, & le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarraſſé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde & faire dire à mon mari d'amener ſon hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu ſerois moins en état de le reconnoître. Nous eumes toutes les peines du monde à renvoyer ton déſolé pere qui chaque nuit s'obſtinoit à vouloir reſter. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de

(*a*) On voit dans la quatrieme partie que ce nom ſubſtitué étoit celui de *St. Preux*.

personne, que j'étois également résolue à veiller, & qu'il savoit bien, tout pere qu'il étoit, que sa tendresse n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret; nous restâmes seules. M. d'Orbe arriva sur les onze heures, & me dit qu'il avoit laissé ton ami dans la rue; je l'allai chercher. Je le pris par la main; il trembloit comme la feuille. En passant dans l'antichambre les forces lui manquerent; il respiroit avec peine, & fut contraint de s'asseoir.

Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée, oui, dit-il avec un profond soupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les ai traversés .... à la même heure .... avec le même mistere .... j'étois tremblant comme aujourd'hui .... le cœur me palpitoit de même .... ô téméraire! j'étois mortel, & j'osois goûter ... que vais-je voir maintenant dans ce même asyle où tout respiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée? dans ce même objet qui faisoit & partageoit mes transports? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuse, & la beauté mourante!

Chere Cousine, j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scene. Il te vit, & se tut: Il l'avoit promis; mais quel silence? Il se jetta à genoux; il baisoit tes rideaux en sanglottant; il élevoit les mains & les yeux; il poussoit de sourds gémissemens; il a-

voit peine à contenir sa douleur & ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains; il s'en saisit avec une espece de fureur, les baisers de feu qu'il appliquoit sur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit & la voix de tout ce qui t'environnoit : je vis que tu l'avois reconnu, & malgré sa résistance & ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée, je défendis à Babi de t'en parler & je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, & qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, & je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi bien tu ne pourrois ignorer long-tems. Milord Edouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, & le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, & je te l'avois mené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais

L'inoculation de l'amour

c'étoit l'inoculation de l'amour, elle fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais, il est guéri, & suivant la derniere lettre de Milord Edouard ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable Cousine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'allarmoient sans sujet. Depuis long-tems tu as renoncé à la personne de ton ami, & sa vie est en sureté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne & à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir & de te repaître de chimeres. Tu te presses beaucoup d'être fiere de ta laideur; sois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de sujet de l'être. Tu as essuyé une cruelle atteinte, mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne sont que des rougeurs qui seront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, & cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi, & l'indifférent Wolmar que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure? O si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré!



LETTRE XV.

De Julie.

C'EN eſt trop, c'en eſt trop. Ami, tu as vaincu. Je ne ſuis point à l'épreuve de tant d'amour; ma réſiſtance eſt épuiſée. J'ai fait uſage de toutes mes forces, ma conſcience m'en rend le conſolant témoignage. Que le Ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triſte cœur que tu achetas tant de fois & qui coûta ſi cher au tien t'appartient ſans réſerve. Il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent; il te reſtera juſqu'à mon dernier ſoupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, & je ſuis laſſe de ſervir aux dépens de la juſtice une chimérique vertu.

Oui, tendre & généreux amant, ta Julie ſera toujours tienne, elle t'aimera toujours: il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné; il ne te ſera plus ôté. C'eſt en vain qu'une voix menſongere murmure au fond de mon ame; elle ne m'abuſera plus. Que ſont les vains devoirs qu'elle m'oppoſe contre ceux d'aimer à jamais ce que le Ciel m'a fait aimer? Le plus ſacré de tous n'eſt-il pas envers toi? N'eſt-ce pas à toi ſeul que j'ai tout promis? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais, & ton in-

violable fidélité n'eſt - elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le tranſport d'amour qui me rend à toi, mon ſeul regret eſt d'avoir combattu des ſentimens ſi chers & légitimes. Nature, ô douce nature, reprends tous tes droits ! j'abjure les barbares vertus qui t'anéantiſſent. Les penchans que tu m'as donnés feront-ils plus trompeurs qu'une aveugle raiſon qui m'égara tant de fois ?

Reſpecte ces tendres penchans, mon aimable ami ; tu leur dois trop pour les haïr ; mais ſouffres-en le cher & doux partage ; ſouffre que les droits du ſang & de l'amitié ne ſoient pas éteints par ceux de l'amour. Ne penſe point que pour te ſuivre j'abandonne jamais la maiſon paternelle. N'eſpere point que je me refuſe aux liens que m'impoſe une autorité ſacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend déſormais toute ſa conſolation ne contriſtera point ſon ame accablée d'ennuis ; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime & ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien ; mais pourtant je ne ſuis point un monſtre ; je ſuis foible & non dénaturée. Mon parti eſt pris, je ne veux déſoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere eſclave de ſa parole & jaloux d'un vain titre diſpoſe de ma main qu'il a promiſe ; que

l'amour ſeul diſpoſe de mon cœur ; que mes pleurs ne ceſſent de couler dans le ſein d'une tendre amie. Que je ſois vile & malheureuſe ; mais que tout ce qui m'eſt cher ſoit heureux & content s'il eſt poſſible. Formez tous trois ma ſeule exiſtence, & que votre bonheur me faſſe oublier ma miſere & mon déſeſpoir.

LETTRE XVI.

Réponſe.

NOUS renaiſſons, ma Julie ; tous les vrais ſentimens de nos ames reprennent leurs cours. La nature nous a conſervé l'être, & l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu ? L'oſas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur ? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les ſens joints par une exiſtence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les ſéparer, ni même de le vouloir ? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés & qu'ils puiſſent rompre ? Non, non, Julie, ſi le ſort cruel nous refuſe le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles ; il ſera la conſolation de nos triſtes jours, & nous l'emporterons au tombeau.

Ainſi nous recommençons de vivre pour recommencer de ſouffrir, & le ſentiment de notre

tre exiſtence n'eſt pour nous qu'un ſentiment de douleur. Infortunés ! Que ſommes-nous devenus ? Comment avons-nous ceſſé d'être ce que nous fumes ? Où eſt cet enchantement de bonheur ſuprême ? Où ſont ces raviſſemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne reſte de nous que notre amour ; l'amour ſeul reſte, & ſes charmes ſe ſont éclipſés. Fille trop ſoumiſe, amante ſans courage ; tous nos maux nous viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée ! Oui, c'eſt l'honnêteté du tien qui nous perd ; les ſentimens droits qui le rempliſſent en ont chaſſé la ſageſſe. Tu as voulu concilier la tendreſſe filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder & deviens coupable à force de vertus. O Julie, quel eſt ton inconcevable empire ! Par quel étrange pouvoir tu faſcines ma raiſon ! Même en me faiſant rougir de nos feux, tu te fais encore eſtimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords.... Des remords !.... étoit-ce à toi d'en ſentir ?.... toi que j'aimai.... toi que je ne puis ceſſer d'adorer.... le crime pourroit-il approcher de ton cœur.... Cruelle ! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rend-le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit ?.... qu'oſes-tu me faire entendre ?.... toi, paſſer dans les bras d'un

autre ? .... un autre te posséder , ... N'être plus à moi ? .... ou pour comble d'horreur n'être pas à moi seul ! Moi ? j'éprouverois cet affreux supplice ? ... je te verrois survivre à toi-même ? .... Non. J'aime mieux te perdre que te partager .... Que le Ciel ne me donna-t-il un courage digne des transports qui m'agitent ! .... avant que ta main se fût avilie dans ce nœud funeste abhorré par l'amour & réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein : J'épuiserois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit point souillé l'infidélité : A ce pur sang je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre ; je tomberois dans tes bras ; je rendrois sur tes levres mon dernier soupir .... Je recevrois le tien .... Julie expirante ! ... ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort ! .... ce sein, ce thrône de l'amour, déchiré par ma main, versant à gros bouillons le sang & la vie .... Non , vis & souffre, porte la peine de ma lâcheté. Non , je voudrois que tu ne fusses plus ; mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder.

O si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse ! Jamais il ne brûla d'un feu si sacré. Jamais ton innocence & ta vertu ne lui fut si chere. Je suis amant, je sais aimer, je le sens : mais je ne suis qu'un homme, & il est au dessus de la force humaine de renoncer à la su-

prême félicité. Une nuit, une ſeule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux ſouvenir, & je ſuis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur & va couvrir de ſon ombre le reſte de ma vie. Ah! Julie! objet adoré! S'il faut être à jamais miſérables, encore une heure de bonheur, & des regrets éternels!

Ecoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus ſages nous ſeuls que tout le reſte des hommes, & ſuivre avec une ſimplicité d'enfans de chimériques vertus dont tout le monde parle & que perſonne ne pratique? Quoi! ſerons-nous meilleurs moraliſtes que ces foules de Savans dont Londres & Paris ſont peuplés, qui tous ſe raillent de la fidélité conjugale, & regardent l'adultere comme un jeu. Les exemples n'en ſont point ſcandaleux; il n'eſt pas même permis d'y trouver à redire, & tous les honnêtes gens ſe riroient ici de celui qui par reſpect pour le mariage réſiſteroit au penchant de ſon cœur. En effet, diſent-ils, un tort qui n'eſt que dans l'opinion n'eſt-il pas nul quand il eſt ſecret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaiſance une femme ne rachete-t-elle pas ſes fautes (*b*)! Quelle

(*b*) Et où le bon Suiſſe avoit-il vû cela? Il y a longtems que les femmes galantes l'ont pris ſur un plus haut ton. Elles commencent par établir fiérement leurs amans dans la maiſon, & ſi l'on daigne y ſouffrir le mari, c'eſt

douceur n'employe-t-elle pas à prévenir ou guérir ses soupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux, & ce prétendu crime dont on fait tant de bruit n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chere amie de mon cœur, que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes. Je les abhorre sans savoir les combattre, & ma conscience y répond mieux que ma raison. Non, que je me fasse fort d'un courage que je hais, ni que je voulusse d'une vertu si coûteuse : mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes qu'en m'efforçant de les justifier ; & je regarde comme le comble du crime d'en vouloir ôter les remords.

Je ne sais ce que j'écris ; je me sens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'espoir que tu me rends est triste & sombre ; il éteint cette lueur si pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en ternissent & n'en deviennent que plus touchans ; je te vois tendre & malheureuse ; mon cœur est inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, & je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte & feroit déshonorée : pas une honnête femme ne voudroit la voir.

Je ſens pourtant qu'une ardeur ſecrette m'anime encore & me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah ! ſais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager ? Sais-tu juſqu'à quel point un amant qui ne reſpire que pour toi peut te faire aimer la vie ? Conçois tu bien que c'eſt pour toi ſeule que je veux vivre, agir, penſer, ſentir déſormais ? Non, ſource délicieuſe de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame, je ne ſerai plus rien qu'une partie de toi-même, & tu trouveras au fond de mon cœur une ſi douce exiſtence que tu ne ſentiras point ce que la tienne aura perdu de ſes charmes. Hé bien, nous ſerons coupables, mais nous ne ſerons point méchans ; nous ſerons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu : loin d'oſer excuſer nos fautes, nous en gémirons ; nous les pleurerons enſemble ; nous les racheterons s'il eſt poſſible, à force d'être bienfaiſans & bons. Julie ! ô Julie ! que ferois-tu, que peux-tu faire ? Tu ne peux échapper à mon cœur : n'a-t-il pas épouſé le tien ?

Ces vains projets de fortune qui m'ont ſi groſſiérement abuſé ſont oubliés depuis long-tems. Je vais m'occuper uniquement des ſoins que je dois à Milord Edouard ; il veut m'entraîner en Angleterre ; il prétend que je puis l'y ſervir. Je l'y ſuivrai. Mais je me déroberai tous les ans ; je me rendrai ſecrettement près de toi.

Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue; j'aurai du moins baisé tes pas; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai pour me consoler les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant, il croira déja jouïr de ta vue en partant pour t'aller voir; le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus; il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, & les courts momens qu'il passera près de toi se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE XVII.

De Mad^e^. d'Orbe.

VOTRE amante n'est plus, mais j'ai retrouvé mon amie, & vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie est mariée, & digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir son sort au sien. Après tant d'imprudence, rendez grace au Ciel qui vous a sauvés tous deux, elle de l'ignominie, & vous du regret de l'avoir déshonorée. Respectez son nouvel état; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive; c'est ce qu'elle fera

dans peu. Voici le tems où je vais connoître ſi vous méritez l'eſtime que j'eus pour vous, & ſi votre cœur eſt ſenſible à une amitié pure & ſans interêt.

LETTRE XVIII.

De Julie.

VOUS êtes depuis ſi long-tems le dépoſitaire de tous les ſecrets de mon cœur, qu'il ne ſauroit plus perdre une ſi douce habitude. Dans la plus importante occaſion de ma vie il veut s'épancher avec vous. Ouvrez-lui le vôtre, mon aimable ami ; recueillez dans votre ſein les longs diſcours de l'amitié ; ſi quelquefois elle rend diffus l'ami qui parle, elle rend toujours patient l'ami qui écoute.

Liée au ſort d'un époux, ou plutôt aux volontés d'un pere par une chaîne indiſſoluble, j'entre dans une nouvelle carriere qui ne doit finir qu'à la mort. En la commençant, jettons un moment les yeux ſur celle que je quitte ; il ne nous ſera pas pénible de rappeller un tems ſi cher. Peut-être y trouverai-je des leçons pour bien uſer de celui qui me reſte ; peut-être y trouverez-vous des lumieres pour expliquer ce que ma conduite eut toujours d'obſcur à vos yeux. Au moins en conſidérant ce que nous fumes l'un à l'autre, nos cœurs n'en ſen-

tiront que mieux ce qu'ils se doivent jusqu'à la fin de nos jours.

Il y a six ans à-peu-près que je vous vis pour la premiere fois. Vous étiez jeune, bienfait, aimable; d'autres jeunes gens m'ont paru plus beaux & mieux faits que vous; aucun ne m'a donné la moindre émotion, & mon cœur fut à vous dès la premiere vue. Je crus voir sur votre visage les traits de l'ame qu'il falloit à la mienne. Il me sembla que mes sens ne servoient que d'organe à des sentimens plus nobles; & j'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois que ce que je croyois sentir en moi-même. Il n'y a pas deux mois que je pensois encore ne m'être pas trompée, l'aveugle amour, me disois-je, avoit raison; nous étions faits l'un pour l'autre; je serois à lui si l'ordre humain n'eût troublé les rapports de la nature, & s'il étoit permis à quelqu'un d'être heureux, nous aurions dû l'être ensemble.

Mes sentimens nous furent communs; ils m'auroient abusée si je les eusse éprouvés seule. L'amour que j'ai connu ne peut naître que d'une convenance réciproque & d'un accord des ames. On n'aime point si l'on n'est aimé; du moins on n'aime pas long tems. Ces passions sans retour qui font, dit-on, tant de malheureux ne sont fondées que sur les sens, si quelques-unes pénétrent jusqu'à l'ame c'est par des rapports faux dont on est bientôt détrompé

L'amour ſenſuel ne peut ſe paſſer de la poſſeſſion, & s'éteint par elle. Le véritable amour ne peut ſe paſſer du cœur, & dure autant que les rapports qui l'ont fait naître (*c*) Tel fut le nôtre en commençant; tel il ſera, j'eſpere, juſqu'à la fin de nos jours, quand nous l'aurons mieux ordonné. Je vis, je ſentis que j'étois aimée & que je devois l'être. La bouche étoit muette; le regard étoit contraint; mais le cœur ſe faiſoit entendre: nous éprouvâmes bientôt entre nous ce je ne ſais-quoi qui rend le ſilence éloquent, qui fait parler des yeux baiſſés, qui donne une timidité téméraire, qui montre les deſirs par la crainte, & dit tout ce qu'il n'oſe exprimer.

Je ſentis mon cœur & me jugeai perdue à votre premier mot. J'apperçus la gêne de votre reſerve; j'approuvai ce reſpect, je vous en aimai davantage; je cherchois à vous dédommager d'un ſilence pénible & néceſſaire, ſans qu'il en coutât à mon innocence; je forçai mon naturel, j'imitai ma Couſine; je devins badine & folâtre comme elle, pour prévenir des explications trop graves & faire paſſer mille tendres careſſes à la faveur de ce feint enjouement. Je voulois vous rendre ſi doux votre état préſent que la crainte d'en changer augmentât votre retenue. Tout cela me réuſſit

(*c*) Quand ces rapports ſont chimériques, il dure autant que l'illuſion qui nous les fait imaginer.

mal ; on ne ſort point de ſon naturel impunément. Inſenſée que j'étois, j'accélérai ma perte au lieu de la prévenir, j'employai du poiſon pour palliatif, & ce qui devoit vous faire taire fut préciſément ce qui vous fit parler. J'eus beau par une froideur affectée vous tenir éloigné dans le tête-à-tête ; cette contrainte même me trahit : vous écrivites. Au lieu de jetter au feu votre premiere lettre, ou de la porter à ma mere, j'oſai l'ouvrir. Ce fut-là mon crime, & tout le reſte fut forcé. Je voulus m'empêcher de répondre à ces lettres funeſtes que je ne pouvois m'empêcher de lire. Cet affreux combat altéra ma ſanté. Je vis l'abîme où j'allois me précipiter. J'eus horreur de moi-même, & ne pus me réſoudre à vous laiſſer partir. Je tombai dans une ſorte de déſeſpoir ; j'aurois mieux aimé que vous ne fuſſiez plus que de n'être point à moi : j'en vins juſqu'à ſouhaiter votre mort, juſqu'à vous la demander. Le Ciel a vu mon cœur ; cet effort doit racheter quelques fautes.

Vous voyant prêt à m'obéir, il fallut parler. J'avois reçu de la Chaillot des leçons qui ne me firent que mieux connoître les dangers de cet aveu. L'amour qui me l'arrachoit m'apprit à en éluder l'effet. Vous fûtes mon dernier refuge ; j'eus aſſez de confiance en vous pour vous armer contre ma foibleſſe, je vous crus digne de me ſauver de moi-même & je

vous rendis juſtice. En vous voyant reſpecter un dépôt ſi cher, je connus que ma paſſion ne m'aveugloit point ſur les vertus qu'elle me faiſoit trouver en vous. Je m'y livrois avec d'autant plus de ſécurité qu'il me ſembla que nos cœurs ſe ſuffiſoient l'un à l'autre. Sûre de ne trouver au fond du mien que des ſentimens honnêtes je goûtois ſans précaution les charmes d'une douce familiarité. Hélas! je ne voyois pas que le mal s'invétéroit par ma négligence, & que l'habitude étoit plus dangereuſe que l'amour. Touchée de votre retenue, je crus pouvoir ſans riſque modérer la mienne; dans l'innocence de mes deſirs je penſois encourager en vous la vertu même, par les tendres careſſes de l'amitié. J'appris dans le boſquet de Clarens que j'avois trop compté ſur moi, & qu'il ne faut rien accorder aux ſens quand on veut leur refuſer quelque choſe. Un inſtant, un ſeul inſtant embraſa les miens d'un feu que rien ne put éteindre, & ſi ma volonté réſiſtoit encore, dès lors mon cœur fut corrompu.

Vous partagiez mon égarement; votre lettre me fit trembler. Le péril étoit double: pour me garantir de vous & de moi, il fallut vous éloigner. Ce fut le dernier effort d'une vertu mourante; en fuyant vous achevâtes de vaincre; & ſi tôt que je ne vous vis plus, ma lan-

gueur m'ôta le peu de force qui me reſtoit pour vous réſiſter.

Mon pere en quittant le ſervice avoit amené chez lui M. de Wolmar ; la vie qu'il lui devoit & une liaiſon de vingt ans lui rendoient cet ami ſi cher qu'il ne pouvoit ſe ſéparer de lui. M. de Wolmar avançoit en âge, & quoique riche & de grande naiſſance, il ne trouvoit point de femme qui lui convînt. Mon pere lui avoit parlé de ſa fille en homme qui ſouhaitoit de ſe faire un gendre de ſon ami ; il fut queſtion de la voir, & c'eſt dans ce deſſein qu'ils firent le voyage enſemble. Mon deſtin voulu que je pluſſe à M. de Wolmar qui n'avoit jamais rien aimé. Ils ſe donnerent ſecrettement leur parole, & M. de Wolmar ayant beaucoup d'affaires à régler dans une Cour du nord où étoient ſa famille & ſa fortune, il en demanda le tems, & partit ſur cet engagement mutuel. Après ſon départ, mon pere nous déclara à ma mere & à moi qu'il me l'avoit deſtiné pour époux, & m'ordonna d'un ton qui ne laiſſoit point de replique à ma timidité, de me diſpoſer à recevoir ſa main. Ma mere, qui n'avoit que trop remarqué le penchant de mon cœur, & qui ſe ſentoit pour vous une inclination naturelle, eſſaya pluſieurs fois d'ébranler cette réſolution ; ſans oſer vous propoſer, elle parloit de maniere à donner à mon pere de la conſidération

pour vous & le desir de vous connoître ; mais la qualité qui vous manquoit le rendit insensible à toutes celles que vous possédiez, & s'il convenoit que la naissance ne les pouvoit remplacer, il prétendoit qu'elle seule pouvoit les faire valoir.

L'impossibilité d'être heureuse irrita des feux qu'elle eût dû éteindre. Une flatteuse illusion me soutenoit dans mes peines ; je perdis avec elle la force de les supporter. Tant qu'il me fût resté quelque espoir d'être à vous, peut-être aurois-je triomphé de moi, il m'en eût moins coûté de vous résister toute ma vie que de renoncer à vous pour jamais, & la seule idée d'un combat éternel m'ôta le courage de vaincre.

La tristesse & l'amour consumoient mon cœur ; je tombai dans un abattement dont mes lettres se sentirent. Celle que vous m'écrivites de Meillerie y mit le comble ; à mes propres douleurs se joignit le sentiment de votre désespoir. Hélas ! c'est toujours l'ame la plus foible qui porte les peines de toutes deux. Le parti que vous m'osiez proposer mit le comble à mes perplexités. L'infortune de mes jours étoit assurée, l'inévitable choix qui me restoit à faire étoit d'y joindre celle de mes parens ou la vôtre. Je ne pus supporter cette horrible alternative ; les forces de la nature ont un terme ; tant d'agitations épuiserent les miennes. Je souhaitai d'être délivrée de la vie. Le Ciel parut avoir pitié de

moi ; mais la cruelle mort m'épargna pour me perdre. Je vous vis, je fus guérie, & je péris.

Si je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes, je n'avois jamais efpéré l'y trouver. Je fentois que mon cœur étoit fait pour la vertu & qu'il ne pouvoit être heureux fans elle ; je fuccombai par foibleffe & non par erreur ; je n'eus pas même l'excufe de l'aveuglement. Il ne me reftoit aucun efpoir ; je ne pouvois plus qu'être infortunée. L'innocence & l'amour m'étoient également néceffaires ; ne pouvant les conferver enfemble & voyant votre égarement, je ne confultai que vous dans mon choix & me perdis pour vous fauver.

Mais il n'eft pas fi facile qu'on penfe de renoncer à la vertu. Elle tourmente long-tems ceux qui l'abandonnent, & fes charmes, qui font les délices des ames pures, font le premier fupplice du méchant, qui les aime encore & n'en fauroit plus jouïr. Coupable & non dépravée, je ne pus échapper aux remords qui m'attendoient ; l'honnêteté me fut chere, même après l'avoir perdue ; ma honte pour être fecrette ne m'en fut pas moins amere, & quand tout l'univers en eût été témoin je ne l'aurois pas mieux fentie. Je me confolois dans ma douleur comme un bleffé qui craint la gangrêne, & en qui le fentiment de fon mal foutient l'efpoir d'en guérir.

Cependant cet état d'opprobre m'étoit odieux,

A force de vouloir étouffer le reproche ſans renoncer au crime, il m'arriva ce qu'il arrive à toute ame honnête qui s'égare & qui ſe plait dans ſon égarement. Une illuſion nouvelle vint adoucir l'amertume du repentir; j'eſpérai tirer de ma faute un moyen de la réparer, & j'oſai former le projet de contraindre mon pere à nous unir. Le premier fruit de notre amour devoit ſerrer ce doux lien. Je le demandois au Ciel comme le gage de mon retour à la vertu & de notre bonheur commun: je le deſirois comme un autre à ma place auroit pu le craindre; le tendre amour tempérant par ſon preſtige le murmure de la conſcience, me conſoloit de ma foibleſſe par l'effet que j'en attendois, & faiſoit d'une ſi chere attente le charme & l'eſpoir de ma vie.

Sitôt que j'aurois porté des marques ſenſibles de mon état, j'avois réſolu d'en faire en préſence de toute ma famille une déclaration publique à M. Perret (*d*). Je ſuis timide il eſt vrai; je ſentois tout ce qu'il m'en devoit coûter, mais l'honneur même animoit mon courage, & j'aimois mieux ſupporter une fois la confuſion que j'avois méritée, que de nourrir une honte éternelle au fond de mon cœur. Je ſavois que mon pere me donneroit la mort ou mon amant; cette alternative n'avoit rien d'effrayant pour moi, & de maniere ou d'autre,

(*d*) Paſteur du lieu.

j'envisageois dans cette démarche la fin de tous mes malheurs.

Tel étoit, mon bon ami, le mistere que je voulus vous dérober & que vous cherchiez à pénétrer avec une si curieuse inquiétude. Mille raisons me forçoient à cette réserve avec un homme aussi emporté que vous; sans compter qu'il ne falloit pas armer d'un nouveau prétexte votre indiscrette importunité. Il étoit à propos sur-tout de vous éloigner durant une si périlleuse scene, & je savois bien que vous n'auriez jamais consenti à m'abandonner dans un danger pareil, s'il vous eût été connu.

Hélas, je fus encore abusée par une si douce espérance ! Le Ciel rejetta des projets conçus dans le crime; je ne méritois pas l'honneur d'être mere; mon attente resta toujours vaine, & il me fut refusé d'expier ma faute aux dépens de ma réputation. Dans le désespoir que j'en conçus, l'imprudent rendez - vous qui mettoit votre vie en danger fut une témérité que mon fol amour me voiloit d'une si douce excuse : je m'en prenois à moi du mauvais succès de mes vœux, & mon cœur abusé par ses desirs ne voyoit dans l'ardeur de les contenter, que le soin de les rendre un jour légitimes.

Je les crus un instant accomplis; cette erreur fut la source du plus cuisant de mes regrets, & l'amour exaucé par la nature, n'en fut que plus cruellement trahi par la destinée.

Vous

Vous avez sû quel accident détruisit, avec le germe que je portois dans mon sein, le dernier fondement de mes espérances. Ce malheur m'arriva précisément dans le tems de notre séparation; comme si le Ciel eût voulu m'accabler alors de tous les maux que j'avois mérités, & couper à la fois tous les liens qui pouvoient nous unir.

Votre départ fut la fin de mes erreurs ainsi que de mes plaisirs; je reconnus, mais trop tard, les chimeres qui m'avoient abusée. Je me vis aussi méprisable que je l'étois devenue, & aussi malheureuse que je devois toujours l'être, avec un amour sans innocence, & des desirs sans espoir, qu'il m'étoit impossible d'éteindre. Tourmentée de mille vains regrets je renonçai à des réflexions aussi douloureuses qu'inutiles; je ne valois plus la peine que je songeasse à moi-même, je consacrai ma vie à m'occuper de vous. Je n'avois plus d'honneur que le vôtre, plus d'espérance qu'en votre bonheur, & les sentimens qui me venoient de vous étoient les seuls dont je crusse pouvoir être encore émue.

L'amour ne m'aveugloit point sur vos défauts, mais il me les rendoit chers, & telle étoit son illusion que je vous aurois moins aimé si vous aviez été plus parfait. Je connoissois votre cœur, vos emportemens; je savois qu'avec plus de courage que moi vous aviez moins de

patience, & que les maux dont mon ame étoit accablée mettroient la vôtre au désespoir. C'est par cette raison que je vous cachai toujours avec soin les engagemens de mon pere, & à notre séparation, voulant profiter du zele de Milord Edouard pour votre fortune, & vous en inspirer un pareil à vous-même, je vous flattai d un espoir que je n'avois pas. Je fis plus, connoissant le danger qui nous menaçoit, je pris la seule précaution qui pouvoit nous en garantir, & vous engageant avec ma parole ma liberté autant qu'il m'étoit possible; je tâchai d'inspirer à vous de la confiance, à moi de la fermeté, par une promesse que je n'osasse enfreindre & qui pût vous tranquilliser. C'étoit un devoir puérile, j'en conviens, & cependant je ne m'en serois jamais départie. La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, & l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle est de notre choix.

Je ne vous dirai point combien j'éprouvai d'agitations depuis votre éloignement. La pire de toutes étoit la crainte d'être oubliée. Le séjour où vous étiez me faisoit trembler; votre maniere d'y vivre augmentoit mon effroi: je croyois déja vous voir avilir jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes. Cette ignominie m'étoit plus cruelle que tous mes maux; j'aurois mieux aimé vous savoir malheureux que

méprifable ; après tant de peines auxquelles j'étois accoutumée, votre déshonneur étoit la feule que je ne pouvois fupporter.

Je fus raffurée fur des craintes que le ton de vos lettres commençoit à confirmer ; & je le fus par un moyen qui eût pu mettre le comble aux allarmes d'une autre. Je parle du défordre où vous vous laiffâtes entraîner & dont le prompt & libre aveu fut de toutes les preuves de votre franchife celle qui m'a le plus touchée. Je vous connoiffois trop pour ignorer ce qu'un pareil aveu devoit vous coûter, quand même j'aurois ceffé de vous être chere ; je vis que l'amour vainqueur de la honte avoit pu feul vous l'arracher. Je jugeai qu'un cœur fi fincere étoit incapable d'une infidélité cachée ; je trouvai moins de tort dans votre faute que de mérite à la confeffer, & me rappellant vos anciens engagemens, je me guéris pour jamais de la jaloufie.

Mon ami, je n'en fus pas plus heureufe ; pour un tourment de moins, fans ceffe il en renaiffoit mille autres, & je ne connus jamais mieux combien il eft infenfé de chercher dans l'égarement de fon cœur un repos qu'on ne trouve que dans la fageffe. Depuis long-tems je pleurois en fecret la meilleure des meres qu'une langueur mortelle confumoit infenfiblement. Babi à qui le fatal effet de ma chute m'avoit forcée à me confier, me trahit & lui

découvrit nos amours & mes fautes. A peine eus-je retiré vos lettres de chez ma Cousine, qu'elles furent surprises. Le témoignage étoit convaincant; la tristesse acheva d'ôter à ma mere le peu de forces que son mal lui avoit laissées. Je faillis expirer de regret à ses pieds. Loin de m'exposer à la mort que je méritois, elle voila ma honte, & se contenta d'en gémir; vous-même qui l'aviez si cruellement abusée, ne pûtes lui devenir odieux. Je fus témoin de l'effet que produisit votre lettre sur son cœur tendre & compatissant. Hélas! elle desiroit votre bonheur & le mien. Elle tenta plus d'une fois .... que sert de rappeller une espérance à jamais éteinte? Le Ciel en avoit autrement ordonné. Elle finit ses tristes jours dans la douleur de n'avoir pu fléchir un époux sévere, & de laisser une fille si peu digne d'elle.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir; la voix de la nature gémissante étouffa les murmures de l'amour. Je pris dans une espece d'horreur la cause de tant de maux; je voulus étouffer enfin l'odieuse passion qui me les avoit attirés & renoncer à vous pour jamais. Il le falloit, sans doute; n'avois-je pas assez de quoi pleurer le reste de ma vie, sans chercher incessamment de nouveaux sujets de larmes? Tout sembloit favoriser ma résolution. Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit. Le

ſouvenir de ma mere mourante effaçoit le vôtre ; nous étions éloignés ; l'eſpoir m'avoit abondonnée ; jamais mon incomparable amie ne fut ſi ſublime ni ſi digne d'occuper ſeule tout mon cœur. Sa vertu , ſa raiſon , ſon amitié ; ſes tendres careſſes ſembloient l'avoir purifié , je vous crus oublié, je me crus guérie. Il étoit trop tard : ce que j'avois pris pour la froideur d'un amour éteint , n'étoit que l'abattement du déſeſpoir.

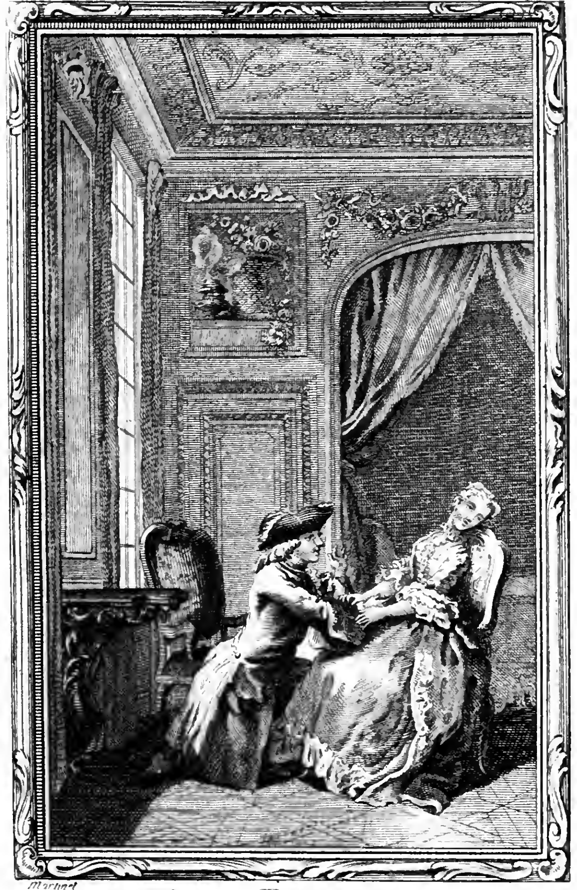
Comme un malade qui ceſſe de ſouffrir en tombant en foibleſſe ſe ranime à de plus vives douleurs , je ſentis bientôt renaître toutes les miennes quand mon pere m'eut annoncé le prochain retour de M. de Wolmar. Ce fut alors que l'invincible amour me rendit des forces que je croyois n'avoir plus. Pour la premiere fois de ma vie j'oſai réſiſter en face à mon pere. Je lui proteſtai nettement que jamais M, de Wolmar ne me feroit rien ; que j'étois déterminée à mourir fille ; qu'il étoit maître de ma vie , mais non pas de mon cœur , & que rien ne me feroit changer de volonté. Je ne vous parlerai ni de ſa colere , ni des traitemens que j'eus à ſouffrir. Je fus inébranlable : ma timidité m'avoit portée à l'autre extrémité , & ſi j'avois le ton moins impérieux que mon pere , je l'avois tout auſſi réſolu.

Il vit que j'avois pris mon parti , & qu'il ne gagneroit rien ſur moi par autorité. Un inſtant

je me crus délivrée de ses persécutions. Mais que devins-je quand tout-à-coup je vis à mes pieds le plus févere des peres attendri & fondant en larmes ? Sans me permettre de me lever il me serroit les genoux, & fixant ses yeux mouillés sur les miens, il me dit d'une voix touchante que j'entens encore au dedans de moi. Ma fille ! respecte les cheveux blancs de ton malheureux pere ; ne le fais pas descendre avec douleur au tombeau, comme celle qui te porta dans son sein. Ah ! veux-tu donner la mort à toute ta famille ?

Concevez mon saisissement. Cette attitude, ce ton, ce geste, ce discours, cette affreuse idée me bouleverserent au point que je me laissai aller demi-morte entre ses bras, & ce ne fut qu'après bien des sanglots dont j'étois oppressée, que je pus lui répondre d'une voix altérée & foible. O mon pere ! j'avois des armes contre vos menaces, je n'en ai point contre vos pleurs. C'est vous qui ferez mourir votre fille.

Nous étions tous deux tellement agités que nous ne pumes de long-tems nous remettre. Cependant en repassant en moi-même ses derniers mots, je conçus qu'il étoit plus instruit que je n'avois cru, & résolue de me prévaloir contre lui de ses propres connoissances, je me préparois à lui faire au péril de ma vie un aveu trop long-tems différé, quand m'arrêtant avec vivacité, comme s'il eût prévu & craint ce que j'allois lui dire, il me parla ainsi.



La force Paternelle.

» Je fais quelle fantaisie indigne d'une fille » bien née vous nourrissez au fond de votre » cœur. Il est tems de sacrifier au devoir & à » l'honnêteté une passion honteuse qui vous dés- » honore & que vous ne satisferez jamais qu'aux » dépens de ma vie. Ecoutez une fois ce que » l'honneur d'un pere & le vôtre exigent de » vous, & jugez-vous vous-même.

» M. de Wolmar est un homme d'une gran- » de naissance, distingué par toutes les qualités » qui peuvent la soutenir; qui jouït de la con- » sidération publique & qui la mérite. Je lui » dois la vie; vous savez les engagemens que » j'ai pris avec lui. Ce qu'il faut vous appren- » dre encore, c'est qu'étant allé dans son pays » pour mettre ordre à ses affaires, il s'est trou- » vé enveloppé dans la derniere révolution, qu'il » y a perdu ses biens, qu'il n'a lui-même échap- » pé à l'exil en Sibérie que par un bonheur » singulier, & qu'il revient avec le triste dé- » bris de sa fortune, sur la parole de son ami » qui n'en manqua jamais à personne. Prescri- » vez-moi maintenant la réception qu'il faut lui » faire à son retour. Lui dirai-je? Monsieur, » je vous promis ma fille tandis que vous étiez » riche, mais à présent que vous n'avez plus » rien je me retracte, & ma fille ne veut point » de vous. Si ce n'est pas ainsi que j'énonce » mon refus, c'est ainsi qu'on l'interprétera: » vos amours allégués seront pris pour un pré-

» texte, ou ne feront pour moi qu'un affront de » plus, & nous pafferons, vous pour une fille » perdue, moi pour un malhonnête homme qui » facrifie fon devoir & fa foi à un vil intérêt, & » joint l'ingratitude à l'infidélité. Ma fille! il eft » trop tard pour finir dans l'opprobre une vie » fans tache, & foixante ans d'honneur ne s'a- » bandonnent pas en un quart d'heure.

» Voyez donc, « continua-t-il, » combien » tout ce que vous pouvez me dire eft à pré- » fent hors de propos. Voyez fi des préféren- » ces que la pudeur défavoue & quelque feu » paffager de jeuneffe peuvent jamais être mis » en balance avec le devoir d'une fille & l'hon- » neur compromis d'un pere. S'il n'étoit quef- » tion pour l'un des deux que d'immoler fon » bonheur à l'autre, ma tendreffe vous difpute- » roit un fi doux facrifice; mais mon enfant, » l'honneur a parlé, & dans le fang dont tu fors, » c'eft toujours lui qui décide. «

Je ne manquois pas de bonne réponfe à ce difcours; mais les préjugés de mon pere lui donnent des principes fi différens des miens, que des raifons qui me fembloient fans replique ne l'auroient pas même ébranlé. D'ailleurs, ne fachant ni d'où lui venoient les lumieres qu'il paroiffoit avoir acquifes fur ma conduite, ni jufqu'où elles pouvoient aller; craignant à fon affectation de m'interrompre qu'il n'eût déja pris fon parti fur ce que j'avois à lui dire, , &, plus

que tout cela, retenue par une honte que je n'ai jamais pu vaincre, j'aimai mieux employer une excuse qui me parut plus sûre, parce qu'elle étoit plus selon sa maniere de penser. Je lui déclarai sans détour l'engagement que j'avois pris avec vous; je protestai que je ne vous manquerois point de parole, & que, quoi qu'il put arriver, je ne me marierois jamais sans votre consentement.

En effet, je m'apperçus avec joye que mon scrupule ne lui déplaisoit pas; il me fit de vifs reproches sur ma promesse, mais il n'y objecta rien; tant un Gentilhomme plein d'honneur a naturellement une haute idée de la foi des engagemens, & regarde la parole comme une chose toujours sacrée! Au lieu donc de s'amuser à disputer sur la nullité de cette promesse, dont je ne serois jamais convenue, il m'obligea d'écrire un billet auquel il joignit une lettre qu'il fit partir sur le champ. Avec quelle agitation n'attendis-je point votre réponse! combien je fis de vœux pour vous trouver moins de délicatesse que vous ne deviez en avoir! Mais je vous connoissois trop pour douter de votre obéissance, & je savois que plus le sacrifice exigé vous seroit pénible, plus vous seriez prompt à vous l'imposer. La réponse vint; elle me fut cachée durant ma maladie; après mon rétablissement mes craintes furent confirmées & il ne me resta plus d'excuses. Au moins mon pere me déclara

qu'il n'en recevroit plus, & avec l'aſcendant que que le terrible mot qu'il m'avoit dit lui donnoit ſur mes volontés, il me fit jurer que je ne dirois rien à M. de Wolmar qui pût le détourner de m'épouſer: car, ajouta-t-il, cela lui paroîtroit un jeu concerté entre nous, & à quelque prix que ce ſoit, il faut que ce mariage s'acheve ou que je meure de douleur.

Vous le ſavez, mon ami; ma ſanté, ſi robuſte contre la fatigue & les injures de l'air, ne peut réſiſter aux intempéries des paſſions, & c'eſt dans mon trop ſenſible cœur qu'eſt la ſource de tous les maux & de mon corps & de mon ame. Soit que de longs chagrins euſſent corrompu mou ſang, ſoit que la nature eût pris ce tems pour l'épurer d'un levain funeſte, je me ſentis fort incommodée à la fin de cet entretien. En ſortant de la chambre de mon pere, je m'efforçai pour vous écrire un mot, & me trouvai ſi mal qu'en me mettant au lit j'eſpérai ne m'en plus relever. Tout le reſte vous eſt trop connu; mon imprudence attira la vôtre. Vous vintes, je vous vis, & crus n'avoir fait qu'un de ces rêves qui vous offroient ſi ſouvent à moi durant mon délire. Mais quand j'appris que vous étiez venu, que je vous avois vu réellement, & que voulant partager le mal dont vous ne pouviez me guérir, vous l'aviez pris à deſſein; je ne pus ſupporter cette derniere épreuve, & voyant un ſi tendre amour ſurvivre à l'eſpérance,

le mien que j'avois pris tant de peine à contenir ne connut plus de frein, & se ranima bientôt avec plus d'ardeur que jamais. Je vis qu'il falloit aimer malgré moi; je sentis qu'il falloit être coupable; que je ne pouvois résister ni à mon pere ni à mon amant, & que je n'accorderois jamais les droits de l'amour & du sang qu'aux dépens de l'honnêteté. Ainsi tous mes bons sentimens acheverent de s'éteindre; toutes mes facultés s'altérerent; le crime perdit son horreur à mes yeux; je me sentis toute autre au dedans de moi; enfin, les transports effrénés d'une passion rendue furieuse par les obstacles, me jetterent dans le plus affreux désespoir qui puisse accabler une ame; j'osai désespérer de la vertu. Votre lettre plus propre à réveiller les remords qu'à les prévenir, acheva de m'égarer. Mon cœur étoit si corrompu que ma raison ne put résister aux discours de vos philosophes. Des horreurs dont l'idée n'avoit jamais souillé mon esprit oserent s'y présenter. La volonté les combattoit encore, mais l'imagination s'accoutumoit à les voir, & si je ne portois pas d'avance le crime au fond de mon cœur, je n'y portois plus ces résolutions généreuses qui seules peuvent lui résister.

J'ai peine à poursuivre. Arrêtons un moment. Rappellez-vous ces tems de bonheur & d'innocence où ce feu si vif & si doux dont nous étions animés épuroit tous nos sentimens, où sa

ſainte ardeur nous rendoit la pudeur plus chere & l'honnêteté plus aimable, où les deſirs même ne ſembloient naître que pour nous donner l'honneur de les vaincre & d'en être plus dignes l'un de l'autre. Reliſez nos premieres lettres; ſongez à ces momens ſi courts & trop peu goûtés où l'amour ſe paroit à nos yeux de tous les charmes de la vertu, & où nous nous aimions trop pour former entre nous des liens déſavoués par elle.

Qu'étions-nous, & que ſommes-nous devenus? Deux tendres amans paſſerent enſemble une année entiere dans le plus rigoureux ſilence, leurs ſoupirs n'oſoient s'exhaler; mais leurs cœurs s'entendoient; ils croyoient ſouffrir, & ils étoient heureux. A force de s'entendre, ils ſe parlerent; mais contens de ſavoir triompher d'eux-mêmes & de s'en rendre mutuellement l'honorable témoignage, ils paſſerent une autre année dans une réſerve non moins ſévere; ils ſe diſoient leurs peines, & ils étoient heureux. Ces longs combats furent mal ſoutenus; un inſtant de foibleſſe les égara; ils s'oublierent dans les plaiſirs; mais s'ils ceſſerent d'être chaſtes, au moins ils étoient fideles; au moins le ciel & la nature autoriſoient les nœuds qu'ils avoient formés; au moins la vertu leur étoit toujours chere; ils l'aimoient encore & la ſavoient encore honorer; ils s'étoient moins corrompus qu'avilis. Moins dignes d'être heureux? ils l'étoient pourtant encore.

Que font maintenant ces amans ſi tendres qui brûloient d'une flamme ſi pure, qui ſentoient ſi bien le prix de l'honnêteté ? Qui l'apprendra ſans gémir ſur eux ? Les voilà livrés au crime. L'idée même de ſouiller le lit conjugal ne leur fait plus d'horreur .... ils méditent des adulteres ! Quoi, ſont-ils bien les mêmes ? Leurs ames n'ont-elles point changé ? Comment cette raviſſante image que le méchant n'apperçut jamais peut-elle s'effacer des cœurs où elle a brillé ? Comment l'attrait de la vertu ne dégoûte-t-il pas pour toujours du vice ceux qui l'ont une fois connue ? Combien de ſiecles ont pu produire ce changement étrange ? Quelle longueur de tems put détruire un ſi charmant ſouvenir, & faire perdre le vrai ſentiment du bonheur à qui l'a pu ſavourer une fois ? Ah ! ſi le premier déſordre eſt pénible & lent, que tous les autres ſont prompts & faciles ! Preſtige des paſſions ! tu faſcines ainſi la raiſon, tu trompes la ſageſſe & changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un ſeul moment de la vie ; on ſe détourne d'un ſeul pas de la droite route. Auſſi-tôt une pente inévitable nous entraîne & nous perd. On tombe enfin dans le gouffre, & l'on ſe réveille épouvanté de ſe trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu. Mon bon ami, laiſſons retomber ce voile. Avons-nous beſoin de voir le précipice

affreux qu'il nous cache pour éviter d'en approcher ? Je reprens mon récit.

M. de Wolmar arriva & ne se rebuta pas du changement de mon visage. Mon pere ne me laissa pas respirer. Le deuil de ma mere alloit finir, & ma douleur étoit à l'épreuve du tems. Je ne pouvois alléguer ni l'un ni l'autre pour éluder ma promesse : il fallut l'accomplir. Le jour qui devoit m'ôter pour jamais à vous & à moi me parut le dernier de ma vie. J'aurois vû les apprêts de ma sépulture avec moins d'effroi que ceux de mon mariage. Plus j'approchois du moment fatal, moins je pouvois déraciner de mon cœur mes premieres affections ; elles s'irritoient par mes efforts pour les éteindre. Enfin je me lassai de combattre inutilement. Dans l'instant même où j'étois prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous juroit encore un amour éternel, & je fus menée au Temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler.

Arrivée à l'Eglise, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avois jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon ame dans ce lieu simple & auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert. Une frayeur soudaine me fit frissonner ; tremblante & prête à tomber en défaillance, j'eus peine à me traîner jusqu'au pied de la chaire. Loin de me re-

mettre je ſentis mon trouble augmenter durant la cérémonie, & s'il me laiſſoit appercevoir les objets, c'étoit pour en être épouvantée. Le jour ſombre de l'édifice, le profond ſilence des ſpectateurs, leur maintien modeſte & recueilli, le cortege de tous mes parens, l'impoſant aſpect de mon vénéré pere, tout donnoit à ce qui s'alloit paſſer un air de ſolemnité qui m'excitoit à l'attention & au reſpect, & qui m'eût fait frémir à la ſeule idée d'un parjure. Je crus voir l'organe de la Providence & entendre la voix de Dieu dans le miniſtre prononçant gravement la ſainte liturgie. La pureté, la dignité, la ſainteté du mariage, ſi vivement expoſées dans les paroles de l'Ecriture, ſes chaſtes & ſublimes devoirs ſi importans au bonheur, à l'ordre, à la paix, à la durée du genre humain, ſi doux à remplir pour eux-mêmes; tout cela me fit une telle impreſſion que je crus ſentir intérieurement une révolution ſubite. Une puiſſance inconnue ſembla corriger tout-à-coup le déſordre de mes affections & les rétablir ſelon la loi du devoir & de la nature. L'œil éternel qui voit tout, diſois-je en moi-même, lit maintenant au fond de mon cœur, il compare ma volonté cachée à la réponſe de ma bouche: le Ciel & la terre ſont témoins de l'engagement ſacré que je prens; ils le ſeront encore de ma fidélité à l'obſerver. Quel droit peut reſpecter parmi les hommes quiconque oſe violer le premier de tous?

Un coup d'œil jetté par hazard ſur M. & Madᵉ. d'Orbe, que je vis à côté l'un de l'autre & fixant ſur moi des yeux attendris, m'émut plus puiſſamment encore que n'avoient fait tous les autres objets. Aimable & vertueux couple, pour moins connoître l'amour en êtes-vous moins unis? Le devoir & l'honnêteté vous lient; tendres amis, époux fideles, ſans brûler de ce feu dévorant qui conſume l'ame, vous vous aimez d'un ſentiment pur & doux qui la nourrit, que la ſageſſe autoriſe & que la raiſon dirige; vous n'en êtes que plus ſolidement heureux. Ah! puiſſai-je dans un lien pareil recouvrer la même innocence & jouir du même bonheur; ſi je ne l'ai pas mérité comme vous, je m'en rendrai digne à votre exemple. Ces ſentimens réveillerent mon eſpérance & mon courage. J'enviſageai le ſaint nœud que j'allois former comme un nouvel état qui devoit purifier mon ame & la rendre à tous ſes devoirs. Quand le Paſteur me demanda ſi je promettois obéiſſance & fidélité parfaite à celui que j'acceptois pour époux, ma bouche & mon cœur le promirent. Je le tiendrai juſqu'à la mort.

De retour au logis je ſoupirois après une heure de ſolitude & de recueillement. Je l'obtins, non ſans peine, & quelque empreſſement que j'euſſe d'en profiter, je ne m'examinai d'abord qu'avec répugnance, craignant de n'avoir éprouvé qu'une fermentation paſſagere en changeant

geant de condition, & de me retrouver auſſi peu digne épouſe que j'avois été fille peu ſage. L'épreuve étoit ſûre mais dangereuſe, je commençai par ſonger à vous. Je me rendois le témoignage que nul tendre ſouvenir n'avoit profané l'engagement ſolemnel que je venois de prendre. Je ne pouvois concevoir par quel prodige votre opiniâtre image m'avoit pu laiſſer ſi long-tems en paix avec tant de ſujet de me la rappeller; je me ſerois défiée de l'indifférence & de l'oubli, comme d'un état trompeur, qui m'étoit trop peu naturel pour être durable. Cette illuſion n'étoit guere à craindre· je ſentis que je vous aimois autant & plus, peut-être, que je n'avois jamais fait; mais je le ſentis ſans rougir. Je vis que je n'avois pas beſoin pour penſer à vous d'oublier que j'étois la femme d'un autre. En me diſant combien vous m'étiez cher, mon cœur étoit ému, mais ma conſcience & mes ſens étoient tranquilles, & je connus dès ce moment que j'étois réellement changée. Quel torrent de pure joye vint alors inonder mon ame! Quel ſentiment de paix effacé depuis ſi long-tems vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, & répandre dans tout mon être une ſérénité nouvelle! Je crus me ſentir renaître; je crus recommencer une autre vie. Douce & conſolante vertu, je la recommence pour toi; c'eſt toi qui me le rendras chere; c'eſt à toi que je la veux conſacrer. Ah! j'ai trop ap-

pris ce qu'il en coûte à te perdre pour t'abandonner une seconde fois.

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étois la veille; je frémis de l'indigne abaissement où m'avoit réduit l'oubli de moi-même, & de tous les dangers que j'avois courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venoit de montrer l'horreur du crime qui m'avoit tentée, & réveilloit en moi le goût de la sagesse? Par quel rare bonheur avois-je été plus fidele à l'amour qu'à l'honneur qui me fut si cher? Par quelle faveur du sort votre inconstance ou la mienne ne m'avoit-elle point livrée à de nouvelles inclinations? Comment eussai-je opposé à un autre amant une résistance que le premier avoit déja vaincue, & une honte accoutumée à céder aux desirs? Aurois-je plus respecté les droits d'un amour éteint que je n'avois respecté ceux de la vertu, jouïssant encore de tout leur empire? Quelle sûreté avois-je eue de n'aimer que vous seul au monde, si ce n'est un sentiment intérieur que croyent avoir tous les amans, qui se jurent une constance éternelle, & se parjurent innocemment toutes les fois qu'il plaît au Ciel de changer leur cœur? Chaque défaite eût ainsi préparé la suivante : l'habitude du vice en eût effacé l'horreur à mes yeux. Entraînée du déshonneur à l'infamie sans trou-

ver de priſe pour m'arrêter, d'une amante abuſée je devenois une fille perdue, l'opprobre de mon ſexe, & le déſeſpoir de ma famille. Qui m'a garantie d'un effet ſi naturel de ma premiere faute? Qui m'a retenue après le premier pas? Qui m'a conſervé ma réputation & l'eſtime de ceux qui me ſont chers? Qui m'a miſe ſous la ſauvegarde d'un époux vertueux, ſage, aimable par ſon caractere, & même par ſa perſonne, & rempli pour moi d'un reſpect & d'un attachement ſi peu mérités? Qui me permet, enfin, d'aſpirer encore au titre d'honnête femme & me rend le courage d'en être digne? Je le vois, je le ſens; la main ſecourable qui m'a conduite à travers les ténebres eſt celle qui leve à mes yeux le voile de l'erreur & me rend à moi malgré moi-même. La voix ſecrette qui ne ceſſoit de murmurer au fond de mon cœur s'éleve & tonne avec plus de force au moment où j'étois prête à périr. L'auteur de toute vérité n'a point ſouffert que je ſortiſſe de ſa préſence coupable d'un vil parjure, & prévenant mon crime par mes remords il m'a montré l'abîme où j'allois me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'inſecte & rouler les cieux, tu veilles ſur la moindre de tes œuvres! Tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer; daigne accepter d'un cœur épuré par tes ſoins l'hommage que toi ſeule rends digne de t'être offert!

A l'inſtant, pénétrée d'un vif ſentiment du danger dont j'étois délivrée & de l'état d'honneur & de ſûreté où je me ſentois rétablie, je me proſternai contre terre, j'élevai vers le ciel mes mains ſuppliantes, j'invoquai l'Etre dont il eſt le trône & qui ſoutient ou détruit quand il lui plaît par nos propres forces la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux & dont toi ſeul es la ſource. Je veux aimer l'époux que tu m'as donné. Je veux être fidelle, parce que c'eſt le premier devoir qui lie la famille & toute la ſociété. Je veux être chaſte, parce que c'eſt la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. Je veux tout ce qui ſe rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, & aux regles de la raiſon que je tiens de toi. Je remets mon cœur ſous ta garde & mes deſirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté conſtante qui eſt la tienne, & ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte ſur le choix de toute ma vie.

Après cette courte priere, la premiere que j'euſſe faite avec un vrai zele, je me ſentis tellement affermie dans mes réſolutions, il me parut ſi facile & ſi doux de les ſuivre, que je vis clairement où je devois chercher déſormaîs la force dont j'avois beſoin pour réſiſter à mon propre cœur & que je ne pouvois trouver en moi-même. Je tirai de cette ſeule découverte

une confiance nouvelle, & je déplorai le triſte aveuglement qui me l'avoit fait manquer ſi long-tems. Je n'avois jamais été tout-à-fait ſans religion; mais peut-être vaudroit-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure & maniérée, qui ſans toucher le cœur raſſure la conſcience; de ſe borner à des formules: & de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penſer le reſte du tems. Scrupuleuſement attachée au culte public, je n'en ſavois rien tirer pour la pratique de ma vie. Je me ſentois bien née & me livrois à mes penchans; j'aimois à réfléchir, & me fiois à ma raiſon; ne pouvant accorder l'eſprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avois pris un milieu qui contentoit ma vaine ſageſſe; j'avois des maximes pour croire & d'autres pour agir; j'oubliois dans un lieu ce que j'avois penſé dans l'autre, j'étois dévote à l'Egliſe & philoſophe au logis. Hélas! je n'étois rien nulle part: mes prieres n'étoient que des mots, mes raiſonnemens des ſophiſmes, & je ſuivois pour toute lumiere la fauſſe lueur des feux-errans qui me guidoient pour me perdre.

Je ne puis vous dire combien ce principe intérieur qui m'avoit manqué juſqu'ici m'a donné de mépris pour ceux qui m'ont ſi mal conduite. Quelle étoit, je vous prie, leur raiſon premiere, & ſur quelle baſe étoient-ils fondés?

Un heureux inſtinct me porte au bien, une violente paſſion s'éleve; elle a ſa racine dans le même inſtinct, que ferai-je pour la détruire? De la conſidération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & ſa bonté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reſte des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêchent de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en ſecret, la vertu n'a plus rien à me dire, & ſi je ſuis ſurpriſe en faute, on punira comme à Sparte non le délit, mais la mal-adreſſe. Enfin que le caractere & l'amour du beau ſoit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle auſſi long-tems qu'il ne ſera point défiguré; mais comment m'aſſurer de conſerver toujours dans ſa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres ſenſibles de modele auquel on puiſſe la comparer? Ne ſait-on pas que les affections déſordonnées corrompent le jugement ainſi que la volonté, & que la conſcience s'altere & ſe modifie inſenſiblement dans chaque ſiecle, dans chaque peuple, dans chaque individu ſelon l'inconſtance & la variété des préjugés?

Adorez l'Etre Eternel, mon digne & ſage ami; d'un ſouffle vous détruirez ces fantômes

de raiſon qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. Rien n'exiſte que par celui qui eſt. C'eſt lui qui donne un but à la juſtice, une baſe à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui fait dire au Juſte oublié, tes vertus ont un témoin ; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos paſſions ont beau la défigurer ; tous ſes traits liés à l'eſſence infinie ſe repréſentent toujours à la raiſon & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré. Ces diſtinctions me ſemblent faciles ; le ſens commun ſuffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut ſéparer de l'idée de cette eſſence eſt Dieu ; tout le reſte eſt l'ouvrage des hommes. C'eſt à la contemplation de ce divin modele que l'ame s'épure & s'éleve, qu'elle apprend à mépriſer ſes inclinations baſſes & à ſurmonter ſes vils penchans. Un cœur pénétré de ces ſublimes vérités ſe refuſe aux petites paſſions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de leur orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux deſirs terreſtres ; & quand l'Etre immenſe dont il s'occupe n'exiſteroit pas, il ſeroit encore bon qu'il s'en occupât ſans ceſſe pour être

plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux & plus sage.

Cherchez-vous un exemple sensible des vains sophismes d'une raison qui ne s'appuye que sur elle-même? Considérons de sens-froid les discours de vos philosophes, dignes apologistes du crime, qui ne séduisirent jamais que des cœurs déja corrompus. Ne diroit-on pas qu'en s'attaquant directement au plus saint & au plus solemnel des engagemens, ces dangereux raisonneurs ont résolu d'anéantir d'un seul coup toute la société humaine, qui n'est fondée que sur la foi des conventions? Mais voyez, je vous prie, comment ils disculpent un adultere secret! C'est, disent-ils, qu'il n'en résulte aucun mal, pas même pour l'époux qui l'ignore. Comme s'ils pouvoient être sûrs qu'il l'ignorera toujours? comme s'il suffisoit pour autoriser le parjure & l'infidélité qu'ils ne nuisissent pas à autrui? comme si ce n'étoit pas assez pour abhorrer le crime, du mal qu'il fait à ceux qui le commettent? Quoi donc! ce n'est pas un mal de manquer de foi, d'anéantir autant qu'il est en soi la force du serment & des contracts les plus inviolables? Ce n'est pas un mal de se forcer soi-même à devenir fourbe & menteur? Ce n'est pas un mal de former des liens qui vous font desirer le mal & la mort d'autrui? la mort de celui-même qu'on doit le plus aimer

& avec qui l'on a juré de vivre? Ce n'eſt pas un mal qu'un état dont mille autres crimes ſont toujours le fruit? Un bien qui produiroit tant de maux ſeroit par cela ſeul un mal lui-même.

L'un des deux penſeroit-il être innocent, parce qu'il eſt libre peut-être de ſon côté, & ne manque de foi à perſonne? Il ſe trompe groſſiérement. Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des Epoux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſolemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de reſpecter ce lien ſacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'eſt, ce me ſemble, une raiſon très-forte contre les mariages clandeſtins, qui, n'offrant nul ſigne de cette union, expoſent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public eſt en quelque ſorte garant d'une convention paſſée en ſa préſence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre peche, premiérement parce qu'il l'a fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il peche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines.

Le crime eſt ſecret, diſent-ils, & il n'en ré-

ſulte aucun mal pour perſonne. Si ces philoſophes croyent l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de l'ame, peuvent-ils appeller un crime ſecret celui qui a pour témoin le premier offenſé & le ſeul vrai Juge? Etrange ſecret que celui qu'on dérobe à tous les yeux hors ceux à qui l'on a le plus d'intérêt à le cacher! Quand-même ils ne reconnoîtroient pas la préſence de la divinité, comment oſent-ils ſoutenir qu'ils ne font de mal à perſonne? Comment prouvent-ils qu'il eſt indifférent à un pere d'avoir des héritiers qui ne ſoient pas de ſon ſang; d'être chargé, peut-être de plus d'enfans qu'il n'en auroit eu, & forcé de partager ſes biens aux gages de ſon déshonneur ſans ſentir pour eux des entrailles de pere? Suppoſons ces raiſonneurs matérialiſtes, on n'en eſt que mieux fondé à leur oppoſer la douce voix de la nature, qui réclame au fond de tous les cœurs contre une orgueilleuſe philoſophie, & qu'on n'attaqua jamais par de bonnes raiſons. En effet, ſi le corps ſeul produit la penſée, & que le ſentiment dépende uniquement des organes, deux Etres formés d'un même ſang ne doivent-ils pas avoir entre eux une plus étroite analogie, un attachement plus fort l'un pour l'autre, & ſe reſſembler d'ame comme de viſage, ce qui eſt une grande raiſon de s'aimer?

N'eſt-ce donc faire aucun mal, à votre avis, que d'anéantir ou troubler par un ſang étranger

cette union naturelle, & d'altérer dans ſon principe l'affection mutuelle qui doit lier entre eux tous les membres d'une famille? Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice, & le crime eſt-il moindre de le changer dans le ſein de la mere?

Si je conſidere mon ſexe en particulier, que de maux j'apperçois dans ce déſordre qu'ils prétendent ne faire aucun mal! Ne fût-ce que l'aviliſſement d'une femme coupable à qui la perte de l'honneur ôte bientôt toutes les autres vertus. Que d'indices trop ſûrs pour un tendre époux d'une intelligence qu'ils penſent juſtifier par le ſecret! Ne fût-ce que de n'être plus aimé de ſa femme. Que fera-t-elle avec les ſoins artificieux que mieux prouver ſon indifférence? Eſt-ce l'œil de l'amour qu'on abuſe par de feintes careſſes? & quel ſupplice auprès d'un objet chéri, de ſentir que la main nous embraſſe & que le cœur nous repouſſe? Je veux que la fortune ſeconde une prudence qu'elle a ſi ſouvent trompée; je compte un moment pour rien la témérité de confier ſa prétendue innocence & le repos d'autrui à des précautions que le Ciel ſe plait à confondre: que de fauſſetés, que de menſonges, que de fourberies pour couvrir un mauvais commerce, pour tromper un mari, pour corrompre des domeſtiques, pour en impoſer au public! Quel ſcandale pour des com-

plices, quel exemple pour des enfans ! Que devient leur éducation parmi tant de foins pour fatisfaire impunément de coupables feux ? Que devient la paix de la maifon & l'union des chefs ? Quoi dans tout cela l'époux n'eft point lézé ! Mais qui le dédommagera donc d'un cœur qui lui étoit dû ? Qui lui pourra rendre une femme eftimable ? Qui lui donnera le repos & la fûreté ? Qui le guérira de fes juftes foupçons ? Qui fera confier un pere au fentiment de la nature en embraffant fon propre enfant ?

A l'égard des liaifons prétendues que l'adultere & l'infidélité peuvent former entre les familles, c'eft moins une raifon férieufe qu'une plaifanterie abfurde & brutale qui ne mérite pour toute réponfe que le mépris & l'indignation. Les trahifons, les querelles, les combats, les meurtres, les empoifonnemens dont ce défordre a couvert la terre dans tous les tems, montrent affez ce qu'on doit attendre pour le repos & l'union des hommes, d'un attachement formé par le crime. S'il réfulte quelque forte de fociété de ce vil & méprifable commerce, elle eft femblable à celle des brigands qu'il faut détruire & anéantir pour affurer les fociétés légitimes.

J'ai tâché de fufpendre l'indignation que m'infpirent ces maximes pour les difcuter paifiblement avec vous. Plus je les trouve infenfées, moins je dois dédaigner de les réfuter

pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison; mais où chercher la saine raison sinon dans celui qui en est la source, & que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider? Défions-nous d'une philosophie en paroles, défions-nous d'une fausse vertu qui sape toutes les vertus, & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le chercher sincérement, & l'on ne peut long-tems le chercher ainsi sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est ce qu'il me semble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes sentimens & ma raison; c'est ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez souvent nourri mon esprit des grandes idées de la réligion, & vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi ne m'en eussiez pas ainsi parlé si vous aviez eu d'autres sentimens. Il me semble même que ces conversations avoient pour nous des charmes. La présence de l'Etre Suprême ne nous fut jamais importune; elle nous donnoit plus d'espoir que d'épouvante; elle n'effraya jamais que l'ame du méchant, nous aimions à l'avoir pour témoin de nos entretiens,

à nous élever conjointement jusqu'à lui. Si quelquefois nous étions humiliés par la honte, nous nous disions en déplorant nos foiblesses, au moins il voit le fond de nos cœurs, & nous en étions plus tranquilles.

Si cette sécurité nous égara, c'est au principe sur lequel elle étoit fondée à nous ramener. N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une regle pour ses actions, une autre pour ses sentimens, de penser comme s'il étoit sans corps, d'agir comme s'il étoit sans ame, & de ne jamais approprier à soi tout entier, rien de ce qu'il fait en toute sa vie? Pour moi, je trouve qu'on est bien fort avec nos anciennes maximes, quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. La foiblesse est de l'homme; & le Dieu clément qui le fit la lui pardonnera sans doute; mais le crime est du méchant, & ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice. Un incrédule, d'ailleurs heureusement né, se livre aux vertus qu'il aime: il fait le bien par goût & non par choix. Si tous ses desirs sont droits, il les suit sans contrainte; il les suivroit de même s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi se gêneroit-il? Mais celui qui reconnoit & sert le pere commun des hommes se croit une plus haute destination; l'ardeur de la remplir anime son zele, & suivant une regle plus sûre que ses penchans, il sait faire le bien qui

lui coûte, & facrifier les defirs de fon cœur à la loi du devoir. Tel eft, mon ami, le facrifice héroïque auquel nous fommes tous deux appellés. L'amour qui nous uniffoit eût fait le charme de notre vie. Il furvéquit à l'efpérance, il brava le tems & l'éloignement; il fupporta toutes les épreuves. Un fentiment fi parfait ne devoit point périr de lui-même; il étoit digne de n'être immolé qu'à la vertu.

Je vous dirai plus. Tout eft changé entre nous; il faut néceffairement que votre cœur change. Julie de Wolmar n'eft plus votre ancienne Julie; la révolution de vos fentimens pour elle eft inévitable, & il ne vous refte que le choix de faire honneur de ce changement au vice ou à la vertu. J'ai dans la mémoire un paffage d'un auteur que vous ne récuferez pas. » L'amour « dit-il » eft privé de fon plus grand » charme quand l'honnêteté l'abandonne. Pour » en fentir tout le prix, il faut que le cœur » s'y complaife & qu'il nous éleve en élevant » l'objet aimé. Otez l'idée de la perfection vous » ôtez l'enthoufiafme; ôtez l'eftime, & l'amour » n'eft plus rien. Comment une femme hono- » rera-t-elle un homme qu'elle doit méprifer? » Comment pourra-t-il honorer lui-même celle » qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil » corrupteur? Auffi bientôt ils fe mépriferont » mutuellement. L'amour, ce fentiment célefte, » ne fera plus pour eux qu'un honteux com-

» merce. Ils auront perdu l'honneur & n'auront » point trouvé la félicité. « (*e*) Voilà notre leçon, mon ami, c'eſt vous qui l'avez dictée. Jamais nos cœurs s'aimerent-ils plus délicieuſement, & jamais l'honnêteté leur fut-elle auſſi chere que dans les tems heureux où cette lettre fut écrite ? Voyez donc à quoi nous méneroient aujourd'hui de coupables feux nourris aux dépens des plus doux tranſports qui raviſſent l'ame. L'horreur du vice qui nous eſt ſi naturelle à tous deux s'étendroit bientôt ſur le complice de nos fautes ; nous nous haïrions pour nous être trop aimés, & l'amour s'éteindroit dans les remords. Ne vaut-il pas mieux épurer un ſentiment ſi cher pour le rendre durable ? Ne vaut-il pas mieux en conſerver au moins ce qui peut s'accorder avec l'innocence ? N'eſt-ce pas conſerver tout ce qu'il eut de plus charmant ? Oui, mon bon & digne ami, pour nous aimer toujours il faut renoncer l'un à l'autre. Oublions tout le reſte & ſoyez l'amant de mon ame. Cette idée eſt ſi douce qu'elle conſole de tout.

Voilà le fidelle tableau de ma vie, & l'hiſtoire naïve de tout ce qui s'eſt paſſé dans mon cœur. Je vous aime toujours, n'en doutez pas. Le ſentiment qui m'attache à vous eſt ſi tendre & ſi vif encore, qu'une autre en ſeroit peut-être allarmée ; pour moi j'en connus un trop différent pour me défier de celui-ci. Je ſens qu'il

(*e*) Voyez premiere partie Lettre XXIV.

a changé de nature, & du moins en cela, mes fautes paffées fondent ma fécurité préfente. Je fais que l'exacte bienféance & la vertu de parade exigeroient davantage encore & ne feroient pas contente que vous ne fuffiez tout-à-fait oublié. Je crois avoir une regle plus fûre & je m'y tiens. J'écoute en fecret ma confcience; elle ne me reproche rien & jamais elle ne trompe une ame qui la confulte fincérement. Si cela ne fuffit pas pour me juftifier dans le monde, cela fuffit pour ma propre tranquillité. Comment s'eft fait cet heureux changement? Je l'ignore. Ce que je fais, c'eft que je l'ai vivement defiré. Dieu feul a fait le refte. Je penferois qu'une ame une fois corrompue l'eft pour toujours, & ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution fubite, quelque brufque changement de fortune & de fituation ne change tout-à-coup fes rapports, & par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne affiete: Toutes fes habitudes étant rompues & toutes fes paffions modifiées, dans ce bouleverfement général on reprend quelquefois fon caractere primitif, & l'on devient comme un nouvel être forti récemment des mains de la nature. Alors le fouvenir de fa précédente baffeffe peut fervir de préfervatif contre une rechute. Hier on étoit abjet & foible; aujourd'hui l'on eft fort & magnanime. En fe contemplant de fi près dans deux états fi différens, on en fent mieux

le prix de celui où l'on eſt remonté, & l'on en devient plus attentif à s'y ſoutenir. Mon mariage m'a fait éprouver quelque choſe de ſemblable à ce que je tâche de vous expliquer. Ce lien ſi redouté me délivre d'une ſervitude beaucoup plus redoutable, & mon époux m'en devient plus cher pour m'avoir rendue à moi-même.

Nous étions trop unis vous & moi, pour qu'en changeant d'eſpece notre union ſe détruiſe. Si vous perdez une tendre amante, vous gagnez une fidelle amie, & quoique nous en ayons pu dire durant nos illuſions, je doute que ce changement vous ſoit déſavantageux. Tirez-en le même parti que moi, je vous en conjure, pour devenir meilleur & plus ſage, & pour épurer par des mœurs Chrétiennes les leçons de la philoſophie. Je ne ſerai jamais heureuſe que vous ne ſoyez heureux auſſi, & je ſens plus que jamais qu'il n'y a point de bonheur ſans la vertu. Si vous m'aimez véritablement, donnez-moi la douce conſolation de voir que nos cœurs ne s'accordent pas moins dans leur retour au bien qu'ils s'accorderent dans leur égarement.

Je ne crois pas avoir beſoin d'apologie pour cette longue Lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle ſeroit plus courte. Avant de la finir il me reſte une grace à vous demander. Un cruel fardeau me peſe ſur le cœur. Ma conduite paſſée eſt ignorée de M. de Wolmar; mais une ſincérité ſans réſerve fait partie de la fidélité que je

lui dois. J'aurois déja cent fois tout avoué; vous feul m'avez retenue. Quoique je connoiffe la fageffe & la modération de M. de Wolmar, c'eft toujours vous compromettre que de vous nommer, & je n'ai point voulu le faire fans votre confentement. Seroit-ce vous déplaire que de vous le demander, & aurois-je trop préfumé de vous ou de moi en me flattant de l'obtenir? Songez, je vous fupplie, que cette réferve ne fauroit être innocente, qu'elle m'eft chaque jour plus cruelle, & que jufqu'à la réception de votre réponfe je n'aurai pas un inftant de tranquillité.

LETTRE XIX.

Réponfe.

Et vous ne feriez plus ma Julie? Ah! ne dites pas cela, digne & refpectable femme. Vous l'êtes plus que jamais. Vous êtes celle qui mérite les hommages de tout l'univers. Vous êtes celle que j'adorai en commençant d'être fenfible à la véritable beauté: vous êtes celle que je ne cefferai d'adorer, même après ma mort, s'il refte encore en mon ame quelque fouvenir des attraits vraiment céleftes qui l'enchanterent durant ma vie. Cet effort de courage qui vous ramene à toute votre vertu ne vous rend que plus femblable à vous-même. Non, non, quelque

ſupplice que j'éprouve à le ſentir & le dire, jamais vous ne futes mieux ma Julie qu'au moment que vous renoncez à moi. Hélas ! c'eſt en vous perdant que je vous ai retrouvée. Mais moi dont le cœur frémit au ſeul projet de vous imiter, moi tourmenté d'une paſſion criminelle que je ne puis ni ſupporter ni vaincre, ſuis-je celui que je penſois être ? Etois-je digne de vous plaire ? Quel droit avois-je de vous importuner de mes plaintes & de mon déſeſpoir ? C'étoit bien à moi d'oſer ſoupirer pour vous ! Eh ! qu'étois-je pour vous aimer ?

Inſenſé ! comme ſi je n'éprouvois pas aſſez d'humiliations ſans en rechercher de nouvelles ! Pourquoi compter des différences que l'amour fit diſparoître ? Il m'élevoit, il m'égaloit à vous, ſa flamme me ſoutenoit ; nos cœurs s'étoient confondus, tous leurs ſentimens nous étoient communs & les miens partageoient la grandeur des vôtres. Me voilà donc retombé dans toute ma baſſeſſe ! Doux eſpoir qui nourriſſois mon ame & m'abuſas ſi long-tems, te voilà donc éteint ſans retour ? Elle ne ſera point à moi ? Je la perds pour toujours ! Elle fait le bonheur d'un autre ? . . . . ô rage ! ô tourment de l'enfer ! . . . Infidelle ! ah ! devois-tu jamais . . . . Pardon, pardon, Madame, ayez pitié de mes fureurs. O Dieu ! vous l'avez trop bien dit, elle n'eſt plus . . . . elle n'eſt plus, cette tendre Julie à qui je pouvois montrer tous les mouvemens de

mon cœur. Quoi, je me trouvois malheureux, & je pouvois me plaindre ? ... elle pouvoit m'écouter ? J'étois malheureux ? .... que ſuis-je donc aujourd'hui ? .... Non, je ne vous ferai plus rougir de vous ni de moi. C'en eſt fait, il faut renoncer l'un à l'autre ; il faut nous quitter. La vertu même en a dicté l'arrêt ; votre main l'a pu tracer. Oublions - nous .... oubliez - moi, du moins. Je l'ai réſolu, je le jure ; je ne vous parlerai plus de moi.

Oſerai - je vous parler de vous encore, & conſerver le ſeul intérêt qui me reſte au monde, celui de votre bonheur ? En m'expoſant l'état de votre ame, vous ne m'avez rien dit de votre ſort. Ah ! pour prix d'un ſacrifice qui doit être ſenti de vous, daignez me tirer de ce doute inſupportable. Julie, êtes-vous heureuſe ? Si vous l'êtes, donnez - moi dans mon déſeſpoir la ſeule conſolation dont je ſois ſuſceptible ; ſi vous ne l'êtes pas, par pitié daignez me le dire, j'en ſerai moins long - tems malheureux.

Plus je réfléchis ſur l'aveu que vous méditez, moins j'y puis conſentir, & le même motif qui m'ôta toujours le courage de vous faire un refus doit me rendre inexorable ſur celui-ci. Le ſujet eſt de la derniere importance, & je vous exhorte à bien peſer mes raiſons. Premiérement, il me ſemble que votre extrême délicateſſe vous jette à cet égard dans l'erreur, &

je ne vois point ſur quel fondement la plus auſtere vertu pourroit exiger une pareille confeſſion. Nul engagement au monde ne peut avoir un effet r. roactif. On ne ſauroit s'obliger pour le paſſé ni promettre ce qu'on n'a plus le pouvoir de tenir ; pourquoi devroit-on compte à celui à qui l'on s'engage, de l'uſage antérieur qu'on a fait de ſa liberté & d'une fidélité qu'on ne lui a point promiſe ? Ne vous y trompez pas, Julie, ce n'eſt pas à votre Epoux, c'eſt à votre ami que vous avez manqué de foi. Avant la tyrannie de votre pere, le Ciel & la nature nous avoient unis l'un à l'autre. Vous avez fait en formant d'autres nœuds un crime que l'amour ni l'honneur peut-être ne pardonne point, & c'eſt à moi ſeul de réclamer le bien que M. de Wolmar m'a ravi.

S'il eſt des cas où le devoir puiſſe exiger un pareil aveu, c'eſt quand le danger d'une rechute oblige une femme prudente à prendre des précautions pour s'en garantir. Mais votre lettre m'a plus éclairé que vous ne penſez ſur vos vrais ſentimens. En la liſant, j'ai ſenti dans mon propre cœur combien le vôtre eût abhorré de près, même au ſein de l'amour, un engagement criminel dont l'éloignement nous ôtoit horreur.

Dès là que le devoir & l'honnêteté n'exigent pas cette confidence, la ſageſſe & la raiſon la défendent ; car c'eſt riſquer ſans néceſſité ce

qu'il y a de plus précieux dans le mariage, l'attachement d'un époux, la mutuelle confiance, la paix de la maiſon. Avez-vous aſſez réfléchi ſur une pareille démarche ? Connoiſſez-vous aſſez votre mari pour être ſûre de l'effet qu'elle produira ſur lui ? Savez-vous combien il y a d'hommes au monde auxquels il n'en faudroit pas davantage pour concevoir une jalouſie effrénée, un mépris invincible, & peut-être attenter aux jours d'une femme ? Il faut pour ce délicat examen avoir égard aux tems, aux lieux, aux caractères. Dans le pays où je ſuis, de pareilles confidences ſont ſans aucun danger, & ceux qui traitent ſi légérement la foi conjugale ne ſont pas gens à faire une ſi grande affaire des fautes qui précéderent l'engagement. Sans parler des raiſons qui rendent quelquefois ces aveux indiſpenſables & qui n'ont pas eu lieu pour vous, je connois des femmes aſſez médiocrement eſtimables, qui ſe ſont fait à peu de riſque un mérite de cette ſincérité, peut-être pour obtenir à ce prix une confiance dont elles puſſent abuſer au beſoin. Mais dans des lieux où la ſainteté du mariage eſt plus reſpectée, dans des lieux où ce lien ſacré forme une union ſolide & où les maris ont un véritable attachement pour leurs femmes, ils leur demandent un compte plus ſévere d'elles-mêmes ; ils veulent que leurs cœurs n'aient connu que pour eux un ſentiment tendre ; uſurpant

un droit qu'ils n'ont pas, ils exigent qu'elles ſoient à eux ſeuls avant de leur appartenir, & ne pardonnent pas plus l'abus de la liberté qu'une infidélité réelle.

Croyez-moi, vertueuſe Julie, défiez-vous d'un zele ſans fruit & ſans néceſſité. Gardez un ſecret dangereux que rien ne vous oblige à révéler, dont la communication peut vous perdre & n'eſt d'aucun uſage à votre époux. S'il eſt digne de cet aveu, ſon ame en ſera contriſtée, & vous l'aurez affligée ſans raiſon: s'il n'en eſt pas digne, pourquoi voulez-vous donner un prétexte à ſes torts envers vous? Que ſavez-vous ſi votre vertu qui vous a ſoutenue contre les attaques de votre cœur, vous ſoutiendroit encore contre des chagrins domeſtiques toujours renaiſſans? N'empirez point volontairement vos maux, de peur qu'ils ne deviennent plus forts que votre courage, & que vous ne retombiez à force de ſcrupules dans un état pire que celui dont vous avez eu peine à ſortir. La ſageſſe eſt la baſe de toute vertu; conſultez-la, je vous en conjure, dans la plus importante occaſion de votre vie, & ſi ce fatal ſecret vous peſe ſi cruellement, attendez du moins, pour vous en décharger, que le tems, la longue intimité, vous donnent une connoiſſance plus parfaite de votre époux, & ajoutent dans ſon cœur à l'effet de votre beauté, l'effet plus ſûr encore des charmes de votre caractere, & la

douce habitude de les ſentir. Enfin quand ces raiſons toutes ſolides qu'elles ſont ne vous perſuaderoient pas, ne fermez point l'oreille à la voix qui vous les expoſe. O Julie, écoutez un homme capable de quelque vertu, & qui mérite au moins de vous quelque ſacrifice par celui qu'il vous fait aujourd'hui.

Il faut finir cette Lettre. Je ne pourrois, je le ſens, m'empêcher d'y reprendre un ton que vous ne devez plus entendre. Julie, il faut vous quitter! ſi jeune encore, il faut déja renoncer au bonheur? O tems, qui ne dois plus revenir! tems paſſé pour toujours, ſource de regrets éternels! plaiſirs, tranſports, douces extaſes, momens délicieux, raviſſemens céleſtes! mes amours, mes uniques amours, honneur & charme de ma vie! adieu pour jamais.

LETTRE XX.

De Julie.

VOUS me demandez ſi je ſuis heureuſe. Cette queſtion me touche, & en la faiſant vous m'aidez à y répondre; car bien loin de chercher l'oubli dont vous parlez, j'avoue que je ne ſaurois être heureuſe ſi vous ceſſiez de m'aimer: mais je le ſuis à tous égards, & rien ne manque à mon bonheur que le vôtre. Si j'ai évité dans ma Lettre précédente de parler de

M. de Wolmar, je l'ai fait par ménagement pour vous. Je connoissois trop votre sensibilité pour ne pas craindre d'aigrir vos peines : mais votre inquiétude sur mon sort m'obligeant à vous parler de celui dont il dépend, je ne puis vous en parler que d'une maniere digne de lui, comme il convient à son épouse & à une amie de la vérité.

M. de Wolmar a près de cinquante ans ; sa vie unie, réglée, & le calme des passions lui ont conservé une constitution si saine & un air si frais qu'il paroît à peine en avoir quarante, & il n'a rien d'un âge avancé que l'expérience & la sagesse. Sa phisionomie est noble & prévenante, son abord simple & ouvert, ses manieres sont plus honnêtes qu'empressées, il parle peu & d'un grand sens, mais sans affecter ni précision, ni sentences. Il est le même pour tout le monde, ne cherche & ne fuit personne, & n'a jamais d'autres préférences que celles de la raison.

Malgré sa froideur naturelle, son cœur secondant les intentions de mon pere crut sentir que je lui convenois, & pour la premiere fois de sa vie il prit un attachement. Ce goût modéré mais durable s'est si bien reglé sur les bienséances & s'est maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état, & que sans blesser la gravité conjugale il conserve avec moi depuis son ma-

riage les mêmes manieres qu'il avoit auparavant. Je ne l'ai jamais vu ni gai ni trifte, mais toujours content; jamais il ne me parle de lui, rarement de moi; il ne me cherche pas, mais il n'eft pas fâché que je le cherche, & me quitte peu volontiers. Il ne rit point; il eft férieux fans donner envie de l'être, au contraire, fon abord férein femble m'inviter à l'enjouement, & comme les plaifirs que je goûte font les feuls auxquels il paroît fenfible, une des attentions que je lui dois eft de chercher à m'amufer. En un mot, il veut que je fois heureufe; il ne me le dit pas, mais je le vois; & vouloir le bonheur de fa femme n'eft-ce pas l'avoir obtenu?

Avec quelque foin que j'aye pu l'obferver, je n'ai fu lui trouver de paffion d'aucune efpece que celle qu'il a pour moi. Encore cette paffion eft-elle fi égale & fi tempérée qu'on diroit qu'il n'aime qu'autant qu'il veut aimer & qu'il ne le veut qu'autant que la raifon le permet. Il eft réellement ce que Milord Edouard croit être; en quoi je le trouve bien fupérieur à tous nous autres gens à fentiment que nous admirons tant nous-mêmes; car le cœur nous trompe en mille manieres & n'agit que par un principe toujours fufpect; mais la raifon n'a d'autre fin que ce qui eft bien; fes regles font fûres, claires, faciles dans la conduite de la vie, & jamais elle ne s'égare que dans d'inutiles fpéculations qui ne font pas faites pour elle.

Le plus grand goût de Mr. de Wolmar eſt d'obſerver. Il aime à juger des caracteres des hommes & des actions qu'il voit faire. Il en juge avec une profonde ſageſſe & la plus parfaite impartialité. Si un ennemi lui faiſoit du mal, il en diſcuteroit les motifs & les moyens auſſi paiſiblement que s'il s'agiſſoit d'une choſe indifférente. Je ne ſais comment il a entendu parler de vous, mais il m'en a parlé pluſieurs fois lui-même avec beaucoup d'eſtime, & je le connois incapable de déguiſement. J'ai cru remarquer quelquefois qu'il m'obſervoit durant ces entretiens, mais il y a grande apparence que cette prétendue remarque n'eſt que le ſecret reproche d'une conſcience allarmée. Quoiqu'il en ſoit, j'ai fait en cela mon devoir; la crainte ni la honte ne m'ont point inſpiré de réſerve injuſte, & je vous ai rendu juſtice auprès de lui, comme je la lui rends auprès de vous.

J'oubliois de vous parler de nos revenus & de leur adminiſtration. Le débris des biens de M. de Wolmar joint à celui de mon pere qui ne s'eſt réſervé qu'une penſion, lui fait une fortune honnête & modérée, dont il uſe noblement & ſagement, en maintenant chez lui, non l'incommode & vain appareil du luxe, mais l'abondance, les véritables commodités de la vie, & le néceſſaire chez ſes voiſins indigens. L'ordre qu'il a mis dans ſa maiſon eſt l'image de celui qui regne au fond de ſon ame, & ſemble imiter

dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. On n'y voit ni cette inflexible régularité qui donne plus de géne que d'avantage & n'eſt ſupportable qu'à celui qui l'impoſe, ni cette confuſion mal entendue qui pour trop avoir ôte l'uſage de tout. On y reconnoît toujours la main du maître, & l'on ne la ſent jamais; il a ſi bien ordonné le premier arrangement qu'à préſent tout va tout ſeul, & qu'on jouit à la fois de la regle & de la liberté.

Voilà, mon bon ami, une idée abrégée mais fidelle du caractere de M. de Wolmar, autant que je l'ai pu connoître depuis que je vis avec lui. Tel il m'a paru le premier jour, tel il me paroît le dernier ſans aucune altération; ce qui me fait eſpérer que je l'ai bien vû, & qu'il ne me reſte plus rien à découvrir; car je n'imagine pas qu'il pût ſe montrer autrement ſans y perdre.

Sur ce tableau vous pouvez d'avance vous répondre à vous-même, & il faudroit me mépriſer beaucoup pour ne pas me croire heureuſe avec tant de ſujet de l'être (*f*). Ce qui m'a long-tems abuſée & qui peut-être vous abuſe encore, c'eſt la penſée que l'amour eſt néceſſaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'eſt une erreur; l'honnêteté, la vertu, de cer-

(*f*) Apparemment qu'elle n'avoit pas découvert encore le fatal ſecret qui la tourmenta ſi fort dans la ſuite, ou qu'elle ne vouloit pas alors le confier à ſon ami.

taines convenances, moins de conditions & d'âges que de caracteres & d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sachent faire est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des Epoux qui ont tant d'autres soins à remplir. Il n'y a point de passion qui nous fasse une si forte illusion que l'amour: On prend sa violence pour un signe de sa durée; le cœur surchargé d'un sentiment si doux, l'étend, pour ainsi dire, sur l'avenir; & tant que cet amour dure on croit qu'il ne finira point. Mais au contraire, c'est son ardeur même qui le consume; il s'use avec la jeunesse, il s'efface avec la beauté, il s'éteint sous les glaces de l'âge, & depuis que le monde existe on n'a jamais vu deux amans en cheveux blancs soupirer l'un pour l'autre. On doit donc compter qu'on cessera de

s'adorer tôt ou tard; alors l'idole qu'on ſervoit détruite, on ſe voit réciproquement tels qu'on eſt. On cherche avec étonnement l'objet qu'on aima; ne le trouvant plus on ſe dépite contre celui qui reſte, & ſouvent l'imagination le défigure autant qu'elle l'avoit paré; il y a peu de gens, dit la Rochefoucault, qui ne ſoient honteux de s'être aimés, quand ils ne s'aiment plus. Combien alors il eſt à craindre que l'ennui ne ſuccede à des ſentimens trop vifs, que leur déclin ſans s'arrêter à l'indifférence ne paſſe juſqu'au dégoût, qu'on ne ſe trouve enfin tout-à-fait raſſaſiés l'un de l'autre, & que pour s'être trop aimés amans on n'en vienne à ſe haïr époux! Mon cher ami, vous m'avez toujours paru bien aimable, beaucoup trop pour mon innocence & pour mon repos; mais je ne vous ai jamais vu qu'amoureux, que ſais-je ce que vous feriez devenu ceſſant de l'être? L'amour éteint vous eût toujours laiſſé la vertu, je l'avoue; mais en eſt-ce aſſez pour être heureux dans un lien que le cœur doit ſerrer, & combien d'hommes vertueux ne laiſſent pas d'être des maris inſupportables? ſur tout cela vous en pouvez dire autant de moi.

Pour M. de Wolmar, nulle illuſion ne nous prévient l'un pour l'autre; nous nous voyons tels que nous ſommes; le ſentiment qui nous joint n'eſt point l'aveugle tranſport des cœurs paſſionnés, mais l'immuable & conſtant attache-

ment de deux perſonnes honnêtes & raiſonnables qui deſtinées à paſſer enſemble le reſte de leurs jours ſont contentes de leur ſort & tâchent de ſe le rendre doux l'une à l'autre. Il ſemble que quand on nous eût formés exprès pour nous unir on n'auroit pu réuſſir mieux. S'il avoit le cœur auſſi tendre que moi, il ſeroit impoſſible que tant de ſenſibilité de part & d'autre ne ſe heurtât quelquefois, & qu'il n'en réſultât des querelles. Si j'étois auſſi tranquille que lui, trop de froideur régneroit entre nous, & rendroit la ſociété moins agréable & moins douce. S'il ne m'aimoit point, nous vivrions mal enſemble; s'il m'eût trop aimée, il m'eût été importun. Chacun des deux eſt précifément ce qu'il faut à l'autre : il m'éclaire & je l'anime; nous en valons mieux réunis, & il ſemble que nous ſoyons deſtinés à ne faire entre nous qu'une ſeule ame, dont il eſt l'entendement & moi la volonté. Il n'y a pas juſqu'à ſon âge un peu avancé qui ne tourne au commun avantage : car avec la paſſion dont j'étois tourmentée, il eſt certain que s'il eût été plus jeune, je l'aurois épouſé avec plus de peine encore, & cet excès de répugnance eût peut-être empêché l'heureuſe révolution qui s'eſt faite en moi.

Mon ami; le Ciel éclaire la bonne intention des peres, & récompenſe la docilité des enfans. A Dieu ne plaiſe que je veuille inſulter à vos déplaiſirs. Le ſeul deſir de vous raſſurer pleinement

ment sur mon sort me fait ajouter ce que je vais vous dire. Quand avec les sentimens que j'eus ci-devant pour vous & les connoissances que j'ai maintenant, je serois libre encore, & maîtresse de me choisir un mari, je prends à témoin de ma sincérité ce Dieu qui daigne m'éclairer & qui lit au fond de mon cœur, ce n'est pas vous que je choisirois, c'est M. de Wolmar.

Il importe peut-être à votre entiere guérison que j'acheve de vous dire ce qui me reste sur le cœur. M. de Wolmar est plus âgé que moi. Si pour me punir de mes fautes, le Ciel m'ôtoit le digne époux que j'ai si peu mérité, ma ferme résolution est de n'en prendre jamais un autre. S'il n'a pas eu le bonheur de trouver une fille chaste, il laissera du moins une chaste veuve. Vous me connoissez trop bien pour croire qu'après vous avoir fait cette déclaration, je sois femme à m'en retracter jamais (*g*).

(*g*) Nos situations diverses déterminent & changent malgré nous les affections de nos cœurs : nous serons vicieux & méchans tant que nous aurons intérêt à l'être, & malheureusement les chaînes dont nous sommes chargés multiplient cet intérêt autour de nous. L'effort de corriger le désordre de nos desirs est presque toujours vain, & très - rarement il est vrai : ce qu'il faut changer c'est moins nos desirs que les situations qui les produisent. Si nous voulons devenir bons, ôtons les rapports qui nous empêchent de l'être, il n'y a point d'autre moyen. Je ne voudrois pas pour tout au monde avoir droit à la succession d'autrui, sur-tout de personnes qui devroient m'être cheres, car que sais-je quel horrible vœu l'indigence pourroit m'arracher ? Sur ce principe examinez bien sa

Ce que j'ai dit pour lever vos doutes peut ſervir encore à réſoudre en partie vos objections contre l'aveu que je crois devoir faire à mon mari. Il eſt trop ſage pour me punir d'une démarche humiliante que le repentir ſeul peut m'arracher, & je ne ſuis pas plus incapable d'uſer de la ruſe des Dames dont vous parlez, qu'il l'eſt de m'en ſoupçonner. Quant à la raiſon ſur laquelle vous prétendez que cet aveu n'eſt pas néceſſaire, elle eſt certainement un ſophiſme : car quoiqu'on ne ſoit tenue à rien envers un époux qu'on n'a pas encore, cela n'autoriſe point à ſe donner à lui pour autre choſe que ce qu'on eſt. Je l'avois ſenti, même avant de me marier, & ſi le ſerment extorqué par mon pere m'empêcha de faire à cet égard mon devoir, je n'en fus que plus coupable, puiſque c'eſt un crime de faire un ſerment injuſte, & un ſecond de le tenir. Mais j'avois une autre raiſon que mon cœur n'oſoit

réſolution de Julie & la déclaration qu'elle en fait à ſon ami. Peſez cette réſolution dans toutes ſes circonſtances, & vous verrez comment un cœur droit en doute de lui-même fait s'ôter au beſoin tout intérêt contraire au devoir. Dès ce moment Julie malgré l'amour qui lui reſte met ſes ſens du parti de ſa vertu ; elle ſe force, pour ainſi dire, d'aimer Wolmar comme ſon unique époux, comme le ſeul homme avec lequel elle habitera de ſa vie ; elle change l'intérêt ſecret qu'elle avoit à ſa perte en intérêt à le conſerver. Ou je ne connois rien au cœur humain ou c'eſt à cette ſeule réſolution ſi critiquée que tient le triomphe de la vertu dans tout le reſte de la vie de Julie, & l'attachement ſincere & conſtant qu'elle a juſqu'à la fin pour ſon mari.

s'avouer, & qui me rendoit beaucoup plus coupable encore. Grace au Ciel elle ne fubfifte plus.

Une confidération plus légitime & d'un plus grand poids eft le danger de troubler inutilement le repos d'un honnête homme qui tire fon bonheur de l'eftime qu'il a pour fa femme. Il eft fûr qu'il ne dépend plus de lui de rompre le nœud qui nous unit, ni de moi d'en avoir été plus digne. Ainfi je rifque par une confidence indifcrette de l'affliger à pure perte, fans tirer d'autre avantage de ma fincérité que de décharger mon cœur d'un fecret funefte qui me pefe cruellement. J'en ferai plus tranquille, je le fens, après le lui avoir déclaré; mais lui, peut-être le fera-t-il moins, & ce feroit bien mal réparer mes torts que de préférer mon repos au fien.

Que ferai-je donc dans le doute où je fuis? En attendant que le Ciel m'éclaire mieux fur mes devoirs, je fuivrai le confeil de votre amitié; je garderai le filence; je tairai mes fautes à mon époux, & je tâcherai de les effacer par une conduite qui puiffe un jour en mériter le pardon.

Pour commencer une réforme auffi néceffaire, trouvez bon, mon ami, que nous ceffions déformais tout commerce entre nous. Si M. de Wolmar avoit reçu ma confeffion, il décideroit jufqu'à quel point nous pouvons nourrir les fentimens de l'amitié qui nous lie & nous en don-

ner les innocens témoignages ; mais puisque je n'ose le consulter là-dessus, j'ai trop appris à mes dépens combien nous peuvent égarer les habitudes les plus légitimes en apparence. Il est tems de devenir sage. Malgré la sécurité de mon cœur, je ne veux plus être juge en ma propre cause, ni me livrer étant femme à la même présomption qui me perdit étant fille. Voici la derniere lettre que vous recevrez de moi. Je vous supplie aussi de ne plus m'écrire. Cependant comme je ne cesserai jamais de prendre à vous le plus tendre intérêt & que ce sentiment est aussi pur que le jour qui m'éclaire, je serai bien aise de savoir quelquefois de vos nouvelles, & de vous voir parvenir au bonheur que vous méritez. Vous pourrez de tems à autre écrire à Made. d'Orbe dans les occasions où vous aurez quelque événement intéressant à nous apprendre. J'espere que l'honnêteté de votre ame se peindra toujours dans vos lettres. D'ailleurs ma Cousine est vertueuse & sage, pour ne me communiquer que ce qu'il me conviendra de voir, & pour supprimer cette correspondance si vous étiez capable d'en abuser.

Adieu, mon cher & bon ami ; si je croyois que la fortune pût vous rendre heureux, je vous dirois, courez à la fortune ; mais peut-être avez-vous raison de la dédaigner avec tant de trésors pour vous passer d'elle. J'aime mieux vous dire, courez à la félicité, c'est la fortune

du ſage ; nous avons toujours ſenti qu'il n'y en avoit point ſans la vertu ; mais prenez garde que ce mot de vertu trop abſtrait n'ait plus d'éclat que de ſolidité, & ne ſoit un nom de parade qui ſert plus à éblouïr les autres qu'à nous contenter nous-mêmes. Je frémis, quand je ſonge que des gens qui portoient l'adultere au fond de leurs cœurs oſoient parler de vertu ! Savez-vous bien ce que ſignifioit pour nous un terme ſi reſpectable & ſi profané, tandis que nous étions engagés dans un commerce criminel ? c'étoit cet amour forcené dont nous étions embraſés l'un & l'autre qui déguiſoit ſes tranſports ſous ce ſaint enthouſiaſme pour nous les rendre encore plus chers & nous abuſer plus long-tems. Nous étions faits, j'oſe le croire, pour ſuivre & chérir la véritable vertu, mais nous nous trompions en la cherchant & ne ſuivions qu'un vain fantôme. Il eſt tems que l'illuſion ceſſe ; il eſt tems de revenir d'un trop long égarement. Mon ami, ce retour ne vous ſera pas difficile. Vous avez votre guide en vous-même, vous l'avez pu négliger, mais vous ne l'avez jamais rebuté. Votre ame eſt ſaine, elle s'attache à tout ce qui eſt bien, & ſi quelquefois il lui échappe, c'eſt qu'elle n'a pas uſé de toute ſa force pour s'y tenir. Rentrez au fond de votre conſcience, & cherchez ſi vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui ſerviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier

plus ſolidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi, que la vertu ſoit la baſe de votre conduite, ſi vous n'établiſſez cette baſe même ſur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde ſur un grand éléphant, & puis l'éléphant ſur une tortue, & quand on leur demande ſur quoi porte la tortue, ils ne ſavent plus que dire.

Je vous conjure de faire quelque attention aux diſcours de votre amie, & de choiſir pour aller au bonheur une route plus ſûre que celle qui nous a ſi long-tems égarés. Je ne ceſſerai de demander au Ciel pour vous & pour moi cette félicité pure, & ne ſerai contente qu'après l'avoir obtenue pour tous les deux. Ah! ſi jamais nos cœurs ſe rappellent malgré nous les erreurs de notre jeuneſſe, faiſons au moins que le retour qu'elles auront produit en autoriſe le ſouvenir, & que nous puiſſions dire avec cet ancien; hélas nous périſſions ſi nous n'euſſions péri!

Ici finiſſent les ſermons de la prêcheuſe. Elle aura déſormais aſſez à faire à ſe prêcher elle-même. Adieu, mon aimable ami, adieu pour toujours; ainſi l'ordonne l'inflexible devoir: mais croyez que le cœur de Julie ne ſait point oublier ce qui lui fut cher.... mon Dieu! que fais-je?... vous le verrez trop à l'état de ce papier. Ah! n'eſt-il pas permis de s'attendrir en diſant à ſon ami le dernier adieu.

LETTRE XXI.

A Milord Edouard.

OUI, Milord, il eſt vrai ; mon ame eſt oppreſſée du poids de la vie. Depuis long-tems elle m'eſt à charge ; j'ai perdu tout ce qui pouvoit me la rendre chere, il ne m'en reſte que les ennuis. Mais on dit qu'il ne m'eſt pas permis d'en diſpoſer ſans l'ordre de celui qui me l'a donnée. Je ſais auſſi qu'elle vous appartient à plus d'un titre. Vos ſoins me l'ont ſauvée deux fois, & vos bienfaits me la conſervent ſans ceſſe. Je n'en diſpoſerai jamais que je ne ſois ſûr de le pouvoir faire ſans crime, ni tant qu'il me reſtera la moindre eſpérance de la pouvoir employer pour vous.

Vous diſiez que je vous étois néceſſaire ; pourquoi me trompiez-vous ? Depuis que nous ſommes à Londres, loin que vous ſongiez à m'occuper de vous, vous ne vous occupez que de moi. Que vous prenez de ſoins ſuperflus ! Milord, vous le ſavez, je hais le crime encore plus que la vie ; j'adore l'Etre éternel ; je vous dois tout, je vous aime, je ne tiens qu'à vous ſur la terre ; l'amitié, le devoir y peuvent enchaîner un infortuné : des prétextes & des ſophiſmes ne l'y retiendront point. Eclairez ma raiſon, parlez à mon cœur ; je ſuis prêt à vous

entendre : mais ſouvenez-vous que ce n'eſt point le déſeſpoir qu'on abuſe.

Vous voulez qu'on raiſonne : hé bien raiſonnons. Vous voulez qu'on proportionne la délibération à l'importance de la queſtion qu'on agite, j'y conſens. Cherchons la vérité paiſiblement, tranquillement. Diſcutons la propoſition générale comme s'il s'agiſſoit d'un autre Robeck fit l'apologie de la mort volontaire avant de ſe la donner. Je ne veux pas faire un livre à ſon exemple & je ne ſuis pas fort content du ſien ; mais j'eſpere imiter ſon ſang-froid dans cette diſcuſſion.

J'ai long-tems médité ſur ce grave ſujet. Vous devez le ſavoir, car vous connoiſſez mon ſort & je vis encore. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que la queſtion ſe réduit à cette propoſition fondamentale. Chercher ſon bien & fuir ſon mal en ce qui n'offenſe point autrui, c'eſt le droit de la nature. Quand notre vie eſt un mal pour nous & n'eſt un bien pour perſonne il eſt donc permis de s'en délivrer. S'il y a dans le monde une maxime évidente & certaine, je penſe que c'eſt celle-là, & ſi l'on venoit à bout de la renverſer, il n'y a point d'action humaine dont on ne pût faire un crime.

Que diſent là-deſſus nos ſophiſtes ? Premiérement ils regardent la vie comme une choſe qui n'eſt pas à nous, parce qu'elle nous a été donnée ; mais c'eſt préciſément parce qu'elle

nous a été donnée qu'elle eſt à nous. Dieu ne leur a-t-il pas donné deux bras ? Cependant quand ils craignent la gangrene ils s'en font couper un, & tous les deux, s'il le faut. La parité eſt exacte pour qui croit l'immortalité de l'ame ; car ſi je ſacrifie mon bras à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon corps, je ſacrifie mon corps à la conſervation d'une choſe plus précieuſe qui eſt mon bien-être. Si tous les dons que le Ciel nous a faits ſont naturellement des biens pour nous, ils ne ſont que trop ſujets à changer de nature, & il y ajouta la raiſon pour nous apprendre à les diſcerner. Si cette regle ne nous autoriſoit pas à choiſir les uns & rejetter les autres, quel ſeroit ſon uſage parmi les hommes ?

Cette objection ſi peu ſolide, ils la retournent de mille manieres. Ils regardent l'homme vivant ſur la terre comme un ſoldat mis en faction. Dieu, diſent-ils, t'a placé dans ce monde, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Mais toi-même, il t'a placé dans ta ville, pourquoi en ſors-tu ſans ſon congé ? Le congé n'eſt-il pas dans le mal-être ? En quelque lieu qu'il me place, ſoit dans un corps, ſoit dans un pays, c'eſt pour y reſter autant que j'y ſuis bien, & pour en ſortir dès que j'y ſuis mal. Voilà la voix de la nature & la voix de Dieu. Il faut attendre l'ordre, j'en conviens ; mais quand je meurs naturellement Dieu ne m'ordonne pas de quitter

la vie, il me l'ôte : c'eſt en me la rendant inſupportable qu'il m'ordonne de la quitter. Dans le premier cas, je réſiſte de toute ma force, dans le ſecond j'ai le mérite d'obéir.

Concevez-vous qu'il y ait des gens aſſez injuſtes pour taxer la mort volontaire de rébellion contre la providence, comme ſi l'on vouloit ſe ſouſtraire à ſes loix? Ce n'eſt point pour s'y ſouſtraire qu'on ceſſe de vivre, c'eſt pour les exécuter. Quoi! Dieu n'a-t-il de pouvoir que ſur mon corps? Eſt-il quelque lieu dans l'univers où quelque être exiſtant ne ſoit pas ſous ſa main, & agira-t-il moins immédiatement ſur moi, quand ma ſubſtance épurée ſera plus une, & plus ſemblable à la ſienne? Non, ſa juſtice & ſa bonté font mon eſpoir, & ſi je croyois que la mort pût me ſouſtraire à ſa puiſſance, je ne voudrois plus mourir.

C'eſt un des ſophiſmes du Phédon, rempli d'ailleurs de vérités ſublimes. Si ton eſclave ſe tuoit, dit Socrate à Cebès, ne le punirois-tu pas, s'il t'étoit poſſible, pour t'avoir injuſtement privé de ton bien? Bon Socrate, que nous dites-vous? N'appartient-on plus à Dieu quand on eſt mort? Ce n'eſt point cela du tout, mais il falloit dire; ſi tu charges ton eſclave d'un vêtement qui le gêne dans le ſervice qu'il te doit, le puniras-tu d'avoir quitté cet habit pour mieux faire ſon ſervice? La grande erreur eſt de donner trop d'importance à la vie;

comme ſi notre être en dépendoit, & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'eſt rien aux yeux de Dieu : elle n'eſt rien aux yeux de la raiſon, elle ne doit rien être aux nôtres, & quand nous laiſſons notre corps, nous ne faiſons que poſer un vêtement incommode. Eſt-ce la peine d'en faire un ſi grand bruit? Milord, ces déclamateurs ne ſont point de bonne foi. Abſurdes & cruels dans leurs raiſonnemens, ils aggravent le prétendu crime comme ſi l'on s'ôtoit l'exiſtence, & le puniſſent, comme ſi l'on exiſtoit toujours.

Quant au Phédon qui leur a fourni le ſeul argument ſpécieux qu'ils aient jamais employé, cette queſtion n'y eſt traitée que très-légérement & comme en paſſant. Socrate condamné par un jugement inique à perdre la vie dans quelques heures, n'avoit pas beſoin d'examiner bien attentivement s'il lui étoit permis d'en diſpoſer. En ſuppoſant qu'il ait tenu réellement les diſcours que Platon lui fait tenir, croyez-moi, Milord, il les eût médités avec plus de ſoin dans l'occaſion de les mettre en pratique, & la preuve qu'on ne peut tirer de cet immortel ouvrage aucune bonne objection contre le droit de diſpoſer de ſa propre vie, c'eſt que Caton le lut par deux fois tout entier, la nuit même qu'il quitta la terre.

Ces mêmes Sophiſtes demandent ſi jamais la vie peut être un mal. En conſidérant cette fou-

fe d'erreurs, de tourmens & de vices dont elle eft remplie, on feroit bien plus tenté de demander fi jamais elle fut un bien. Le crime affiege fans ceffe l'homme le plus vertueux, chaque inftant qu'il vit, il eft prêt à devenir la proye du méchant ou méchant lui-même. Combattre & fouffrir, voilà fon fort dans ce monde: mal faire & fouffrir, voilà celui du malhonnête homme. Dans tout le refte ils different entre eux, ils n'ont rien en commun que les miferes de la vie. S'il vous falloit des autorités & des faits je vous citerois des oracles, des réponfes de fages, des actes de vertu récompenfés par la mort. Laiffons tout cela, Milord; c'eft à vous que je parle, & je vous demande qu'elle eft ici bas la principale occupation du fage, fi ce n'eft de fe concentrer, pour ainfi dire, au fond de fon ame, & de s'efforcer d'être mort durant fa vie? Le feul moyen qu'ait trouvé la raifon pour nous fouftaire aux maux de l'humanité n'eft-il pas de nous détacher des objets terreftres & de tout ce qu'il y a de mortel en nous, de nous recueillir au dedans de nous-mêmes, de nous élever aux fublimes contemplations; & fi nos paffions & nos erreurs font nos infortunes, avec quelle ardeur devons-nous foupirer après un état qui nous délivre des unes & des autres? Que font ces hommes fenfuels qui multiplient fi indifcrettement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantiffent pour ainfi dire leur exiftence à force de l'étendre fur

la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouïssances qui ne leur préparent mille ameres privations : plus ils ſentent & plus ils ſouffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, & plus ils ſont malheureux.

Mais qu'en général ce ſoit ſi l'on veut un bien pour l'homme de ramper triſtement ſur la terre, j'y conſens : je ne prétens pas que tout le genre humain doive s'immoler d'un commun accord, ni faire un vaſte tombeau du monde. Il eſt, il eſt des infortunés trop privilégiés pour ſuivre la route commune, & pour qui le déſeſpoir & les ameres douleurs ſont le paſſeport de la nature. C'eſt à ceux-là qu'il ſeroit auſſi inſenſé de croire que leur vie eſt un bien, qu'il étoit au Sophiſte Poſſidonius tourmenté de la goutte de nier qu'elle fût un mal. Tant qu'il nous eſt bon de vivre nous le deſirons fortement, & il n'y a que le ſentiment des maux extrêmes qui puiſſe vaincre en nous ce deſir : car nous avons tous reçu de la nature une très-grande horreur de la mort, & cette horreur déguiſe à nos yeux les miſeres de la condition humaine. On ſupporte longtems une vie pénible & douloureuſe avant de ſe réſoudre à la quitter ; mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte ſur l'horreur de mourir, alors la vie eſt évidemment un grand mal, & l'on ne peut s'en délivrer trop tôt. Ainſi, quoiqu'on ne puiſſe exactement aſſigner le

point où elle cesse d'être un bien, on sait très-certainement au moins qu'elle est un mal long-tems avant de nous le paroître, & chez tout homme sensé le droit d'y renoncer en précede toujours de beaucoup la tentation.

Ce n'est pas tout, après avoir nié que la vie puisse être un mal, pour nous ôter le droit de nous en défaire, ils disent ensuite qu'elle est un mal, pour nous reprocher de ne la pouvoir endurer. Selon eux c'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs & à ses peines, & il n'y a jamais que des poltrons qui se donnent la mort. O Rome conquérante du monde, qu'elle troupe de poltrons t'en donna l'empire! qu'Arrie, Eponine, Lucrece soient dans le nombre, elles étoient femmes. Mais Brutus, mais Cassius, & toi qui partageois avec les Dieux les respects de la terre étonnée, grand & divin Caton, toi dont l'image auguste & sacrée animoit les Romains d'un saint zêle & faisoit frémir les Tyrans, tes fiers admirateurs ne pensoient pas qu'un jour dans le coin poudreux d'un college, de vils Rhéteurs prouveroient que tu ne fus qu'un lâche pour avoir refusé au crime heureux l'hommage de la vertu dans les fers. Force & grandeur des écrivains modernes, que vous êtes sublimes, & qu'ils sont intrépides la plume à la main! Mais dites-moi, brave & vaillant héros qui vous sauvez si courageusement d'un combat pour supporter plus longtems la peine de vivre; quand

un tifon brûlant vient à tomber fur cette éloquente main, pourquoi la retirez-vous fi vîte? Quoi ! vous avez la lâcheté de n'ofer foutenir l'ardeur du feu! Rien, dites-vous, ne m'oblige à fupporter le tifon ; & moi qui m'oblige à fupporter la vie? La génération d'un homme a-t-elle coûté plus à la providence que celle d'un fétu, & l'une & l'autre n'eft-elle pas également fon ouvrage?

Sans doute il y a du courage à fouffrir avec conftance les maux qu'on ne peut éviter ; mais il n'y a qu'un infenfé qui fouffre volontairement ceux dont il peut s'exempter fans mal faire, & c'eft fouvent un très-grand mal d'endurer un mal fans néceffité. Celui qui ne fait pas fe délivrer d'une vie douloureufe par une prompte mort reffemble à celui qui aime mieux laiffer envenimer une playe que de la livrer au fer falutaire d'un chirurgien. Viens, refpectable Parifot, (*h*) coupe-moi cette jambe qui me feroit périr. Je te verrai faire fans fourciller, & me laifferai traiter de lâche par le brave qui voit tomber la fienne en pourriture faute d'ofer foutenir la même opération.

J'avoue qu'il eft des devoirs envers autrui, qui ne permettent pas à tout homme de difpofer de lui-même, mais en revanche combien

(*h*) Chirurgien de Lyon, homme d'honneur, bon Citoyen, ami tendre & généreux, négligé, mais non pas oublié de tel qui fut honoré de fes bienfaits.

en eſt-il qui l'ordonnent ? Qu'un Magiſtrat à qui tient le ſalut de la patrie, qu'un pere de famille qui doit la ſubſiſtance à ſes enfans, qu'un débiteur inſolvable qui ruineroit ſes créanciers, ſe devouent à leur devoir quoi qu'il arrive ; que mille autres relations civiles & domeſtiques forcent un honnête homme infortuné de ſupporter le malheur de vivre, pour éviter le malheur plus grand d'être injuſte, eſt-il permis, pour cela, dans des cas tout différens, de conſerver aux dépens d'une foule de miſérables une vie qui n'eſt utile qu'à celui qui n'oſe mourir ? Tue-moi, mon enfant, dit le Sauvage décrépit à ſon fils qui le porte & fléchit ſous le poids ; les ennemis ſont là ; va combattre avec tes freres, va ſauver tes enfans, & n'expoſe pas ton pere à tomber vif entre les mains de ceux dont il mangea les parens. Quand la faim, les maux, la miſere, ennemis domeſtiques pires que les ſauvages, permettroient à un malheureux eſtropié de conſommer dans ſon lit le pain d'une famille qui peut à peine en gagner pour elle ; celui qui ne tient à rien, celui que le Ciel réduit à vivre ſeul ſur la terre, celui dont la malheureuſe exiſtence ne peut produire aucun bien ; pourquoi n'auroit-il pas au moins le droit de quitter un ſéjour où ſes plaintes ſont importunes & ſes maux ſans utilité ?

Peſez ces conſidérations, Milord ; raſſemblez toutes ces raiſons & vous trouverez qu'elles ſe réduiſent

réduisent au plus simple des droits de la nature qu'un homme sensé ne mit jamais en question. En effet, pourquoi seroit-il permis de se guérir de la goutte & non de la vie ? L'une & l'autre ne nous vient-elle pas de la même main ? S'il est pénible de mourir ; qu'est-ce à dire ? Les drogues font-elles plaisir à prendre ? Combien de gens préferent la mort à la médecine ? Preuve que la nature répugne à l'une & à l'autre. Qu'on me montre donc comment il est plus permis de se délivrer d'un mal passager en faisant des remedes, que d'un mal incurable en s'ôtant la vie, & comment on est moins coupable d'user de quinquina pour la fievre que d'opium pour la pierre ? Si nous regardons à l'objet, l'un & l'autre est de nous délivrer du mal-être, si nous regardons au moyen, l'un & l'autre est également naturel ; si nous regardons à la répugnance, il y en a également des deux côtés ; si nous regardons à la volonté du maitre, quel mal veut-on combattre qu'il ne nous ait pas envoyé ? A quelle douleur veut-on se soustraire qui ne nous vienne pas de sa main ? Quelle est la borne où finit sa puissance, & où l'on peut légitimement résister ? Ne nous est-il donc permis de changer l'état d'aucune chose, parce que tout ce qui est, est comme il l'a voulu ? Faut-il ne rien faire en ce monde de peur d'enfreindre ses loix, & quoi que nous fassions pouvons-nous jamais les enfreindre ? Non, Milord, la vocation de

l'homme eſt plus grande & plus noble. Dieu ne l'a point animé pour reſter immobile dans un quiétiſme éternel. Mais il lui a donné la liberté pour faire le bien, la conſcience pour le vouloir, & la raiſon pour le choiſir. Il l'a conſtitué ſeul juge de ſes propres actions. Il a écrit dans ſon cœur, fais ce qui t'eſt ſalutaire & n'eſt nuiſible à perſonne. Si je ſens qu'il m'eſt bon de mourir, je réſiſte à ſon ordre en m'opiniâtrant à vivre; car en me rendant la mort deſirable, il me preſcrit de la chercher.

Bomſton, j'en appelle à votre ſageſſe & à votre candeur; quelles maximes plus certaines la raiſon peut-elle déduire de la Religion ſur la mort volontaire? Si les Chrétiens en ont établi d'oppoſées, ils ne les ont tirées ni des principes de leur Religion, ni de ſa regle unique, qui eſt l'Ecriture, mais ſeulement des philoſophes payens. Lactance & Auguſtin, qui les premiers avancerent cette nouvelle doctrine dont Jeſus-Chriſt ni les Apôtres n'avoient pas dit un mot, ne s'apuyerent que ſur le raiſonnement du Phédon que j'ai déja combattu; de ſorte que les fidelles qui croyent ſuivre en cela l'autorité de l'Evangile, ne ſuivent que celle de Platon. En effet, où verra-t-on dans la Bible entiere une loi contre le ſuicide, ou même une ſimple improbation; & n'eſt-il pas bien étrange que dans les exemples des gens qui ſe ſont donnés la mort, on n'y trouve pas un

seul mot de blâme contre aucun de ces exemples ? Il y a plus, celui de Samson est autorisé par un prodige qui le venge de ses ennemis. Ce miracle se seroit-il fait pour justifier un crime, & cet homme qui perdit sa force pour s'être laissé séduire par une femme, l'eût-il recouvrée pour commettre un forfait authentique, comme si Dieu lui-même eût voulu tromper les hommes ?

Tu ne tueras point, dit le Décalogue. Que s'ensuit-il de là ? Si ce commandement doit être pris à la lettre, il ne faut tuer ni les malfaiteurs ni les ennemis ; & Moyse qui fit tant mourir de gens entendoit fort mal son propre précepte. S'il y a quelques exceptions, la premiere est certainement en faveur de la mort volontaire, parce qu'elle est exempte de violence & d'injustice ; les deux seules considérations qui puissent rendre l'homicide criminel, & que la nature y a mis, d'ailleurs, un suffisant obstacle.

Mais, disent-ils encore, souffrez patiemment les maux que Dieu vous envoye ; faites-vous un mérite de vos peines. Appliquer ainsi les maximes du Christianisme, que c'est mal en saisir l'esprit ! L'homme est sujet à mille maux, sa vie est un tissu de miseres, & il ne semble naître que pour souffrir. De ces maux, ceux qu'il peut éviter, la raison veut qu'il les évite ; & la Religion, qui n'est jamais contraire à la

raiſon, l'approuve. Mais que leur ſomme eſt petite auprès de ceux qu'il eſt forcé de ſouffrir malgré lui! C'eſt de ceux-ci qu'un Dieu clément permet aux hommes de ſe faire un mérite; il accepte en hommage volontaire le tribut forcé qu'il nous impoſe, & marque au profit de l'autre vie la réſignation dans celle-ci. La véritable pénitence de l'homme lui eſt impoſée par la nature; s'il endure patiemment tout ce qu'il eſt contraint d'endurer, il a fait à cet égard tout ce que Dieu lui demande, & ſi quelqu'un montre aſſez d'orgueil pour vouloir faire davantage, c'eſt un fou qu'il faut enfermer, ou un fourbe qu'il faut punir. Fuyons donc ſans ſcrupule tous les maux que nous pouvons fuir, il ne nous en reſtera que trop à ſouffrir encore. Délivrons-nous ſans remords de la vie même, auſſi-tôt qu'elle eſt un mal pour nous; puiſqu'il dépend de nous de le faire, & qu'en cela nous n'offenſons ni Dieu ni les hommes. S'il faut un ſacrifice à l'Etre Suprême, n'eſt-ce rien que de mourir? Offrons à Dieu la mort qu'il nous impoſe par la voix de la raiſon, & verſons paiſiblement dans ſon ſein notre ame qu'il redemande.

Tels ſont les préceptes généraux que le bon ſens dicte à tous les hommes & que la Religion autoriſe (*i*). Revenons à nous. Vous avez dai-

(*i*) L'étrange lettre pour la délibération dont il s'agit! Raiſonne-t-on ſi paiſiblement ſur une queſtion pareille

gné m'ouvrir votre cœur ; je connois vos peines ; vous ne souffrez pas moins que moi ; vos maux sont sans remede ainsi que les miens, & d'autant plus sans remede que les loix de l'honneur sont plus immuables que celles de la fortune. Vous les supportez, je l'avoue, avec fermeté. La vertu vous soutient ; un pas de plus, elle vous dégage. Vous me pressez de souffrir, Milord, j'ose vous presser de terminer vos souffrances, & je vous laisse à juger qui de nous est le plus cher à l'autre.

Que tardons-nous à faire un pas qu'il faut toujours faire ? Attendrons-nous que la vieillesse & les ans nous attachent bassement à la vie après nous en avoir ôté les charmes, & que nous traînions, avec effort, ignominie & douleur, un corps infirme & cassé ? Nous sommes dans l'âge où la vigueur de l'ame la dégage aisément de

quand on l'examine pour soi ? La lettre est-elle fabriquée, ou l'Auteur ne veut-il qu'être refuté ? Ce qui peut tenir en doute, c'est l'exemple de Robeck qu'il cite, & qui semble autoriser le sien. Robeck délibéra si posément qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien pesant, bien froid, & quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner la mort, il se la donna avec la même tranquillité. Défions-nous des préjugés de siecle & de nation. Quand ce n'est pas la mode de se tuer, on n'imagine que des enragés qui se tuent; tous les actes de courage sont autant de Chimeres pour les ames foibles ; chacun ne juge des autres que par soi. Cependant combien n'avons-nous pas d'exemples attestés d'hommes sages en tout autre point, qui, sans remords, sans fureur, sans désespoir, renoncent à la vie uniquement parce qu'elle leur est à charge, & meurent plus tranquillement qu'ils n'ont vécu ?

ſes entraves, & où l'homme ſait encore mourir; plus tard il ſe laiſſe en gémiſſant arracher la vie. Profitons d'un tems où l'ennui de vivre nous rend la mort deſirable; craignons qu'elle ne vienne avec ſes horreurs au moment où nous n'en voudrons plus. Je m'en ſouviens, il fut un inſtant où je ne demandois qu'une heure au Ciel, & où je ſerois mort déſeſpéré ſi je ne l'euſſe obtenue. Ah! qu'on a de peine à briſer les nœuds qui lient nos cœurs à la terre, & qu'il eſt ſage de la quitter auſſitôt qu'ils ſont rompus! Je le ſens, Milord, nous ſommes dignes tous deux d'une habitation plus pure; la vertu nous la montre, & le ſort nous invite à la chercher. Que l'amitié qui nous joint nous uniſſe encore à notre derniere heure. O quelle volupté pour deux vrais amis de finir leurs jours volontairement dans les bras l'un de l'autre, de confondre leurs derniers ſoupirs, d'exhaler à la fois les deux moitiés de leur ame! Quelle douleur, quel regret peut empoiſonner leurs derniers inſtans? Que quittent-ils en ſortant du monde? Ils s'en vont enſemble; ils ne quittent rien.



LETTRE XXII.

Réponse.

JEUNE homme ; un aveugle transport t'égare ; sois plus discret ; ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'ame ferme, je suis Anglois, je sais mourir : car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, & la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étois nécessaire : mon ame avoit besoin de la tienne ; tes soins pouvoient m'être utiles ; ta raison pouvoient m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie, si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu ? Où est-elle ? qu'est-elle devenue ? Que peux-tu faire ? A quoi es-tu bon dans l'état où te voilà ? Quels services puis-je espérer de toi ? une douleur insensée te rend stupide & impitoyable. Tu n'es pas un homme ; tu n'es rien ; & si je ne regardois à ce que tu peux être, tel que tu es je ne vois rien dans le monde au dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta Lettre même. Autrefois je trouvois en toi du sens, de la vérité. Tes sentimens étoient droits, tu pensois juste, & je ne t'aimois pas seulement par goût mais par choix, comme un moyen de plus

pour moi de cultiver la ſageſſe. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les raiſonnemens de cette Lettre dont tu parois ſi content ? Un miſérable & perpétuel ſophiſme qui dans l'égarement de ta raiſon marque celui de ton cœur, & que je ne daignerois pas même relever ſi je n'avois pitié de ton délire.

Pour renverſer tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une ſeule choſe. Toi qui crois Dieu exiſtant, l'ame immortelle, & la liberté de l'homme, tu ne penſes pas, ſans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps & ſoit placé ſur la terre au hazard, ſeulement pour vivre, ſouffrir & mourir ? Il y a bien, peut-être, à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ? Je te prie de me répondre clairement ſur ce point ; après quoi nous reprendrons pié à pié ta Lettre, & tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laiſſons les maximes générales, dont on fait ſouvent beaucoup de bruit ſans jamais en ſuivre aucune, car il ſe trouve toujours dans l'application quelque condition particuliere, qui change tellement l'état des choſes que chacun ſe croit diſpenſé d'obéïr à la regle qu'il preſcrit aux autres, & l'on ſait bien que tout homme qui poſe des maximes générales, entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup parlons de toi.

Il t'eſt donc permis, ſelon toi, de ceſſer

de vivre ? La preuve en eſt ſinguliere ; c'eſt que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les ſcélérats : Ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne juſtifient par la tentation de les commettre, & dès que la violence de la paſſion l'emportera ſur l'horreur du crime, dans le deſir de mal faire ils en trouveront auſſi le droit.

Il t'eſt donc permis de ceſſer de vivre ? Je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge Suprême qui te demandera compte de ton tems ? Parle, que lui diras-tu ? J'ai ſéduit une fille honnête. J'abandonne un ami dans ſes chagrins. Malheureux ? trouve-moi ce juſte qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ; que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité. Tu ne rougis pas d'épuiſer des lieux communs cent fois rebattus, & tu dis, la vie eſt un mal. Mais, regarde, cherche dans l'ordre des choſes, ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers, & peux-tu confon-

dre ce qui eſt mal par ſa nature avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? Tu l'as dit toi-même, la vie paſſive de l'homme n'eſt rien, & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpere, & un bien pour l'honnête homme infortuné : car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe. Quelles ſont enfin ces douleurs ſi cruelles qui te forcent de la quitter ? Penſes-tu que je n'aye démêlé ſous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus. Garde au moins ton ancienne franchiſe, & dis ouvertement à ton ami ; j'ai perdu l'eſpoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuyes de vivre, & tu dis ; la vie eſt un mal. Tôt ou tard tu ſeras conſolé, & tu diras ; la vie eſt un bien. Tu diras plus vrai ſans mieux raiſonner : car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je ſouffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de

ne pas souffrir? D'abord, c'est changer l'état de la question; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considere un moment le progrès naturel des maux de l'ame directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invéterent, s'empirent en vieillissant & détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes & passageres d'un être immortel & simple, s'effacent insensiblement & le laissent dans sa forme originelle que rien ne sauroit changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'ame, & l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus; je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérens que nos chagrins; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne; mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes. & que plusieurs siecles de jeunesse ne nous apprissent qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit; puisque la plupart de nos

maux physiques ne font qu'augmenter fans ceffe ;
de viole s douleurs du corps, quand elles font incurables, peuvent autorifer un homme à difpofer de lui : car toutes fes facultés étant aliénées par la douleur, & le mal étant fans remede, il n'a plus l'ufage ni de fa volonté ni de fa raifon ; il ceffe d'être homme avant de mourir, & ne fait en s'ôtant la vie qu'achever de quitter un corps qui l'embarraffe & où fon ame n'eft déjà plus.

Mais il n'en eft pas ainfi des douleurs de l'ame, qui, pour vives qu'elles foient, portent toujours leur remede avec elles. En effet, qu'eftce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'eft fa durée. Les opérations de la chirurgie font communément beaucoup plus cruelles que les fouffrances qu'elles guériffent ; mais la douleur du mal eft permanente, celle de l'opération paffagere, & l'on préfere celle-ci. Qu'eft-il donc befoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui feule les rendroit infupportables ? Eft-il raifonnable d'appliquer d'auffi violens remedes aux maux qui s'effacent d'euxmêmes ? Pour qui fait cas de la conftance & n'eftime fes ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de fe délivrer des mêmes fouffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du tems ? Attends & tu feras guéri. Que demandes-tu davantage ?

Ah ! c'eft ce qui redouble mes peines de fon-

ger qu'elles finiront ! Vain fophifme de la douleur ! Bon mot fans raifon, fans jufteffe, & peut-être fans bonne foi. Quel abfurde motif de défefpoir que l'efpoir de terminer fa mifere (*k*) ! Même en fuppofant ce bizarre fentiment, qui n'aimeroit mieux aigrir un moment la douleur préfente par l'affurance de la voir finir, comme on fcarifie une playe pour la faire cicatrifer ? & quand la douleur auroit un charme qui nous feroit aimer à fouffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'eft-ce pas faire à l'inftant même tout ce qu'on craint de l'avenir ?

Penfez-y bien, jeune homme ; que font dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaifir paffent comme une ombre ; la vie s'écoule en un inftant ; elle n'eft rien par elle-même, fon prix dépend de fon emploi. Le bien feul qu'on a fait demeure, & c'eft par lui qu'elle eft quelque chofe.

Ne dis donc plus que c'eft un mal pour toi de vivre, puifqu'il dépend de toi feul que ce foit un bien, & que fi c'eft un mal d'avoir vécu, c'eft une raifon de plus pour vivre encore. Ne dis pas, non plus, qu'il t'eft permis de mourir ; car autant voudroit dire qu'il t'eft per-

(*k*) Non, Milord, on ne termine pas ainfi fa mifere, on y met le comble ; on rompt les derniers nœuds qui nous attachoient au bonheur. En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de fa douleur par fa douleur même, & cet état eft moins affreux que de ne tenir plus à rien.

de n'être pas homme, qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta deſtination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à perſonne, ſonges-tu que c'eſt à ton ami que tu l'oſes dire?

Ta mort ne fait de mal à perſonne? J'entends! mourir à nos dépens ne t'importe guere, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des droits de l'amitié que tu mépriſes; n'en eſt-il point de plus chers encore (*l*) qui t'obligent à te conſerver? S'il eſt une perſonne au monde qui t'ait aſſez aimé pour ne vouloir pas te ſurvivre, & à qui ton bonheur manque pour être heureuſe, penſes-tu ne lui rien devoir? Tes funeſtes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une ame rendue avec tant de peine à ſa premiere innocence? Ne crains-tu point de rouvrir dans ce cœur trop tendre des bleſſures mal refermées? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde & à la vertu leur plus digne ornement? & ſi elle te ſurvit, ne crains-tu point d'exciter dans ſon ſein le remords, plus peſant à ſupporter que la vie? Ingrat ami, amant ſans délicateſſe, ſeras-tu toujours occupé de toi-même? Ne ſongeras-tu jamais qu'à tes peines? N'es-tu point ſen-

(*l*) Des droits plus chers que ceux de l'amitié? Et c'eſt un ſage qui le dit! Mais ce prétendu ſage étoit amoureux lui-même.

ſible au bonheur de ce qui te fut cher ? & ne ſaurois-tu vivre pour celle qui voulut mourir avec toi ?

Tu parles des devoirs du magiſtrat & du pere de famille, & parce qu'ils ne te ſont pas impoſés, tu te crois affranchi de tout. Et la ſociété à qui tu dois ta conſervation, tes talens, tes lumieres, la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont beſoin de toi, ne leur dois-tu rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme & de Citoyen. Où eſt ce vertueux patriote qui refuſe de vendre ſon ſang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verſer que pour ſon pays, & qui veut maintenant le répandre en déſeſpéré contre l'expreſſe défenſe des loix ? Les loix, les loix, Jeune-homme ! le ſage les mépriſe-t-il ? Socrate innocent, par reſpect pour elles ne voulut pas ſortir de priſon. Tu ne balances point à les violer pour ſortir injuſtement de la vie, & tu demandes ; quel mal fais-je ?

Tu veux t'autoriſer par des exemples. Tu m'oſes nommer des Romains ! Toi, des Romains ! Il t'appartient bien d'oſer prononcer ces noms illuſtres ! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant déſeſpéré, & Caton déchira-t-il ſes entrailles pour ſa maîtreſſe ? Homme petit & foible, qu'y a-t-il entre Caton & toi ? Montre-moi la meſure commune de cette ame ſublime & de la tienne.

Téméraire, ah! tais-toi! Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint & auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussiere, & honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que tes exemples sont mal choisis, & que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussi-tôt qu'elle leur étoit à charge! Regarde les beaux tems de la République, & cherche si tu y verras un seul Citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Regulus retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux Fourches Caudines? Quel effort de courage le Sénat même n'admira-t-il pas dans le Consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite? Par quelle raison tant de Généraux se laisserent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie étoit si cruelle, & à qui il en coûtoit si peu de mourir? C'est qu'ils devoient à la patrie leur sang, leur vie & leurs derniers soupirs, & que la honte ni les revers ne les pouvoient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les Loix furent anéanties & que l'Etat fut en proye à des Tyrans, les Citoyens reprirent leur liberté naturelle & leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut per-

permis à des Romains de cesser d'être ; ils avoient rempli leurs fonctions sur la terre, ils n'avoient plus de patrie, ils étoient en droit de disposer d'eux & de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvoient plus rendre à leurs pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante & à combattre pour les Loix, ils moururent vertueux & grands comme ils avoient vécu, & leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom Romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne, des vrais Citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu ? Qu'as tu-fait ? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité ? Ta foiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs & pour n'avoir ni charge ni rang dans ta Patrie, en es-tu moins soumis à ses loix ? Il te sied bien d'oser parler de mourir tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ? Apprend qu'une mort telle que tu la médites est honteuse & furtive. C'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien ? Je suis inutile au monde ? Philosophe d'un jour ! Ignores-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Ecoute-moi, jeune insensé ; tu m'es cher ; j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que

je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu feras tenté d'en fortir, dis en toi-même: » Que je faffe encore une bonne action avant » que de mourir. « Puis va chercher quelque indigent à fecourir, quelque infortuné à confoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide; ne crains d'abufer ni de ma bourfe ni de mon crédit; prends; épuife mes biens, fais-moi riche. Si cette confidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant.

LETTRE XXIII.

De Milord Edouard.

JE ne pourrai, mon cher, vous embraffer aujourd'hui, comme je l'avois efpéré, & l'on me retient encore pour deux jonrs à Kinfington. Le train de la Cour eft qu'on y travaille beaucoup fans rien faire, & que toutes les affaires s'y fuccedent fans s'achever. Celle qui m'arrête ici depuis huit jours ne demandoit pas deux heures; mais comme la plus importante affaire des miniftres eft d'avoir toujours l'air affairé, ils perdent plus de tems à me remettre qu'ils n'en auroient mis à m'expédier. Mon impatience un peu trop vifible n'abrege pas ces délais.

Vous ſavez que la Cour ne me convient guere; elle m'eſt encore plus inſupportable depuis que nous vivons enſemble, & j'aime cent fois mieux partager votre mélancolie que l'ennui des valets qui peuplent ce pays.

Cependant, en cauſant avec ces empreſſés fainéans, il m'eſt venu une idée qui vous regarde, & ſur laquelle je n'attens que votre aveu pour diſpoſer de vous. Je vois qu'en combattant vos peines vous ſouffrez à la fois du mal & de la réſiſtance. Si vous voulez vivre & guérir; c'eſt moins parce que l'honneur & la raiſon l'exigent que pour complaire à vos amis. Mon cher, ce n'eſt pas aſſez. Il faut reprendre le goût de la vie pour en bien remplir les devoirs, & avec tant d'indifférence pour toute choſe, on ne réuſſit jamais à rien. Nous avons beau faire l'un & l'autre; la raiſon ſeule ne vous rendra pas la raiſon. Il faut qu'une multitude d'objets nouveaux & frappans vous arrachent une partie de l'attention que votre cœur ne donne qu'à celui qui l'occupe. Il faut pour vous rendre à vous-même que vous ſortiez d'au-dedans de vous, & ce n'eſt que dans l'agitation d'une vie active que vous pouvez retrouver le repos.

Il ſe préſente pour cette épreuve une occaſion qui n'eſt pas à dédaigner; il eſt queſtion d'une entrepriſe grande, belle, & telle que bien des âges n'en voyent pas de ſemblables. Il dépend de vous d'en être témoin & d'y concourir.

Vous verrez le plus grand ſpectacle qui puiſſe frapper les yeux des hommes ; votre goût pour l'obſervation trouvera de quoi ſe contenter. Vos fonctions ſeront honorables, elles n'exigeront, avec des talens que vous poſſédez, que du courage & de la ſanté. Vous y trouverez plus de péril que de gêne ; elles ne vous en conviendront que mieux ; enfin votre engagement ne ſera pas fort long. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; parce que ce projet ſur le point d'éclorre eſt pourtant encore un ſecret dont je ne ſuis pas le maître. J'ajouterai ſeulement que ſi vous négligez cette heureuſe & rare occaſion, vous ne la retrouverez probablement jamais, & la regretterez, peut-être, toute votre vie.

J'ai donné ordre à mon Coureur, qui vous porte cette Lettre, de vous chercher où que vous ſoyez, & de ne point revenir ſans votre réponſe ; car elle preſſe, & je dois donner la mienne avant de partir d'ici.

LETTRE XXIV.

Réponſe.

FAITES, Milord ; ordonnez de moi ; vous ne ſerez déſavoué ſur rien. En attendant que je mérite de vous ſervir, au moins que je vous obéiſſe.

LETTRE XXV.

De Milord Edouard.

PUISQUE vous approuvez l'idée qui m'eſt venue, je ne veux pas tarder un moment à vous marquer que tout vient d'être conclu, & à vous expliquer de quoi il s'agit, ſelon la permiſſion que j'en ai reçue en répondant de vous.

Vous ſavez qu'on vient d'armer à Plimouth une Eſcadre de cinq Vaiſſeaux de guerre, & qu'elle eſt prête à mettre à la voile. Celui qui doit la commander eſt M. Anſon, habile & vaillant Officier, mon ancien ami. Elle eſt deſtinée pour la mer du Sud où elle doit ſe rendre par le détroit de Le Maire, & en revenir par les Indes orientales. Ainſi vous voyez qu'il n'eſt pas queſtion de moins que du tour du monde; expédition qu'on eſtime devoir durer environ trois ans. J'aurois pu vous faire inſcrire comme volontaire; mais pour vous donner plus de conſidération dans l'équipage j'y ai fait ajouter un titre, & vous êtes couché ſur l'état en qualité d'Ingénieur des troupes de débarquement; ce qui vous convient d'autant mieux que le génie étant votre premiere deſtination, je ſais que vous l'avez appris dès votre enfance.

Je compte retourner demain à Londres & vous préſenter à M. Anſon dans deux jours,

En attendant, songez à votre équipage, & à vous pourvoir d'instrumens & de livres, car l'embarquement est prêt, & l'on n'attend plus que l'ordre du départ. Mon cher ami, j'espere que Dieu vous ramenera sain de corps & de cœur de ce long voyage, & qu'à votre retour nous nous rejoindrons pour ne nous séparer jamais.

LETTRE XXVI.

A Made. d'Orbe.

JE pars, chere & charmante Cousine, pour faire le tour du globe; je vais chercher dans un autre hémisphere la paix dont je n'ai pu jouïr dans celui-ci. Insensé que je suis! Je vais errer dans l'univers sans trouver un lieu pour y reposer mon cœur; je vais chercher un azile au monde où je puisse être loin de vous! Mais il faut respecter les volontés d'un ami, d'un bienfaiteur, d'un pere. Sans espérer de guérir, il faut au moins le vouloir, puisque Julie & la vertu l'ordonnent. Dans trois heures je vais être à la merci des flots; dans trois jours, je ne verrai plus l'Europe; dans trois mois je serai dans des mers inconnues où regnent d'éternels orages; dans trois ans peut-être .... qu'il seroit affreux de ne vous plus voir! Hélas! le plus grand péril est au fond de mon cœur: car quoiqu'il en soit de mon sort, je l'ai résolu, je le jure, vous

me verrez digne de paroître à vos yeux, ou vous ne me reverrez jamais.

Milord Edouard qui retourne à Rome vous remettra cette Lettre en passant, & vous fera le détail de ce qui me regarde. Vous connoissez son ame, & vous devinerez aisément ce qu'il ne vous dira pas. Vous connûtes la mienne; jugez aussi de ce que je ne vous dis pas moi-même. Ah Milord! vos yeux les reverront!

Votre amie a donc ainsi que vous le bonheur d'être mere? Elle devoit donc l'être? . . . Ciel inexorable! . . . . ô ma mere, pourquoi vous donna-t-il un fils dans sa colere? . . . .

Il faut finir, je le sens. Adieu, charmantes Cousines. Adieu, Beautés incomparables. Adieu, pures & célestes ames. Adieu, tendres & inséparables amies, femmes uniques sur la terre. Chacune de vous est le seul objet digne du cœur de l'autre. Faites mutuellement votre bonheur. Daignez vous rappeller quelquefois la mémoire d'un infortuné que n'existoit que pour partager entre vous, tous les sentimens de son ame, & qui cessa de vivre au moment qu'il s'éloigna de vous. Si jamais . . . . j'entens le signal, & les cris des Matelots; je vois fraîchir le vent & déployer les voiles. Il faut monter à bord, il faut partir. Mer vaste; mer immense, qui dois peut-être m'engloutir dans ton sein; puissai-je retrouver sur les flots le calme qui fuit mon cœur agité!

Fin de la troisieme partie.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE I.

De Made. de Wolmar A Made. d'Orbe.

QUE tu tardes long-tems à revenir! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, & qui pis est à t'en éloigner! l'idée de se voir pour si peu de tems gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de faire que tu sois en même tems chez l'une & chez l'autre?

Que faisons-nous, chere Cousine? Que d'instans précieux nous laissons perdre, quand il ne nous en reste plus à prodiguer! Les années se multiplient; la jeunesse commence à fuir; la vie s'écoule; le bonheur passager qu'elle offre est entre nos mains, & nous négligeons d'en jouïr! Te souvient-il du tems où nous étions encore filles, de ces premiers tems si charmans & si doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine? Combien de fois, forcées de nous séparer pour peu de jours & même pour peu d'heures, nous disions en nous embrassant tristement; ah! si jamais nous dispo-

ſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées ? Nous en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi ! nous aimerions-nous moins ? chere & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le tems, l'habitude, & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroît de jour en jour plus inſupportable, & je ne puis plus vivre un inſtant ſans toi. Ce progrès de notre amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble : il a ſa raiſon dans notre ſituation ainſi que dans nos caracteres. A meſure qu'on avance en âge tous les ſentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée ; quand le froid commence aux extrémités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle ; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte ; & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me ſemble éprouver déja, quoique jeune encore. Ah ! ma chere, mon pauvre cœur a tant aimé ! Il s'eſt épuiſé de ſi bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant d'affections diverſes l'ont tellement abſorbé qu'il n'y reſte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu

m'as vue ſucceſſivement fille, amie, amante, épouſe, & mere. Tu ſais ſi tous ces titres m'ont été chers! Quelques-uns de ces liens ſont détruits, d'autres ſont relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'eſt plus; il ne me reſte que des pleurs à donner à ſa mémoire, & je ne goûte qu'à demi le plus doux ſentiment de la nature. L'amour eſt éteint, il l'eſt pour jamais, & c'eſt encore une place qui ne ſera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chere moitié de toi-même, & qui méritoit ſi bien ta tendreſſe & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides: Mais cet amour, ainſi que tous les autres, a beſoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans? Nos enfants nous ſont chers longtemps avant qu'ils puiſſent le ſentir & nous aimer à leur tour; & cependant, on a ſi grand beſoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend; mais il ne me répond pas aſſez à ma fantaiſie; la tête ne lui en tourne pas comme à moi: ſa tendreſſe pour eux eſt trop raiſonnable; j'en veux une plus vive & qui reſſemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui ſoit auſſi folle que moi de mes enfans & des ſiens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus néceſſaire encore, par le plaiſir de parler ſans ceſſe de mes enfans, ſans donner de l'en-

nul. Je ſens que je jouïs doublement des careſſes de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'embraſſe ta fille, je crois te preſſer contre mon ſein. Nous l'avons dit cent fois ; en voyant tous nos petits Bambins jouer enſemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne ſavons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'eſt pas tout, j'ai de fortes raiſons pour te ſouhaiter ſans ceſſe auprès de moi, & ton abſence m'eſt cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute diſſimulation & à cette continuelle réſerve où je vis depuis près de ſix ans avec l'homme du monde qui m'eſt le plus cher. Mon odieux ſecret me peſe de plus en plus, & ſemble chaque jour devenir plus indiſpenſable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état affreux c'eſt pour une femme de porter la défiance, le menſonge & la crainte juſques dans les bras d'un époux, de n'oſer ouvrir ſon cœur à celui qui le poſſede, & de lui cacher la moitié de ſa vie pour aſſurer le repos de l'autre ? A qui, grand Dieu ! faut-il déguiſer mes plus ſecrettes penſées & celer l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être ſi content ? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le ciel eût pu récompenſer la vertu d'une fille chaſte. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me ſentir

ſans ceſſe indigne de toutes ſes bontés pour moi. Mon cœur n'oſe accepter aucun témoignage de ſon eſtime, ſes plus tendres careſſes me font rougir, & toutes les marques de reſpect & de conſidération qu'il me donne ſe changent dans ma conſcience en opprobres & en ſignes de mépris. Il eſt bien dur d'avoir à ſe dire ſans ceſſe; c'eſt une autre que moi qu'il honore : ah ! s'il me connoiſſoit, il ne me traiteroit pas ainſi ! Non, je ne puis ſupporter cet état affreux; je ne ſuis jamais ſeule avec cet homme reſpectable que je ne ſois prête à tomber à genoux devant lui, à lui confeſſer ma faute & à mourir de douleur & de honte à ſes pieds.

Cependant les raiſons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne ſoit une raiſon de me taire. En conſidérant l'état paiſible & doux de ma famille, je ne penſe point ſans effroi qu'un ſeul mot y peut cauſer un déſordre irréparable. Après ſix ans paſſés dans une ſi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari ſi ſage & ſi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de ſon heureuſe épouſe, ni d'autre plaiſir que de voir régner dans ſa maiſon l'ordre & la paix ? Contriſterai-je par des troubles domeſtiques les vieux jours d'un pere que je vois ſi content, ſi charmé du bonheur de ſa fille & de ſon ami ? Expoſerai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent

tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou ſcandaleuſe, à ſe voir les triſtes victimes de la diſcorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une juſte indignation, agité par la jalouſie, & une mere infortunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs? Je connois M. de Wolmar eſtimant ſa femme; que ſais-je ce qu'il ſera ne l'eſtimant plus? Peut-être n'eſt-il ſi modéré que parce que la paſſion qui domineroit dans ſon caractere n'a pas encore eu lieu de ſe développer. Peut-être ſera-t-il auſſi violent dans l'emportement de la colere qu'il eſt doux & tranquille tant qu'il n'a nul ſujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point auſſi quelques-uns à moi-même? Six ans d'une vie honnête & réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeuneſſe, & faut-il m'expoſer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis ſi long-tems? Je te l'avoue, ma Couſine, je ne tourne point ſans répugnance les yeux ſur le paſſé; il m'humilie juſqu'au découragement, & je ſuis trop ſenſible à la honte pour en ſupporter l'idée ſans retomber dans une ſorte de déſeſpoir. Le tems qui s'eſt écoulé depuis mon mariage eſt celui qu'il faut que j'enviſage pour me raſſurer. Mon état préſent m'inſpire une confiance que d'importuns ſouvenirs voudroient m'ôter. J'aime à nourrir mon cœur des ſentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouſe &

de mere m'éleve l'ame & me ſoutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi, il me ſemble que tout y reſpire la vertu; ils chaſſent de mon eſprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eſt la ſauvegarde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleſſe l'honnêteté que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me ſens ſi loin de ce que j'étois, ſi ſûre de ce que je ſuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eſt étranger & que je ne ſuis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte ſans ceſſe en ton abſence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, réſolu de n'en revenir qu'après avoir vû la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiſſer l'embarras, & ne ſe fiant pas trop non plus, je penſe, à notre zele à le pourſuivre. Dans l'intervalle de ſon départ à ſon retour, je reſterai ſeule avec mon mari, & je ſens qu'il ſera preſque impoſſible que mon fatal ſecret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu ſais que M. de Wolmar quitte ſouvent la compagnie & fait volontiers ſeul des promenades aux environs; il cauſe avec les payſans; il

s'informe de leur ſituation ; il examine l'état de leurs terres ; il les aide au beſoin de ſa bourſe & de ſes conſeils. Mais quand nous ſommes ſeuls, il ne ſe promene qu'avec moi ; il quitte peu ſa femme & ſes enfans, & ſe prête à leurs petits jeux avec une ſimplicité ſi charmante qu'alors je ſens pour lui quelque choſe de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendriſſement ſont d'autant plus périlleux pour la réſerve, qu'il me fournit lui-même les occaſions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui ſembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le ſens ; mais puiſque tu veux que ce ſoit de concert entre nous, & avec toutes les précautions que la prudence autoriſe, reviens & fais de moins longues abſences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reſte importe aſſez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas ſeulement néceſſaire quand je ſuis avec mes enfans ou avec mon mari, mais ſur tout quand je ſuis ſeule avec ta pauvre Julie, & la ſolitude m'eſt dangereuſe préciſément parce qu'elle m'eſt douce, & que ſouvent je la cherche ſans y ſonger. Ce n'eſt pas, tu le ſais, que mon cœur ſe reſſente encore de ſes anciennes bleſſures ; non, il eſt guéri, je le ſens, j'en ſuis très-ſûre, j'oſe me croire vertueuſe. Ce n'eſt point le préſent que je crains ; c'eſt

le paſſé qui me tourmente. Il eſt des ſouvenirs auſſi redoutables que le ſentiment actuel ; on s'attendrit par réminiſcence; on a honte de ſe ſentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes ſont de pitié, de regret, de repentir ; l'amour n'y a plus de part, il ne m'eſt plus rien ; mais je pleure les maux qu'il a cauſés ; je pleure le ſort d'un homme eſtimable que des feux indiſcrettement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas ! ſans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le déſeſpoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ſes nouvelles ; près de quatre ans ſe ſont écoulés depuis ſon départ. On dit que l'eſcadre ſur laquelle il eſt, a ſouffert mille déſaſtres, qu'elle a perdu les trois quarts de ſes équipages, que pluſieurs vaiſſeaux ſont ſubmergés, qu'on ne ſait ce qu'eſt devenu le reſte. Il n'eſt plus, il n'eſt plus. Un ſecret preſſentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la triſteſſe bien plus cruelle auront abrégé ſes jours. Ainſi s'éteint tout ce qui brille un moment ſur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conſcience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah ! ma chere ! Quelle ame c'étoit que la ſienne ! .... comme il ſavoit aimer ! .... il méritoit de vivre ...., il aura préſenté devant le ſouverain juge

juge une ame foible, mais faine & aimant la vertu .... Je m'efforce en vain de chaffer ces triftes idées ; à chaque inftant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a befoin de tes foins ; & puifque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en caufer avec toi que d'y penfer toute feule.

Regarde que de raifons augmentent le befoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi ! Plus fage & plus heureufe, fi les mêmes raifons te manquent, ton cœur fent-il moins le même befoin ? S'il eft bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant fi peu de contentement de ta famille, quelle maifon te peut mieux convenir que celle-ci ? Pour moi, je fouffre à te favoir dans la tienne ; car malgré ta diffimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne fuis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie ; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour ; c'eft que ta douleur eft toujours concentrée & folitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme fi tu rougiffois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne fuis point injufte comme toi ; je ne blâme point tes regrets ; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu ceffes d'honorer la mémoire d'un fi tendre époux ; mais je te blâme, après avoir paffé tes

plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah! tu ne connois pas la véritable affliction? si tu y prends une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement? & l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines?

Voilà, ma chere, des considérations que tu devrois faire, & auxquelles il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien, Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous n'habitassent pas ensemble; il assure te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoiqu'il en soit, le mien est pris & je n'en changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville, mon goût pour la campagne,

pour les travaux ruſtiques, & l'attachement que trois ans de ſéjour m'ont donné pour ma maiſon de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'eſt de déménager avec toute une famille, & combien ce ſeroit abuſer de la complaiſance de mon pere de le tranſplanter ſi ſouvent. Hé bien, ſi tu ne veux pas quitter ton ménage & venir gouverner le mien, je ſuis réſolue à prendre une maiſon à Lauſanne où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-deſſus ; tout le veut, mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conſervé, ma raiſon recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je te dois tout ; tout ce que j'ai de bien me vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rapppelle, & ſans toi je ne ſuis rien. Viens donc, ma bien-aimée, mon ange tutelaire ; viens conſerver ton ouvrage, viens jouïr de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir ; tu veilleras ſur l'éducation de mes fils, je veillerai ſur celle de ta fille : nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaiſirs. Nous éleverons nos cœurs enſemble à celui qui purifia le mien par tes ſoins, & n'ayant plus rien à deſirer en ce monde nous attendrons en paix l'autre vie dans le ſein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE II.

Réponse.

MON Dieu, Cousine, que ta lettre m'a donné de plaisir ! Charmante prêcheuse !.. charmante, en vérité. Mais prêcheuse pourtant. Perorant à ravir : des œuvres, peu de nouvelles. L'Architecte Athénien ! ..... ce beau diseur !.... tu sais bien .... dans ton vieux Plutarque .... Pompeuses descriptions, superbe temple !.... quand il a tout dit, l'autre vient ; un homme uni ; l'air simple, grave, & posé .... comme qui diroit, ta cousine Claire .... D'une voix creuse, lente, & même un peu nasale .... *ce qu'il a dit, je le ferai.* Il se tait, & les mains de battre ! Adieu l'homme aux phrases. Mon enfant, nous sommes ces deux Architectes ; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premiérement, que nous nous aimions ; & puis, que je t'étois nécessaire ; & puis, que tu me l'étois aussi ; & puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y falloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule ? Sans mentir tu es une éloquente personne ! Oh bien, que je t'aprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette sublime lettre. Après

cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon cœur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi seule, & selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non seulement, je résolus dès lors de passer le reste de ma vie avec toi; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fissent qu'une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari trouvé par plaisanterie me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée, & me trouvant assez de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés & à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses: ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mise en tête d'entrer un beau matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un portefeuille, & de te présenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour déposer en tes mains la mere, la fille, & leur bien, c'est-à-

dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'eſt déſormais ſon affaire & la tienne; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée, il fallut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choiſis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar: ne le connoîtrois-tu point? Mon mari, Couſine? Oui, ton mari, Couſine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un ſecret qu'il lui importe de ne pas ſavoir; eſt celui qui t'en a ſu taire un qu'il t'eût été ſi doux d'apprendre. C'étoit-là le vrai ſujet de tous ces entretiens miſtérieux dont tu nous faiſois ſi comiquement la guerre. Tu vois comme ils ſont diſſimulés, ces maris. N'eſt-il pas bien plaiſant que ce ſoient eux qui nous accuſent de diſſimulation! J'exigeois du tien davantage encore. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ſes ſentimens qu'à meſure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une ſurpriſe plus agréable, je voulois que quand tu lui propoſerois notre réunion, il ne parut pas fort approuver cet empreſſement, & ſe montrât un peu froid à conſentir. Il me fit là-deſſus une réponſe que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde, aucun d'eux en ait fait une pareil-

le. La voici. » Petite Cousine, je connois Ju-
» lie.... je la connois bien.... mieux qu'elle
» ne croit, peut-être. Son cœur est trop hon-
» nête pour qu'on doive résister à rien de ce
» qu'elle desire, & trop sensible pour qu'on
» le puisse sans l'affliger. Depuis cinq ans que
» nous sommes unis, je ne crois pas qu'elle
» ait reçu de moi le moindre chagrin ; j'espe-
» re mourir sans lui en avoir jamais fait au-
» cun. » Cousine, songes-y bien : voilà quel est
le mari dont tu médites sans cesse de troubler
indiscrettement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicatesse, ou
plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai
si naturellement les discours auxquels ton cœur
te ramenoit souvent, que ne pouvant taxer le
mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre
dans la tête que j'attendois de secondes noces,
& que je t'aimois mieux que toute autre chose,
hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre en-
fant, tu n'as pas un secret mouvement qui m'é-
chappe. Je te devine, je te pénetre ; je perce
jusqu'au plus profond de ton ame, & c'est pour
cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon,
qui te faisoit si heureusement prendre le chan-
ge, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis
mise à faire la veuve coquette assez bien pour
t'y tromper toi-même. C'est un rôle pour le-
quel le talent me manque moins que l'inclina-
tion. J'ai adroitement employé cet air agaçant

que je ne ſais pas mal prendre, & avec lequel je me ſuis quelquefois amuſée à perſiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as crue prête à chercher un ſucceſſeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins aiſé d'en trouver. Mais je ſuis trop franche pour pouvoir me contrefaire longtems, & tu t'es bientôt raſſurée. Cependant, je veux te raſſurer encore mieux en t'expliquant mes vrais ſentimens ſur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me ſerois point mariée. Mais dans notre ſexe, on n'achette la liberté que par l'eſclavage, & il faut commencer par être ſervante pour devenir ſa maîtreſſe un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épouſai donc M. d'Orbe. Il étoit ſi honnête homme & m'aimoit ſi tendrement que je l'aimai ſincérement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuſe que celle que j'en avois conçue & détruiſit les impreſſions que m'en avoit laiſſé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuſe & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois déſolé, & je ſens qu'il falloit un auſſi bon mari pour faire de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'eſt de cela même que j'avois à me plaindre? Mon enfant, nous

nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre ; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente & pouvoir rire plus souvent.

A cela se joignirent les sujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta situation. Je n'ai pas besoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une passion mal réglée. Je les vis en frémissant. Si tu n'avois risqué que ta vie, peut-être un reste de gaité ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la tristesse & l'effroi pénétrerent mon ame, & jusqu'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joye. Tu connus ma douleur, tu la sentis. Elle a beaucoup fait sur ton bon cœur, & je ne cesserai de bénir ces heureuses larmes qui sont peut-être la cause de ton retoür au bien.

Voilà comment s'est passé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge si depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois espérer d'en retrouver un autre qui fût autant selon mon cœur, & si je suis tentée de le chercher ? Non, Cousine, le mariage est un état trop grave ; sa dignité ne va point avec mon humeur ; elle m'attriste & me sied mal ; sans compter que toute gêne m'est insupportable. Pense, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant sept ans sept petites fois à mon aise ! Je ne veux pas

faire comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve assez piquante, assez mariable encore, & je crois que si j'étois homme, je m'accommoderois assez de moi. Mais me remarier, Cousine ! Ecoute ; je pleure bien sincérement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour passer l'autre avec lui ; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même que parce que je l'avois déja pris.

Je viens de t'exposer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les soins de M. de Wolmar, c'est que les difficultés semblent croître avec mon zèle à les surmonter. Mais mon zèle sera le plus fort, & avant que l'été se passe, j'espere me réunir à toi pour le reste de nos jours.

Il me reste à me justifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi ; je ne le nie pas, c'est à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y retrouver des vestiges de celui qui me la rendoit chere. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet sans appercevoir quelque signe de sa tendresse & de la bonté de son cœur ; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému ? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite. Quand je suis près de toi, je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur

mon humeur ? Si je pleure en ton absence, & si je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate, c'est que tu me consoles de tout, & que je ne sais plus m'affliger de rien quand je te possede.

Tu as dis bien des choses en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur ; c'est de te chérir quoique tu m'éclipses. Ma Julie, tu es faites pour régner. Ton empire est le plus absolu que je connoisse. Il s'étend jusques sur les volontés, & je l'éprouve plus que personne. Comment cela se fait-il, Cousine ? Nous aimons toutes deux la vertu ; l'honnêteté nous est également chere, nos talens sont les mêmes ; j'ai presque autant d'esprit que toi, & ne suis gueres moins jolie. Je sais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en imposes, tu me subjugues, tu m'atterres, ton génie écrase le mien, & je ne suis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaisons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'ascendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foiblesse que je blâmois me sembloit presque une vertu ; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce tems-là même, je ne t'abordois point sans un certain mouvement de respect involontaire, & il est sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de

ton commerce étoit néceſſaire pour me rendre ton amie: naturellement, je devois être ta ſervante. Explique ſi tu peux cette énigme; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais ſi fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'eſt que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne pour ainſi dire un nouvel être dont ils ſont forcés de lui faire hommage, puiſqu'ils ne l'auroient point eu ſans lui. Je t'ai rendus d'importans ſervices, j'en conviens; tu m'en fais ſouvenir ſi ſouvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point; ſans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi? Eſt-il poſſible de te voir long-tems ſans ſe ſentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié? Ne ſais-tu pas que tout ce qui t'approche eſt par toi-même armé pour ta défenſe, & que je n'ai par-deſſus les autres que l'avantage des gardes de Séſoſtris, d'être de ton âge & de ton ſexe, & d'avoir été élevée avec toi? Quoiqu'il en ſoit, Claire ſe conſole de valoir moins que Julie, en ce que ſans Julie elle vaudroit bien moins encore; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand beſoin l'une de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup ſi le ſort nous eût ſéparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eſt le riſque de ton

ſecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Conſidere je t'en conjure que ce qui porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porte à le révéler n'eſt qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons mêmes que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous ſont une raiſon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous : car en de pareilles matieres il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attens donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre ſeroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſévelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpere, le cas peut devenir différent ; mais encore faut-il que ce cas ſe préſente. En tout état de cauſe crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conſeils d'un infortuné dont tous les maux ſont ton ouvrage ?

A l'égard des dangers de la ſolitude, je conçois & j'approuve tes allarmes, quoique je les ſache très-mal fondées. Tes fautes paſſées te rendent craintive ; j'en augure d'autant mieux du préſent, & tu le ſerois bien moins s'il te reſtoit plus de ſujet de l'être. Mais je ne puis te paſſer ton effroi ſur le ſort de notre pauvre

ami. A préfent que tes affections ont changé d'efpece, crois qu'il ne m'eft pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des preffentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raifon. Milord Edouard a reçu deux fois de fes nouvelles, & m'a écrit à la feconde qu'il étoit dans la Mer de Sud, ayant déja paffé les dangers dont tu parles. Tu fais cela auffi bien que moi & tu t'affliges comme fi tu n'en favois rien. Mais ce que tu ne fais pas & qu'il faut t'apprendre, c'eft que le vaiffeau fur lequel il a été vû il y a deux mois à la hauteur des Canaries, faifoit voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, felon fa coutume de m'inftruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des fiennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ferons pas longtems fans recevoir des nouvelles de notre philofophe, & que tu en feras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort tu ne pleures de ce qu'il eft en vie. Mais, Dieu-merci, tu n'en es plus là.

Deh! foſſe or qui quel miſer pur un poco,
Ch' è già di piangere e di viver laſſo!

Voilà ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce efpérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni feule ni la premiere, &

que l'exécution en eſt plus avancée que tu ne penſois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie: il vaut mieux tarder à ſe rejoindre que d'avoir encore à ſe ſéparer.

Hé bien, belle Madame, ai-je tenu parole, & mon triomphe eſt-il complet? Allons, qu'on ſe mette à genoux, qu'on baiſe avec reſpect cette lettre, & qu'on reconnoiſſe humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié.

LETTRE III.

A Madᵉ. d'Orbe.

MA Couſine, ma Bienfaitrice, mon amie; j'arrive des extrémités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai paſſé quatre fois la ligne; j'ai parcouru les deux hémiſpheres; j'ai vu les quatre parties du monde; j'en ai mis le diametre entre nous; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous eſt cher, ſon image plus vîte que la mer & les vents nous ſuit au bout de l'univers, & partout où l'on ſe porte avec ſoi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup ſouffert; j'ai vu ſouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir! Hélas! ils mettoient un ſi grand prix à la vie! & moi je leur ai ſurvécu .... Peut-

être étois-je en effet moins à plaindre; les miseres de mes compagnons m'étoient plus sensibles que les miennes; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient souffrir plus que moi. Je me disois; je suis mal ici, mais il est un coin sur la terre où je suis heureux & paisible & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois sur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes espérances; Milord Edouard m'apprend que vous jouïssez toutes deux de la paix & de la santé, & que si vous, en particulier, avez perdu le doux nom d'épouse, il vous reste ceux d'amie & de mere, qui doivent suffire à votre bonheur.

Je suis trop pressé de vous envoyer cette Lettre pour vous faire à présent un détail de mon voyage. J'ose espérer d'en avoir bientôt une occasion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légére idée, plus pour exciter que pour satisfaire votre curiosité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de vous parler, & suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le Commandant ait ramené de son escadre.

J'ai vû d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, & dont ils ont fait un desert pour s'en assurer l'empire. J'ai vû les côtes du Brésil où Lisbonne & Londres puisent leurs

leurs tréſors, & dont les peuples miſérables foulent aux pieds l'or & les diamans ſans oſer y porter la main. J'ai traverſé paiſiblement les mers orageuſes qui ſont ſous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes.

E in mar dubbioſo ſotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e 'l vento infido.

J'ai vu de loin le ſéjour de ces prétendus géans (*m*) qui ne ſont grands qu'en courage, & dont l'indépendance eſt plus aſſurée par une vie ſimple & frugale que par une haute ſtature. J'ai ſéjourné trois mois dans une iſle déſerte & délicieuſe, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui ſemble être confinée au bout du monde pour y ſervir d'azile à l'innocence & à l'amour perſécutés : mais l'avide Européen ſuit ſon humeur farouche en empêchant l'Indien paiſible de l'habiter, & ſe rend juſtice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vû ſur les rives du Mexique & du Pérou le même ſpectacle que dans le Bréſil : j'en ai vû les rares & infortunés habitans, triſtes reſtes de deux puiſſans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de miſeres au milieu de leurs riches métaux, reprocher au Ciel en pleurant les tréſors qu'il leur a prodigués. J'ai vû l'incendie affreux d'une ville entiere ſans réſiſtance & ſans

(*m*) Les Patagons.

défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les Peuples savans, humains & polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit ; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé presque toute la partie occidentale de l'Amérique ; non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte & la plus grande mer du monde sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un Hémisphere du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse & la plus illustre nation de l'Univers soumise à une poignée de brigands ; j'ai vu de près ce peuple célebre, & n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proye au premier venu, & le sera jusqu'à la fin des siecles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan ; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes & stérile en idées ; poli, complimenteur, adroit, fourbe & frippon ; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en simagrées, & ne connoit d'autre humanité que les salutations & les révérences. J'ai surgi dans une seconde Isle déserte plus incon-

nue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point ; ne suis-je pas désormais par-tout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délice & d'effroi ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste Océan où il devroit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre le fer & les flammes. Dans un combat assez court j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joye des vainqueurs couvrir les plaintes des blessés & les gémissemens des mourans. J'ai reçu en rougissant ma part d'un immense butin ; je l'ai reçu, mais en dépôt, & s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrémité de l'Affrique, par les soins de ce peuple avare, patient & laborieux qui a vaincu par le tems & la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes & malheureuses contrées qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de trou-

peaux d'efclaves. A leur vil afpect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié, & voyant la quatrieme partie de mes femblables changée en bêtes pour le fervice des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier dont l'exemple & la liberté rétabliffoient à mes yeux l'honneur de mon efpece, pour lefquels la douleur & la mort ne font rien, & qui ne craignent au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un foldat, un pilote, un fage, un grand-homme, & pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomfton : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier; c'eft quelqu'un qui reffemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, & qui puiffe confoler de leur perte un cœur qui fut les aimer.

Comment vous parler de ma guérifon? C'eft de vous que je dois apprendre à la connoître. Reviens-je plus libre & plus fage que je ne fuis parti? J'ofe le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur; vous favez s'il eft poffible qu'elle s'en efface; mais fon empire eft plus digne d'elle, & fi je ne me fais pas illufion elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma Coufine, il me femble que fa vertu m'a ubjugué, qne je ne fuis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais

que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plûtot, il me semble que mes sentimens ne se sont pas affoiblis mais rectifiés, & avec quelque soin que je m'examine, je les trouve aussi purs que l'objet qui les inspire. Que puis-je vous dire de plus jusqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je suis sincere & vrai ; je veux être ce que je dois être ; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier ? Suis-je le maître du passé ? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment distinguerai-je par la seule imagination ce qui est de ce qui fut ? & comment me représenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoi que vous pensiez, peut-être, du motif secret de mon empressement, il est honnête & raisonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au-moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye & m'examinez vous-même, ou laissez-moi voir Julie & je saurai ce que je suis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je passerai près de vous, & je ne vous verrois point ! Pensez-vous que cela se puisse ? Eh ! si vous aviez la barbarie de l'exiger vous mériteriez de n'être pas obéïe ! mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Claire, aussi bonne & compatissante que vertueuse & sage, qui daigna m'aimer dès sa plus tendre

jeunesse, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout. Non, non chere & charmante amie, un si cruel refus ne seroit ni de vous ni fait pour moi, il ne mettra point le comble à ma misere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je déposerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y consentirez. Je la verrai, elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle. Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses yeux en me sentant indigne d'y paroître. Elle a déploré si longtems l'ouvrage de ses charmes, ah qu'elle voye une fois l'ouvrage de sa vertu!

P. S. Milord Edouard est retenu pour quelque tems encore ici par des affaires; s'il m'est permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devans pour être plutôt auprès de vous?

LETTRE IV.

De M. de Wolmar.

QUOIQUE nous ne nous connoissions pas encore, je suis chargé de vous écrire. La plus sage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre sa mai-

ſon. L'innocence & la paix y regnent ; vous y trouverez l'amitié, l'hoſpitalité, l'eſtime, la confiance. Conſultez votre cœur, & s'il n'y a rien là qui vous effraye, venez ſans crainte. Vous ne partirez point d'ici ſans y laiſſer un ami.

Wolmar.

P. S. Venez, mon ami, nous vous attendons avec empreſſement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

Julie.

LETTRE V.

De Madᵉ. d'Orbe.

Et dans laquelle étoit incluſe la précédente.

BIEN arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ; car je prétends que ce nom (*n*) vous demeure, au moins dans notre ſociété. C'eſt, je crois, vous dire aſſez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette excluſion ne vienne de vous. En voyant par la Lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raiſon les for-

(*n*) C'eſt celui qu'elle lui avoit donné devant ſes gens à ſon précédent voyage. Voyez 3. partie, Lettre XIV.

ce à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils, il n'en falloit pas tant pour calmer toutes mes craintes sur votre voyage, & je m'offenserois moi-même si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un cœur honnête satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser & de vous voir paisible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délasser de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez soufferts. La derniere fois que vous me vîtes j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrémité; mais à présent qu'elle se porte bien & que je suis redevenue fille, me voilà tout aussi folle & presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est que je n'ai point changé pour vous, & que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.

LETTRE VI.

A Milord Edouard.

JE me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne ſaurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, tranſporté, ne peut ſe contenir au dedans de moi; il a beſoin de s'épancher. Vous qui l'avez ſi ſouvent garanti du déſeſpoir, ſoyez le cher dépoſitaire des premiers plaiſirs qu'il ait goûtés depuis ſi longtems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu ſa voix; ſes mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joye à me voir; elle m'a appellé ſon ami, ſon cher ami; elle m'a reçu dans ſa maiſon; plus heureux que je ne fus de ma vie je loge avec elle ſous un même toit, & maintenant que je vous écris, je ſuis à trente pas d'elle!

Mes idées ſont trop vives pour ſe ſuccéder; elles ſe préſentent toutes enſemble; elles ſe nuiſent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une ſi longue abſence m'étoisje livré près de vous aux premiers tranſports de mon cœur en embraſſant mon ami, mon libérateur & mon pere, que vous ſongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fites deſirer dans l'eſpoir

de m'y soulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer sitôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me proposâtes de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je demandai la permission d'y venir, je l'obtins, je partis, & quoi que Julie s'offrît d'avance à mes regards, en songeant que j'allois m'approcher d'elle je sentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous sommes quittes; ce seul sentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de l'objet de mon voyage; mais une chose à remarquer, c'est que je commençai de voir sous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais sorti de mon cœur. Jusques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de sa premiere jeunesse. J'avois toujours vû ses beaux yeux animés du feu qu'elle m'inspiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur, son amour & le mien se mêloient tellement avec sa figure que je ne pouvois les en séparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mere, Julie indifférente! Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à sa beauté. Elle avoit eu la petite vérole! elle s'en trouvoit changée; à quel point le pouvoit-elle être? Mon imagination me refusoit opiniâtrement des taches sur ce char-

mant visage, & sitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je pensois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord se présentoit à mon esprit sous mille tableaux différens, & ce moment qui devoit passer si vîte, revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts le cœur me battit fortement, en me disant, elle est là. La même chose venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même chose m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maison du Baron d'Etange. Le monde n'est jamais divisé pour moi qu'en deux régions, celle où elle est, & celle où elle n'est pas. La premiere s'étend quand je m'éloigne, & se resserre à mesure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle est à présent bornée aux murs de sa chambre. Hélas! ce lieu seul est habité; tout le reste de l'univers est vuide.

Plus j'approchois de la Suisse, plus je me sentois ému. L'instant où des hauteurs du Jura je découvris le lac de Genève fut un instant d'extase & de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri où des torrens de plaisirs avoient inondé mon cœur; l'air des Alpes si salutaire & si pur; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'orient; cette terre riche & fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil

humain fut jamais frappé ; ce séjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde ; l'aspect d'un peuple heureux & libre ; la douceur de la saison, la sérénité du climat ; mille souvenirs délicieux qui réveilloient tous les sentimens que j'avois goûtés ; tout cela me jettoit dans des transports que je ne puis décrire, & sembloit me rendre à la fois la jouissance de ma vie entiere.

En descendant vers la côte, je sentis une impression nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me resserroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cause, croissoit à mesure que j'approchois de la ville ; il ralentissoit mon empressement d'arriver, & fit enfin de tel progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence que j'avois fait jusques là de ma lenteur. En entrant à Vevai la sensation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus saisi d'une violente palpitation qui m'empêchoit de respirer ; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar ; car je n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût désolé dans un autre tems, mais j'appris avec un vrai cha-

grin que Made. d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient, il me fut impossible d'avaler un seul morceau ; je suffoquois en buvant & ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briser une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie ; mon imagination troublée ne me présentoit que des objets confus ; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur & le désespoir ; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entiere.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, & me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fichés sur l'avenue, j'attendois dans des transes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me

ſens treſſaillir ; je me retourne, je la vois, je la ſens. O Milord! ô mon ami! . . . . je ne puis parler . . . . Adieu crainte, adieu terreur, effroi, reſpect humain. Son regard, ſon cri, ſon geſte, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puiſe dans ſes bras la chaleur & la vie; je petille de joye en la ſerrant dans les miens. Un tranſport ſacré nous tient dans un long ſilence étroitement embraſſés, & ce n'eſt qu'après un ſi doux ſaiſiſſement que nos voix commencent à ſe confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là; je le ſavois, je le voyois; mais qu'aurois-je pu voir? Non, quand l'univers entier ſe fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces careſſes, tendres prémices d'une amitié pure & ſainte que nous emporterons dans le Ciel!

Cette premiere impétuoſité ſuſpendue, Made. de Wolmar me prit par la main, & ſe retournant vers ſon mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me ſentis pénétré; quoiqu'il ſoit mon ancien ami, je ne vous le préſente pas, je le reçois de vous, & ce n'eſt qu'honoré de votre amitié qu'il aura déſormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embraſſant, ils ſeront anciens à leur



Martinet

La confiance des belles ames.

tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus ſes embraſſemens : mais mon cœur venoit de s'épuiſer, & je ne fis que les recevoir.

Après cette courte ſcene, j'obſervai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remiſé ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amere & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore ; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouiſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques legéres traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur & à la ſenſibilité ; ſa contenance, non moins modeſte, eſt moins timide ; un air plus libre & des graces plus franches ont ſuccédé à ces manieres contraintes mêlées de tendreſſe & de honte ; & ſi le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus touchante, celui de ſa pureté la rend aujourd'hui plus céleſte.

A peine étions-nous dans le ſalon qu'elle diſ-

parut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas ſeule. Qui penſez-vous qu'elle amenoit avec elle ? Milord, c'étoient ſes enfans ! ſes deux enfans plus beaux que le jour, & portant déja ſur leur phyſionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aſpect ? Cela ne peut ni ſe dire ni ſe comprendre ; il faut le ſentir. Mille mouvemens contraires m'aſſaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux ſouvenirs vinrent partager mon cœur. O ſpectacle ! ô regrets ! Je me ſentois déchirer de douleur & tranſporter de joye. Je voyois, pour ainſi dire, multiplier celle qui me fut chere. Hélas ! je voyois au même inſtant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes ſembloient ſe multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voilà les enfans de votre amie ; ils feront vos amis un jour. Soyez le leur dès aujourd'hui. Auſſi-tôt ces deux petites créatures s'empreſſerent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes careſſes tournerent vers l'attendriſſement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les preſſant contre ce cœur agité ; chers & aimables enfans, dis-je avec un ſoupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiſſiez-vous reſſembler à ceux de qui vous tenez la vie ; & faire un jour par les vôtres la conſolation de leurs amis infortunés.

nés. Made. de Wolmar enchantée me fauta au cou une feconde fois & fembloit me vouloir payer par fes careffes de celles que je faifois à fes deux fils. Mais quelle différence du premier embraffement à celui-là ! Je l'éprouvai avec furprife. C'étoit une mere de famille que j'embraffois ; je la voyois environnée de fon Epoux & de fes enfans ; ce cortege m'en impofoit. Je trouvois fur fon vifage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me fentois forcé de lui porter une nouvelle forte de refpect ; fa familiarité m'étoit prefque à charge ; quelque belle qu'elle me parût j'aurois baifé le bord de fa robe de meilleur cœur que fa joue : dès cet inftant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduifit enfuite au logement qui m'étoit deftiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement ; il n'eft point celui d'un étranger, il ne fera plus celui d'un autre, & déformais il reftera vuide ou occupé par vous. Jugez fi ce compliment me fut agréable ! mais je ne le méritois pas encore affez pour l'écouter fans confufion. M. de Wolmar me fauva l'embarras d'une réponfe. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit fi bien que je me trouvai plus à mon aife, & prenant le ton d'un homme inftruit de mes anciennes erreurs, mais plein de

confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à ſon enfant, & me mit à force d'eſtime dans l'impoſſibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'eſt pas trompé; je n'oublierai point que j'ai la ſienne & la vôtre à juſtifier. Mais pourquoi faut-il que mon cœur ſe reſſerre à ſes bienfaits? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer ſoit le mari de Julie?

Cette journée ſembloit deſtinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois ſubir. Revenus auprès de Made. de Wolmar, ſon mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je reſtai ſeul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire? Comment débuter? Oſerois-je rappeller nos anciennes liaiſons, & des tems ſi préſens à ma memoire? Laiſſerois-je penſer que je les euſſe oubliés ou que je ne m'en ſouciaſſe plus? Quel ſupplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de ſon cœur! Quelle infamie d'abuſer de l'hoſpitalité pour lui tenir des diſcours qu'elle ne doit plus entendre! Dans ces perplexités je perdois toute contenance; le feu me montoit au viſage; je n'oſois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geſte, & je crois que je ſerois reſté dans cet état violent juſqu'au retour de ſon mari, ſi elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-à-tête l'eût gênée en rien. Elle con-

ſerva le même maintien & les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant ; elle continua de me parler ſur le même ton ; ſeulement je crus voir qu'elle eſſayoit d'y mettre encore plus de gaité & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me raſſurer & à ſortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en ſavoir les détails ; ceux, ſur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois enduré. ; car elle n'ignoroit pas, diſoit-elle, que ſon amitié m'en devoit le dédommagement. Ah Julie ! lui dis-je avec triſteſſe, il n'y a qu'un moment que je ſuis avec vous ; voulez-vous déja me renvoyer aux Indes ? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empreſſement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire ſans lui retracer les peines que j'avois ſouffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée ; elle commença d'un ton plus ſérieux à entrer dans ſa propre juſtification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de ſon diſcours, & ce qui me confondit, c'eſt qu'elle le continua en ſa préſence

exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de sourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit ; vous voyez un exemple de la franchise qui regne ici. Si vous voulez sincérement être vertueux, apprenez à l'imiter : C'est la seule priere & la seule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mistere aux actions innocentes, & quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci : Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende ; & pour moi j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de maniere qu'on vit tout ce qui s'y faisoit.

J'ai, continua-t-il deux partis à vous proposer. Choisissez librement celui qui vous conviendra le mieux ; mais choisissez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de sa femme & la mienne, il me dit en la serrant ; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle soit indissoluble. Embrassez votre sœur & votre amie ; traitez-là toujours comme telle ; plus vous serez familier avec elle, mieux je penserai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme si j'étois présent, ou devant moi comme si je n'y étois pas ; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti,

vous le pouvez ſans inquiétude ; car comme je me reſerve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous ſerez ſûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce diſcours m'auroit fort embarraſſé ; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une ſi grande autorité ſur moi que j'y étois déja preſque accoutumé. Nous recommençâmes à cauſer paiſiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie ; je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin ſon mari en m'interrompant ; dans l'entretien de tout à l'heure diſiez-vous *Madame* ? Non dis-je un peu déconcerté ; mais la bienſéance... la bienſéance, reprit-il, n'eſt que le maſque du vice ; où la vertu regne, elle eſt inutile ; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma préſence, ou *Madame* en particulier ; cela m'eſt indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois à faire, & je réſolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuiſé de fatigue avoit grand beſoin de nourriture, & mon eſprit de repos : je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'abſence & de douleurs, après de ſi longues courſes, je me diſois dans une ſorte de raviſſement, je ſuis avec Julie, je la vois, je lui parle ; je ſuis à table avec elle, elle me voit ſans inquiétude, elle me reçoit ſans crainte ; rien

ne trouble le plaifir que nous avons d'être enfemble. Douce & précieufe innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'eft que d'aujourd'hui que je commence d'exifter fans fouffrir !

Le foir en me retirant je paffai devant la chambre des maîtres de la maifon, je les y vis entrer enfemble ; je gagnai triftement la mienne & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'eft paffée cette premiere entrevue, défirée fi paffionnément, & fi cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je fuis feul ; je me fuis efforcé de fonder mon cœur ; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'eft impoffible de juger fitôt de mon véritable état. Tout ce que je fais très-certainement c'eft que fi mes fentimens pour elle, n'ont pas changé d'efpece, ils ont au moins bien changé de forme, que j'afpire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le defirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Laufanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu fa coufine, cette aimable & chere amie à qui je dois tant, qui partagera fans ceffe avec vous mon amitié, mes foins, ma reconnoiffance, & tous les fentimens dont mon cœur eft refté le maître. A mon retour je ne

tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai besoin de vos avis & je veux m'observer de près. Je sais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me soit d'habiter cette maison ; je l'ai résolu, je le jure ; si je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en sortirai dans l'instant.

LETTRE VII.

De Mad^e. de Wolmar à Mad^e. d'Orbe.

Si tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaisir avant ton départ d'embrasser ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui ; mais une espece de courbature, fruit de la fatigue & du voyage, le retient dans sa chambre, & il a été saigné ce matin. D'ailleurs ; j'avois bien résolu, pour te punir, de ne le pas laisser partir sitôt, & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-tems. Vraiment cela seroit bien imaginé qu'il vit séparément les inséparables!

En vérité, ma Cousine, je ne sais quelles vaines terreurs m'avoient fasciné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu ; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore, & qui pou-

voient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je ſens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois plus de moi : mais je l'aime auſſi tendrement que jamais, ſans l'aimer de la même maniere. C'eſt de la comparaiſon de ce que j'éprouve à ſa vue & de ce que j'éprouvois jadis que je tire la ſécurité de mon état préſent, & dans des ſentimens ſi divers la différence ſe fait ſentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye reconnu du premier inſtant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois guere imaginé poſſible à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques ſignes d'embarras, & j'eus moi-même de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à ſon caractere. Je l'avois toujours vu timide & craintif, la frayeur de me déplaire & peut-être la ſecrette honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi je ne ſais quelle contenance ſervile & baſſe dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raiſon. Au lieu de la ſoumiſſion d'un eſclave, il a maintenant le reſpect d'un ami qui ſait honorer ce qu'il eſtime, il tient avec aſſurance des propos honnêtes ; il n'a pas peur que ſes maximes de vertu contrarient ſes intérêts ; il ne craint ni de ſe

faire tort ni de me faire affront en louant les choſes louables, & l'on ſent dans tout ce qu'il dit la confiante d'un homme droit & ſûr de lui-même, qui tire de ſon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auſſi que l'uſage du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il eſt moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup obſervé, moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſiſtêmes; de ſorte qu'il eſt devenu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'eſt plus ſi ſavant.

Sa figure eſt changée auſſi & n'eſt pas moins bien; ſa démarche eſt plus aſſurée, ſa contenance eſt plus libre, ſon port eſt plus fier, il a rapporté de ſes campagnes un certain air martial qui lui ſied d'autant mieux, que ſon geſte, vif & prompt quand il s'anime, eſt d'ailleurs plus grave & plus poſé qu'autrefois. C'eſt un marin dont l'attitude eſt flegmatique & froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans paſſés, ſon viſage eſt celui de l'homme dans ſa perfection & joint au feu de la jeuneſſe la majeſté de l'âge mûr. Son teint n'eſt pas reconnoiſſable; il eſt noir comme un more, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma

chere, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, & je me furprends fouvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que fi je l'examine, il n'eft pas moins attentif à m'examiner. Après une fi longue abfence, il eft naturel de fe confidérer mutuellement avec une forte de curiofité ; mais fi cette curiofité femble tenir de l'ancien empreffement, quelle différence dans la maniere auffi bien que dans le motif. Si nos regards fe rencontrent moins fouvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il femble que nous ayons une convention tacite pour nous confidérer alternativement. Chacun fent, pour ainfi dire, quand c'eft le tour de l'autre, & détourne les yeux à fon tour. Peut-on revoir fans plaifir, quoique l'émotion n'y foit plus, ce qu'on aima fi tendrement autrefois, & qu'on aime fi purement aujourd'hui ? Qui fait fi l'amour propre ne cherche point à juftifier les erreurs paffées ? Qui fait fi chacun des deux quand la paffion ceffe de l'aveugler n'aime point encore à fe dire ; je n'avois pas trop mal choifi ? Quoi qu'il en foit je te le répete fans honte, je conferve pour lui des fentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces fentimens je m'en applaudis ; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractere & de la marque d'un m'auvais cœur. Quant à lui, j'ofe croire qu'après la vertu, je

ſuis ce qu'il aime le mieux au monde. Je ſens qu'il s'honore de mon eſtime ; je m'honore à mon tour de la ſienne & mériterai de la conſerver. Ah ! ſi tu voyois avec quelle tendreſſe il careſſe mes enfans, ſi tu ſavois quel plaiſir il prend à parler de toi ; Couſine, tu connoîtrois que je lui ſuis encore chere !

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui ; c'eſt que M. de Wolmar la partage, & qu'il en penſe par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux ſoirs, en ſe félicitant du parti qu'il a pris & me faiſant la guerre de ma réſiſtance. Non, me diſoit-il hier, nous ne laiſſerons point un ſi honnête homme en doute ſur lui-même ; nous lui apprendrons à mieux compter ſur ſa vertu, & peut-être un jour jouïrons-nous avec plus d'avantage que vous ne penſez du fruit des ſoins que nous allons prendre. Quant à préſent, je commence déja par vous dire que ſon caractere me plaît, & que je l'eſtime ſur-tout par un côté dont il ne ſe doute gueres ; ſavoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inſpire ; je ne ſaurois vous dire combien je craignois d'en être careſſé. C'étoit la premiere épreuve que je lui deſtinois ; il doit s'en préſenter une ſeconde ſur laquelle je l'obſerverai ; après quoi je ne l'obſerverai plus. Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne

prouve autre chofe que la franchife de fon caractere : Car jamais il ne put fe réfoudre autrefois à prendre un air foumis & complaïfant avec mon pere, quoiqu'il y eût un grand intérêt & que je l'en euffe inftamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique reffource & ne pus lui favoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas eft bien différent, reprit mon mari; il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle fondée fur l'oppofition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni fiftêmes ni préjugés, je fuis fûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait; un homme fans paffion ne peut infpirer d'averfion à perfonne : Mais je lui ai ravi fon bien, il ne me le pardonnera pas fitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement, quand il fera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me careffoit à préfent il feroit un fourbe; s'il ne me careffoit jamais il feroit un monftre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en fommes, & je commence à croire que le ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaifantes de mon mari. Mais je fuis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aye tant de plaifir à m'entretenir avec toi; j'ai réfolu de ne te plus rien dire, & fi tu veux en favoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te dise encore ce qui vient de se passer au sujet de cette Lettre. Tu sais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il sut essuyer mes pleurs & dissiper ma honte. Soit que je ne lui eusse rien appris, comme tu l'as assez raisonnablement conjecturé, soit qu'en effet il fût touché d'une demarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir; non seulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il semble avoir redoublé de soins, de confiance, d'estime, & vouloir me dédommager à force d'égards de la confusion que cet aveu m'a coûtée. Ma Cousine, tu connois mon cœur; juge de l'impression qu'y fait une pareille conduite!

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maître, je résolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je puisse employer; ce fut de choisir mon Mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque Lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu

de cette maniere, & si je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de songer qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot; mais quand j'ai voulu lui porter ma Lettre il s'est moqué de moi, & n'a pas eu la complaisance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé: le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette Lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue; étoit-il séant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit? Hé bien, a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage & ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux; le mariage est un état trop austere & trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumieres, & les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matieres. Quoique

vous ne difiez jamais rien entre vous dont vous n'aimaffiez à m'inftruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en foient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié fe retiennent devant un témoin quel qu'il foit. Il y a mille fecrets que trois amis doivent favoir & qu'ils ne peuvent fe dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes chofes à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere, & fi vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres feront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne ferez à votre aife ni avec l'un ni avec l'autre. C'eft pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainfi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déja la jufte honte de me louer en ma préfence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaifir de dire à votre amie combien votre mari vous eft cher, à moi celui de penfer que dans vos plus fecrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie! Julie! a-t-il ajouté en me ferrant la main, & me regardant avec bonté; vous abaifferez-vous à des précautions fi peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous eftimer votre prix?

Ma chere amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable ; mais je ne sais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aye il m'éleve au dessus de moi-même, & je sens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE VIII.

Réponse.

COMMENT, Cousine, notre voyageur est arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles de l'Amérique ? Ce n'est pas lui, je t'en avertis, que j'accuse de ce délai ; car je sais qu'il lui dure autant qu'à moi, mais je vois qu'il n'a pas aussi bien oublié que tu dis son ancien métier d'esclave, & je me plains moins de sa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve aussi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliste comme moi fasse les avances, & que toute affaire cessante, je coure baiser un visage noir & crotu, (*o*) qui a passé quatre fois sous le soleil & vû le pays des épices! Mais tu me fais rire sur-tout quand tu te presses de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien savoir de quoi tu te mêles ? C'est mon métier de quereller ; j'y prens plaisir, je m'en acquitte à mer-

(*o*) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

merveilles, & cela me va très-bien : mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'eſt point du tout ton fait. En revanche, ſi tu ſavois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil ſuppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu paſſerois ta vie à demander pardon, ſinon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à préſent demande-moi pardon de toutes manieres: Le beau projet que celui de prendre ſon mari pour ſon confident, & l'obligeante précaution pour une auſſi ſainte amitié que la nôtre ! Amie injuſte, & femme puſillanime ! à qui te fieras-tu de ta vertu ſur la terre, ſi tu te défies de tes ſentimens & des miens ? Peux-tu ſans nous offenſer toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence dans les nœuds ſacrés où tu vis ? J'ai peine à comprendre comment la ſeule idée d'admettre un tiers dans les ſecrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée ! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aiſe avec toi, mais ſi je ſavois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaiſir à t'écrire ; inſenſiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réſerve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous expoſoit ta ſotte défiance, ſi ton mari n'eût été plus ſage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vouloir point

lire ta Lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'espérois, & moins que je ne le suis moi-même à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces sages contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du cœur humain en savent moins sur les vrais signes de l'amour que la plus bornée des femmes sensibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta Lettre entiere est employée à parler de notre ami, & n'auroit point vû l'apostille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apostille, il y a dix ans, mon enfant je ne sais comment tu aurois fait, mais l'ami y seroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore observé l'attention que tu as mise à examiner son hôte, & le plaisir que tu prens à le décrire; mais il mangeroit Aristote & Platon avant de savoir qu'on regarde son amant & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un sang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as observés seroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te seront échappés. Quelque différent que ton hôte soit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore que si ton cœur n'avoit point changé tu le verrois toujours le même. Quoiqu'il en soit, tu détournes les yeux quand

n te regarde, c'eſt encore un fort bon ſigne. Tu les détournes, Couſine? Tu ne les baiſſes donc plus? car ſûrement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela?

Une autre choſe très-capable d'inquiéter un Mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoit trop bien pour s'en allarmer. Le moyen que dans un cœur ſi tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour? Ecoute, Couſine, tout ce que je te dis-là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès ſont ſenſibles & c'eſt beaucoup. Je ne comptois que ſur ta vertu, & je commence à compter auſſi ſur ta raiſon: je regarde à préſent ta guériſon ſinon comme parfaite, au moins comme facile, & tu en as préciſément aſſez fait pour te rendre inexcuſable ſi tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apoſtille j'avois déja remarqué le petit article que tu as eu la franchiſe de ne pas ſupprimer ou modifier en ſongeant qu'il ſeroit vû de ton mari. Je ſuis ſûre qu'en

le lisant il eût s'il se pouvoit redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général, ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Je sais que ceci ne seroit rien pour une autre ; mais, Cousine, souviens-t'en toujours, celle que la jeunesse & la figure d'un amant n'avoient pu séduire se perdit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le Ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en restât pas, pour exercer la sienne.

Je reviens au principal sujet de ta lettre ; tu sais qu'à celle de notre ami, j'ai volé ; le cas étoit grave. Mais à présent si tu savois dans quel embarras m'a mis cette courte absence & combien j'ai d'affaires à la fois, tu sentirois l'impossibilité où je suis de quitter derechef ma maison sans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver ; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre six mois plutôt ? Je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier & un peu à loisir avec notre philosophe ; soit pour sonder & raf-

fermir son cœur ; soit pour lui donner quelques avis utiles sur la maniere dont il doit se conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puisses lui parler bien librement là-dessus, & je vois par ta lettre même qu'il a besoin de conseil. Nous avons pris une si grande habitude de le gouverner, que nous sommes un peu responsables de lui à notre propre conscience, & jusqu'à ce que sa raison soit entiérement libre, nous y devons suppléer. Pour moi, c'est un soin que je prendrai toujours avec plaisir ; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuses que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'est plus, que j'estime & que j'aime autant que lui. Je lui réserve aussi pour son compte le plaisir de me rendre ici quelques services. J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuses où j'aurai besoin à mon tour de ses lumieres & de ses soins. Au reste, je compte ne le garder que cinq ou six jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain ; car j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, sitôt qu'il sera remis, de me l'envoyer, c'est-à-dire, de le laisser venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu sais bien que si je ris quand je pleure & n'en suis pas

moins affligée, je ris aussi quand je gronde & n'en suis pas moins en colere. Si tu es bien sage, & que tu fasses les choses de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit présent qui te fera plaisir & très-grand plaisir; mais si tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? Porte-t-il un grand sabre? a-t-il bien la mine d'un flibustier? Mon Dieu, que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!

LETTRE IX.

De Claire à Julie.

TIEN, Cousine, voilà ton Esclave que je te renvoye. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rend-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer si-tôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les serviles bien-

séances & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion sans savoir pourquoi ; & tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette réserve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, sais-tu bien pourquoi notre ami s'enduroit si paisiblement ici ? Premiérement il étoit avec moi, & je prétens que c'est déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit service dans mes affaires, un ami ne s'ennuye point à cela. Une troisieme chose que tu as déja devinée, quoique tu n'en fasses pas semblant, c'est qu'il me parloit de toi, & si nous ôtions le tems qu'a duré cette causerie, de celui qu'il a passé ici, tu verrois qu'il m'en est fort peu resté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaisie de s'éloigner de toi pour avoir le plaisir d'en parler ? Pas si bizarre qu'on diroit bien. Il est contraint en ta présence ; il faut qu'il s'observe incessamment ; la moindre indiscrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le seul devoir se laisse entendre aux cœurs honnêtes mais loin de ce qui nous fut cher on se permet d'y songer encore. Si l'on étouffe un sentiment devenu coupable, pourquoi se reprocheroit-on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux souvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voilà, je pense, un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'ap-

tout il peut ſe permettre. Il a recommencé, pour ainſi dire, la carriere de ſes anciennes amours. Sa premiere jeuneſſe s'eſt écoulée une ſeconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ſes confidences ; il rappelloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer ; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente .... ſans doute, il les embelliſſoit !

Il m'a peu parlé de ſon état préſent par raport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du reſpect & de l'admiration que de l'amour ; en ſorte que je le vois retourner, beaucoup plus raſſuré ſur ſon cœur que quand il eſt arrivé. Ce n'eſt pas qu'auſſi-tôt qu'il eſt queſtion de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop ſenſible un certain attendriſſement que l'amitié ſeule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton, mais j'ai remarqué depuis longtems que perſonne ne peut ni te voir ni penſer à toi de ſang-froid, & ſi l'on y joint un ſentiment plus doux qu'un ſouvenir ineffaçable a dû lui laiſſer, on trouvera qu'il eſt difficile & peut-être impoſſible qu'avec la vertu la plus auſtere il ſoit autre choſe que ce qu'il eſt. Je l'ai bien queſtionné, bien obſervé, bien ſuivi ; je l'ai examiné autant qu'il m'a été poſſible ; je ne puis bien lire dans ſon ame, il n'y lit pas mieux lui-même : mais je puis te répondre au moins qu'il eſt pénétré de la force de ſes devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie mépriſable &

corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de ſon propre anéantiſſement. Couſine, je n'ai qu'un conſeil à te donner, & je te prie d'y faire attention ; évite les détails ſur le paſſé & je te réponds de l'avenir.

Quant à la reſtitution dont tu me parles, il n'y faut plus ſonger. Après avoir épuiſé toutes les raiſons imaginables, je l'ai prié, preſſé, conjuré, boudé, baiſé, je lui ai pris les deux mains, je me ſerois miſe à genoux s'il m'eût laiſſé faire ; il ne m'a pas même écoutée. Il a pouſſé l'humeur & l'opiniâtreté juſqu'à jurer qu'il conſentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à ſe deſſaiſir de ton portrait. Enfin dans un tranſport d'indignation me le faiſant toucher attaché ſur ſon cœur, le voilà, m'a-t-il dit d'un ton ſi ému qu'il en reſpiroit à peine : le voilà ce portrait, le ſeul bien qui me reſte, & qu'on m'envie encore : Soyez ſûre qu'il ne me ſera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, Couſine, ſoyons ſages & laiſſons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure ? Tant pis pour lui s'il s'obſtine à le garder.

Après avoir bien épanché & ſoulagé ſon cœur, il m'a paru aſſez tranquille pour que je puſſe lui parler de ſes affaires. J'ai trouvé que le tems & la raiſon ne l'avoient point fait changer de ſiſtême, & qu'il bornoit toute ſon ambition à paſſer ſa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet ſi honnête,

ſi convenable à ſon caractere, & ſi digne de la reconnoiſſance qu'il doit à des bienfaits ſans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le ſilence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite aſſez ſinguliere de ton mari, & à d'autres indices, je ſoupçonne qu'il a ſur notre ami quelque vue ſecrette qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire & fions-nous à ſa ſageſſe. La maniere dont il s'y prend prouve aſſez que ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manieres, & c'eſt un ſigne aſſez favorable que tu l'ayes obſervé plus exactement que je n'aurois cru: mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir ont rendu ſa phiſionomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois? Malgré ce que tu m'en avois écrit je craignois de lui voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui, dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive, ſe piquent d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines ames, ſoit que l'air de la mer l'ait entiérement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace; & dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari, mais il

aimoit mieux le pleurer avec moi que me consoler, & ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a caressé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ses défauts & s'est plaint que je la gâtois ; il s'est livré avec zele à mes affaires & n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau ; je me serois fatiguée à passer d'une chambre à l'autre qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours ; mon éventail resta hier une grande seconde à terre sans qu'il s'élançat du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une seule fois savoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête, pour montrer qu'il fait les bons airs (p). A table, je lui ai demandé souvent sa tabatiere qu'il n'appelle pas sa boëte ; toujours il me l'a présentée, avec la main, jamais sur une assiette comme un laquais ; il n'a pas manqué de boire à ma santé deux fois au

(p) A Paris on se pique sur-tout de rendre la société commode & facile, & c'est dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait consister cette facilité. Tout est usages & loix dans la bonne compagnie. Tous ces usages naissent & passent comme un éclair. Le sçavoir-vivre consiste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, à les affecter, à montrer qu'on fait celui du jour. Le tout pour être simple.

moins par repas, & je parie que s'il nous restoit cet hiver, nous le verrions, assis avec nous autour du feu, se chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, Cousine; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait conservé cette bon-hommie. Au reste, il me semble que tu dois trouver notre phisosophe empiré dans un seul point; c'est qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent, ce qui ne peut se faire qu'à ton préjudice; sans aller pourtant, je pense, jusqu'à le racommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il est plus grave & plus sérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le-moi bien soigneusement jusqu'à mon arrivée. Il est précisément comme il me le faut, pour avoir le plaisir de le désoler tout le long du jour.

Admire ma discrétion; je ne t'ai rien dit encore du présent que je t'envoye, & qui t'en promet bientôt un autre: mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma Lettre, & toi qui sais combien j'en suis idolâtre & combien j'ai raison de l'être; toi dont l'avarice étoit si en peine de ce présent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah! la pauvre petite! au moment où tu lis ceci, elle est déja dans tes bras, elle est plus heureuse que sa mere; mais dans deux mois je serai plus heureuse qu'elle; car je sentirai mieux mon bonheur. Hélas! chere Cousine, ne m'as-tu pas déja toute entiere? où tu es, où est ma

fille, que manque-t-il encore de moi ? La voilà, cette aimable enfant; reçois-là comme tienne; je te la cede, je te la donne; je résigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes, charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré, sois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta Bru, & pour me la rendre plus chere encore, fais-en s'il se peut une autre Julie. Elle te ressemble déjà de visage; à son humeur, j'augure qu'elle sera grave & prêcheuse, quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuse d'avoir fomentés, tu verras que ma fille se donnera les airs d'être ma Cousine; mais plus heureuse elle aura moins de pleurs à verser & moins de combats à rendre. Si le Ciel lui eût conservé le meilleur des peres, qu'il eût été loin de gêner ses inclinations, & que nous serons loin de les gêner nous-mêmes ! Avec quel charme je les vois déja s'accorder avec nos projets ! Sais-tu bien qu'elle ne peut déja plus se passer de son petit mali, & que c'est en partie pour cela que je te la renvoye ? J'eus hier avec elle une conversation dont notre ami se mouroit de rire. Premiérement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui suis toute la journée sa très-humble servante, & ne puis resister à rien de ce qu'elle veut; & toi qu'elle craint & qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite Maman par excellence, qu'on va chercher avec joye, & dont on aime mieux les re-

fus que tous mes bon-bons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les transports que tu peux penser ; mais pour l'embarrasser, j'ajoûtai que tu m'enverrois à sa place le petit mali, & ce ne fut plus son compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le prendre pour moi : elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit mali ? Non, dit elle assez séchement. Non ? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera ? Maman. J'aurai donc la préférence, car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh la petite Maman ne veut jamais que la raison ! Comment, Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose ? La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit mali ? Parce qu'il ne vous convient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas ? Autre sourire aussi malin que le premier. Parle franchement, est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui ? Non, Maman ; mais il est trop jeune pour vous.... Cousine, un enfant de sept ans !... En vérité, si la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déja tourné.

Je m'amusai à la provoquer encore. Ma chere Henriette, lui dis-je en prenant mon sérieux, je t'assure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc ? s'écria-t-elle d'un air allarmé.

C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi. Oh Maman, n'eſt-ce que cela! Je le rendrai ſage. Et ſi par malheur il te rendoit folle? Ah! ma bonne Maman, que j'aimerois à vous reſſembler! Me reſſembler! impertinente? Oui, Maman, vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi; Hé bien, moi, je ſerai folle de lui: voilà tout.

Je ſais que tu n'approuves pas ce joli caquet; & que tu ſauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le juſtifier quoiqu'il m'enchante, mais te montrer ſeulement que ta fille aime déja bien ſon petit mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi-bien je vois par l'oppoſition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maiſon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu ma chere inſéparable; compte que le tems approche, & que les vendanges ne ſe feront pas ſans moi.

LETTRE X.

A Milord Edouard.

QUE de plaiſirs trop tard connus je goûte depuis trois ſemaines. La douce choſe de couler ſes jours dans le ſein d'une tranquille ami-

tié, à l'abri de l'orage des paſſions impétueuſes! Milord que c'eſt un ſpectacle agréable & touchant que celui d'une maiſon ſimple & bien réglée où regnent l'ordre, la paix, l'innocence; où l'on voit réuni ſans appareil, ſans éclat, tout ce qui répond à la véritable deſtination de l'homme! La campagne, la retraite, le repos, la ſaiſon la vaſte plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le ſauvage aſpect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuſe Iſle de Tinian. Je crois voir s'accomplir les vœux ardents que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une ſociété ſelon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux perſonnes pour que tout mon bonheur y ſoit raſſemblé, & j'ai l'eſpoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Mde. d'Orbe veniez mettre le comble aux plaiſirs ſi doux & ſi purs que j'apprends à goûter où je ſuis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domeſtique qui annonce la félicité des maîtres de la maiſon & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'eſpere, ſur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur uſage, & cet eſpoir ſert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maiſon de Clarens. Vous la connoiſſez. Vous ſçavez ſi elle eſt charmante, ſi elle m'offre des ſouvenirs intéreſſans, ſi elle doit m'être chere, & par ce

qu'el-

qu'elle me montre, & parce qu'elle me rappelle. Made. de Wolmar en préfere avec raiſon le féjour à celui d'Etange, château magnifique & grand, mais vieux, triſte, incommode, & qui n'offre dans ſes environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maiſon y ont fixé leur demeure ils en ont mis à leur uſage tout ce qui ne ſervoit qu'à l'ornement; ce n'eſt plus une maiſon faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades. Pour changer des portes mal ſituées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux diſtribués. A des meubles anciens & riches ils en ont ſubſtitué de ſimples & de commodes. Tout y eſt agréable & riant; tout y reſpire l'abondance & la propreté, rien n'y ſent la richeſſe & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne ſe reconnoiſſe à la campagne, & où l'on ne trouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens ſe font remarquer au dehors. La baſſe-cour a été aggrandie aux dépens des remiſes. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau preſſoir, & une laiterie où logeoient des Pans criards dont on s'eſt défait. Le potager étoit trop petit pour la cuiſine; on en a fait du parterre un ſecond, mais ſi propre & ſi bien entendu, que ce parterre ainſi traveſti plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs

ont été ſubſtitués de bons eſpaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes meuriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers juſqu'au chemin à la place des vieux tilieuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a ſubſtitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a preſque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la baſſe-cour, le chant des coqs, le mugiſſement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie ruſtique donne à cette maiſon un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne ſais quoi qui ſent la joye & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans ſa morne dignité.

Leurs terres ne ſont pas affermées mais cultivées par leurs ſoins, & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaiſirs. La Baronie d'Etange n'a que des prés, des champs, & du bois; mais le produit de Clarens eſt en vignes, qui ſont un objet conſidérable, & comme la différence de la culture y produit un effet plus ſenſible que dans les bleds, c'eſt encore une raiſon d'économie pour avoir préféré ce dernier ſéjour. Cependant ils vont preſque tous les ans faire les moiſſons à leur terre, & M. De Wolmar y va ſeul aſſez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle

peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette ſurabondance de production donne de quoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne ſait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terrains négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées: C'eſt le défaut d'habitans qui l'empêche de nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui ſe dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de ſoin, il leur faut, outre les domeſtiques de la baſſe-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée; ce qui leur procure le plaiſir de faire ſubſiſter beaucoup de gens ſans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays & les voiſins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque choſe à ne pas prendre toujours les plus robuſtes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inſpire à ceux qu'on choiſit, par l'avantage de les avoir ſans ceſſe autour de ſoi, & de pouvoir compter ſur

eux dans tous les tems quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un eſt le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre un peu plus fort, eſt un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on eſt content d'eux, & il arrive preſque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le ſoit vaut mieux que le ſurplus qu'on leur donne: Car M. de Wolmar eſt integre & ſévere, & ne laiſſe jamais dégénérer en coutume & en abus les inſtitutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des ſurveillans qui les animent & les obſervent. Ces ſurveillans ſont les gens de la baſſe-cour qui travaillent eux-mêmes & ſont intéreſſés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, ſur tout ce qu'on recueille par leurs ſoins. De plus, M. de Wolmar les viſite lui-même preſque tous les jours, ſouvent pluſieurs fois le jour, & ſa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les ſemaines vingt batz (*q*) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant les huits jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroiſſent diſpendieux, employés avec prudence & juſtice

(*q*) Petite monnoye du pays.

rendent insensiblement tout le monde laborieux, diligent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la constance & du tems, peu de gens savent & veulent s'en servir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le seul auquel des vues économiques ne font point songer & qui est plus propre à Made. de Wolmar, c'est de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la sienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & pense devoir des services à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domestiques, tous ceux qui l'ont servie, ne fût-ce que pour un seul jour, deviennent tous ses enfans; elle prend part à leurs plaisirs, à leurs chagrins, à leur sort; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts sont les siens, elle se charge de mille soins pour eux, elle leur donne des conseils, elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de son caractere par des paroles emmeillées & sans effet, mais par des services véritables & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté quittent tout à son moindre signe; ils volent quand elle parle; son seul regard anime leur zèle, en sa présence ils sont contens, en son absence ils parlent d'elle & s'animent à la servir. Ses charmes & ses discours font beaucoup, sa douceur, ses vertus font davantage. Ah Milord! l'adorable & puis-

ſant empire que celui de la beauté bienfaiſante?

Quant au ſervice perſonnel des maîtres, ils ont dans la maiſon huit domeſtiques, trois femmes & cinq hommes, ſans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la Baſſe-cour. Il n'arrive gueres qu'on ſoit mal ſervi par peu de Domeſtiques; mais on diroit au zêle de ceux-ci, que chacun, outre ſon ſervice, ſe croit chargé de celui des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſœuvrés jouer dans une antichambre ou poliçonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile; ils aident à la Baſſe-cour, au Cellier, à la Cuiſine; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux; & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaîment & avec plaiſir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vû régner à Paris & à Londres, de choiſir des Domeſtiques tout formés, c'eſt-à-dire des Coquins déja tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maiſon qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & ſe font un métier de ſervir tout le monde, ſans jamais s'attacher à perſonne. Il ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zêle au milieu de pareilles gens, & ce ramaſſis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maiſons opulentes. Ici

c'eſt une affaire importante que le choix des Domeſtiques. On ne les regarde point ſeulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un ſervice exact ; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix eſt capable de la déſoler. La premiere choſe qu'on leur demande eſt d'être honnêtes gens, la ſeconde d'aimer leur maître, la troiſieme de le ſervir à ſon gré ; mais pour peu qu'un maître ſoit raiſonnable & un domeſtique intelligent, la troiſieme ſuit toujours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville mais de la campagne. C'eſt ici leur premier ſervice, & ce ſera ſûrement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque choſe. On les prend dans quelque famille nombreuſe & ſurchargée d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choiſit jeunes, bien faits, de bonne ſanté & d'une phyſionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les préſente à ſa femme. S'ils agréent à tous deux, ils ſont reçus, d'abord à l'épreuve, enſuite au nombre des gens, c'eſt-à-dire, des enfans de la maiſon, & l'on paſſe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience & de ſoin ce qu'ils ont à faire. Le ſervice eſt ſi ſimple, ſi égal, ſi uniforme, les maîtres ont ſi peu de fantaiſie & d'humeur, & leurs domeſtiques les affectionnent ſi promptement, que cela eſt bientôt appris. Leur condition eſt douce ; ils ſentent un bien-

être qu'ils n'avoient pas chez eux ; mais on ne les laisse point amolir par l'oisiveté mere des vices. On ne souffre point qu'ils deviennent des Messieurs & s'enorgueillissent de la servitude. Ils continuent de travailler comme ils faisoient dans la maison paternelle ; ils n'ont fait, pour ainsi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens. De cette sorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie rustique. Si jamais ils sortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers son état de paysan que de supporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vû de maison où chacun fît mieux son service, & s'imaginât moins de servir.

C'est ainsi qu'en formant & dressant ses propres domestiques on n'a point à se faire cette objection si commune & si peu sensée ; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne serviront à d'autres. Si vous ne songez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils font fort bien de ne songer qu'à eux ; mais occupez-vous d'eux un peu davantage & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoissance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Made. de Wolmar employent encore un autre moyen qui me paroît fort bien

entendu. En commençant leur établiſſement ils ont cherché qnel nombre de domeſtiques ils pouvoient entretenir dans une maiſon montée à peu-près ſelon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou ſeize ; pour être mieux ſervis ils l'on réduit à la moitié ; de ſorte qu'avec moins d'appareil leur ſervice eſt beaucoup plus exact. Pour être mieux ſervis encore, ils ont intéreſſé les mêmes gens à les ſervir longtems. Un domeſtique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire ; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme ; au bout de vingt ans il ſeroit ainſi plus que doublé & l'entretien des domeſtiques ſeroit à-peu-près alors en raiſon du moyen des maîtres : mais il ne faut pas être un grand algébriſte pour voir que les fraix de cette augmentation ſont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien ſervis durant vingt ans compenſeroit & au delà ce ſurcroît de dépenſe. Vous ſentez bien, Milord, que c'eſt un expédient ſûr pour augmenter inceſſamment le ſoin des domeſtiques & ſe les attacher à meſure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas ſeulement de la prudence, il y a même de l'équité dans un pareil établiſſement. Eſt-il juſte qu'un nouveau venu ſans affection, & qui n'eſt peut-être qu'un mauvais ſujet, reçoive en entrant le même ſalaire qu'on donne à un ancien ſerviteur, dont le zêle & la fidéli-

té ſont éprouvés par de longs ſervices, & qui d'ailleurs approche en vieilliſſant du tems où il ſera hors d'état de gagner ſa vie ? Au reſte, cette derniere raiſon n'eſt pas ici de miſe, & vous pouvez bien croire que des maîtres auſſi humains ne négligent pas des devoirs que rempliſſent par oſtentation beaucoup de maîtres ſans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieilleſſe ôtent les moyens de ſervir.

J'ai dans l'inſtant même un exemple aſſez frapant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenſer les longs ſervices de ſon Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & ſans peine. Julie vient de recevoir là-deſſus de ce vieux domeſtique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la ſupplie de le faire diſpenſer d'accepter cet emploi. » Je ſuis âgé, lui dit-il; j'ai perdu toute ma » famille; je n'ai plus d'autres parens que mes » maîtres; tout mon eſpoir eſt de finir paiſible- » ment mes jours dans la maiſon où je les ai » paſſés.... Madame, en vous tenant dans » mes bras à votre naiſſance, je demandois à » Dieu de tenir de même un jour vos enfans; » il m'en a fait la grace; ne me refuſez pas » celle de les voir croître & proſpérer comme » vous.... moi qui ſuis accoutumé à vivre dans » une maiſon de paix, où en retrouverai-je

» une ſemblable pour y repoſer ma vieilleſſe ?... » Ayez la charité d'écrire en ma faveur à Mon- » ſieur le Baron. S'il eſt mécontent de moi, » qu'il me chaſſe & ne me donne point d'em- » ploi : mais ſi je l'ai fidélement ſervi durant » quarante ans, qu'il me laiſſe achever mes » jours à ſon ſervice & au vôtre ; il ne ſauroit » mieux me récompenſer ". Il ne faut pas demander ſi Julie a écrit. Je vois qu'elle ſeroit auſſi fâchée de perdre ce bon-homme qu'il le ſeroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres ſi chéris à des peres & leurs domeſtiques à leurs enfans ? Vous voyez que c'eſt ainſi qu'ils ſe regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maiſon qu'un domeſtique ait demandé ſon congé. Il eſt même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le ſervice eſt agréable & doux. Les meilleurs ſujets en ſont toujours les plus allarmés, & l'on n'a jamais beſoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui ſont peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chaſſe*, on peut implorer l'interceſſion de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grace à ſa priere ; mais un congé qu'elle donne eſt irrévocable, & il n'y a plus de grace à eſpérer. Cet accord eſt très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit prendre en la douceur de la fem-

me, & la crainte extrême que causeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & sans colere ; car outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grace, & qu'elle n'est jamais accordée deux fois au même, on perd par ce mot seul son droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau service : ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques & augmente leur circonspection, à mesure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes sont, la femme de chambre, la gouvernante des enfans, & la cuisiniere. Celle-ci est une paysanne fort propre & fort entendue à qui Made. de Wolmar a appris la cuisine ; car dans ce pays simple encore (*r*) les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui seront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin & de ne s'en pas laisser imposer par elles. La femme de chambre n'est plus Babi ; on l'a renvoyée à Etange où elle est née ; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette, qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'Econome. Il y avoit longtems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle un ancien domestique de sa mere,

(*r*) Simple ! Il a donc beaucoup changé.

quoiqu'elle eût plus d'un ſujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a conſenti, & Babi eſt partie. Cette femme eſt intelligente & fidelle, mais indiſcrette & babillarde. Je ſoupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les ſecrets de ſa maîtreſſe, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que pour prévenir la même indiſcrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme ſage a ſû l'employer de maniere à profiter de ſes bonnes qualités ſans s'expoſer aux mauvaiſes. Celle qui l'a remplacée eſt cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaiſir. Malgré l'augure de Julie, ſes bienfaits, ceux de ſon pere, & les vôtres; cette jeune femme ſi honnête & ſi ſage n'a pas été heureuſe dans ſon établiſſement. Claude Anet, qui avoit ſi bien ſupporté ſa miſere, n'a pu ſoutenir un état plus doux. En ſe voyant dans l'aiſance il a négligé ſon métier, & s'étant tout-à-fait dérangé il s'eſt enfui du pays, laiſſant ſa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems-là. Julie après l'avoir retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme de chambre, & je ne fus jamais plus agréablement ſurpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le ſoin de veiller tant ſur leurs enfans que ſur celle qui les gouverne. Celle-ci eſt auſſi une villageoiſe ſimple & crédule,

mais attentive, patiente & docile ; de ſorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétraſſent point dans une maiſon dont les maîtres ne les ont ni ne les ſouffrent.

Quoique tous les domeſtiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux ſexes ; on regarde ici cet article comme très-important. On n'y eſt point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. On penſe au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis ne ſauroient l'être long-tems. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les femmes de chambre que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaiſe au maître d'hôtel, il ne manque pas de la ſéduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la ſageſſe & à la modeſtie des femmes, non ſeulement par des raiſons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore pour un intérêt très-bien entendu ; car quoiqu'on en diſe, nul ne remplit bien ſon devoir s'ils ne l'ai-

me, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui suſſent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux ſexes une familiarité dangereuſe, on ne le gêne point ici par des loix poſitives qu'ils ſeroient tentés d'enfreindre en ſecret; mais ſans paroître y ſonger on établit des uſages plus puiſſans que l'autorité même. On ne leur défend pas de ſe voir, mais on fait en ſorte qu'ils n'en aient ni l'occaſion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaiſirs entiérement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils ſentent que dans une maiſon bien réglée les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, ſe ſoumet ſans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui preſcrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'eſt en effet; elle ſoutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne réſulte point le commerce continuel des deux ſexes. Selon elle la femme & le mari ſont bien deſtinés à vivre enſemble, mais non pas de la même maniere; ils doivent agir de concert ſans faire les mêmes choſes. La vie qui charmeroit l'un, ſeroit, dit-elle, inſuportable à l'autre; les inclinations que leur donne la nature ſont auſſi diverſes que les fonctions qu'elle leur impoſe, leurs amuſemens ne

différent pas moins que leurs devoirs ; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres observations sont assez favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles ? S'ils se voyent les uns les autres, c'est plutôt par entrevues & presque à la dérobée comme les Epoux de Lacédémone, que par un mélange indiscret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit point les sauvages mêmes indistinctément mêlés, hommes & femmes. Le soir la famille se rassemble ; chacun passe la nuit auprès de sa femme ; la séparation recommence avec le jour, & les deux sexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel est l'ordre que son universalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il est perverti l'on en voit encore des vestiges. En France où les hommes se sont soumis à vivre à la maniere des femmes & à rester sans cesse enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conservent montre que ce n'est point à cela qu'ils étoient destinés. Tandis que les femmes restent tranquillement

ment aſſiſes ou couchées ſur leur chaiſe longue, vous voyez les hommes ſe lever, aller, venir, ſe raſſeoir avec une inquiétude continuelle; un inſtinct machinal combattant ſans ceſſe la contrainte où ils ſe mettent, & les pouſſant malgré eux à cette vie active & laborieuſe que leur impoſa la nature. C'eſt le ſeul peuple du monde où les hommes ſe tiennent debout au ſpectacle, comme s'ils alloient ſe délaſſer au parterre d'avoir reſté tout le jour aſſis au ſalon. Enfin ils ſentent ſi bien l'ennui de cette indolence efféminée & caſaniere, que pour y mêler au moins quelque ſorte d'activité ils cedent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Made. de Wolmar ſe ſoutient très-bien par l'exemple de ſa maiſon. Chacun étant pour ainſi dire tout à ſon ſexe, les femmes y vivent très-ſéparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaiſons ſuſpectes, ſon grand ſecret eſt d'occuper inceſſamment les uns & les autres; car leurs travaux ſont ſi différens qu'il n'y a que l'oiſiveté qui les raſſemble. Le matin chacun vaque à ſes fonctions, & il ne reſte du loiſir à perſonne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dinée les hommes ont pour département le jardin, la baſſe-cour, ou d'autres ſoins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans juſqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, ſou-

vent même avec leur maîtreſſe, & qui leur eſt agréable comme le ſeul moment où elles prennent l'air. Les hommes, aſſez exercés par le travail de la journée, n'ont guere envie de s'aller promener & ſe repoſent en gardant la maiſon.

Tous les Dimanches après le prêche du ſoir les femmes ſe raſſemblent encore dans la chambre des enfans avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour à tour du conſentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cauſe, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adreſſe propre à plaire aux yeux des enfans, juſqu'à ce qu'ils s'en puiſſent amuſer eux-mêmes. La colation vient, compoſée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles (*s*), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en eſt toujours exclus, & les hommes qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée (*t*) ne ſont jamais de cette colation, où Julie manque aſſez rarement. J'ai été juſqu'ici le ſeul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand ſoin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette ſeule fois, & qu'elle l'avoit refuſée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez ſi la petite vanité féminine étoit flattée,

(*s*) Sorte de gâteaux du pays.
(*t*) Appartement des femmes.

& ſi un laquais eût été bien venu à vouloir être admis à l'excluſion du maître ?

Je fis un goûter délicieux. Eſt - il quelques mets au monde comparables aux laitages de ce pays ? Penſez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préſide, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me ſervit des grus, de la céracée (*u*), des gauffres, des écrelets. Tout diſparoiſſoit à l'inſtant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit - elle, en me donnant encore une aſſiette de crême, que votre eſtomac ſe fait honneur par - tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaiſans ; pas plus impunément, repris-je ; on s'enivre quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raiſon peut s'égarer dans un chalet tout auſſi bien que dans un cellier. Elle baiſſa les yeux ſans répondre, rougit, & ſe mit à careſſer ſes enfans. C'en fut aſſez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut - là ma premiere indiſcrétion, & j'eſpere que ce ſera la derniere.

Il régnoit dans cette petite aſſemblée un certain air d'antique ſimplicité qui me touchoit le cœur ; je voyois ſur tous les viſages la même gaité & plus de franchiſe, peut - être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée ſur la confiance & l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les ſervantes & la maîtreſſe ne fai-

(*u*) Laitages excellens qui ſe font ſur le mont Jura.

foit qu'affermir le respect & l'autorité, & les services rendus & reçus ne sembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas jusqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéressant. Le laitage & le sucre sont un des goûts naturels du sexe & comme le simbole de l'innocence & de la douceur qui font son plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les saveurs fortes & les liqueurs spiritueuses : alimens plus convenables à la vie active & laborieuse que la nature leur demande ; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & se confondre, c'est une marque presque infaillible du mélange désordonné des sexes. En effet j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent sans cesse avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux sexes sont moins confondus, leur goût propre s'est mieux conservé. En général, je pense qu'on pourroit souvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préférent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages sont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque chose de dur & qui tient de la barbarie. Le Suisse, naturellement froid, paisible & simple, mais violent & emporté dans la colere, aime à

la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François souple & changeant, vit de tous les mets & se plie à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me servir d'exemple : car quoique sensuelle & gourmande dans ses repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le sel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits; voilà sa nourriture ordinaire, & sans le poisson qu'elle aime aussi beaucoup, elle feroit une véritable pitagoricienne.

Ce n'est rien de contenir les femmes si l'on ne contient aussi les hommes, & cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, est plus difficile encore; car l'attaque est en général plus vive que la défense : c'est l'intention du conservateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domestiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître est de cacher cette gêne sous le voile du plaisir ou de l'intérêt, en sorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oisiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où bon leur semble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruisent souvent en un seul jour l'exemple & les leçons des six autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes

de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres & pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts, incapables du ſervice, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à ſortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence eſt que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu ſans que jamais perſonne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maiſon eſt une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'eſt là que les gens de livrée, & ceux de la baſſe-cour ſe raſſemblent en été le dimanche après le prêche pour y jouer en pluſieurs parties liées, non de l'argent, on ne le ſouffre pas, ni du vin, on leur en donne; mais une miſe fournie par la libéralité des maîtres. Cette miſe eſt toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur uſage. Le nombre des jeux eſt proportionné à la valeur de la miſe, en ſorte que quand cette miſe eſt un peu conſidérable comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de ſoye, un chapeau fin, ou autre choſe ſemblable, on employe ordinairement pluſieurs ſéances à la diſputer. On ne s'en tient point à une ſeule eſpece de jeu, on les varie, afin que

se plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue ; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre ; tantôt à qui portera le plus long-tems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maîtresse les honorent souvent de leur présence ; on y amene quelquefois les enfans, les étrangers même y viennent attirés par la curiosité, & plusieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir ; mais nul n'est jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du consentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aisément. Insensiblement il s'est fait de cet usage une espece de spectacle où les acteurs animés par les regards du public préférent la gloire des applaudissemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en estiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils possedent, tout valets qu'ils sont, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il seroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un soin si puérile en apparence & toujours dédaigné des esprits vulgaires, tandis que c'est le propre du vrai génie de pro-

duire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établissemens que sa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne cette somme dans mon ménage & dans mes affaires par la vigilance & l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conserver toujours sains en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les friponneries que le désordre amene infailliblement, & de les conserver toujours honnêtes gens; enfin par le plaisir d'avoir chez nous à peu de fraix des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme soit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles & leur préfere la liberté d'aller sous divers prétextes courir où bon lui semble, on ne lui en refuse jamais la permission; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-suspect, & nous ne tardons pas à nous défaire de ceux qui l'ont. Ainsi ces mêmes amu-

femens qui nous confervent de bons fujets, nous fervent encore d'épreuve pour les choifir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domeftiques pour le fervice de leurs perfonnes, de bons payfans pour cultiver leurs terres, de bons foldats pour la défenfe de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver les plaifirs changent d'efpece ainfi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maifon & même les voifins, hommes & femmes indifféremment, fe raffemblent après le fervice dans une falle-baffe où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux; & un violon qui les fait danfer. Made. de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques inftans, afin d'y maintenir par fa préfence l'ordre & la modeftie, & il n'eft pas rare qu'elle y danfe elle-même, fût-ce avec fes propres gens. Cette regle quand je l'appris me parut d'abord moins conforme à la févérité des mœurs proteftantes. Je le dis à Julie, & voici à peu-près ce qu'elle me répondit.

La pure morale eft fi chargée de devoirs féveres que fi on la furcharge encore de formes indifférentes, c'eft prefque toujours aux dépens de l'effentiel. On dit que c'eft le cas de la plupart des Moines, qui, foumis à mille regles inutiles, ne favent ce que c'eft qu'honneur &

vertu. Ce défaut regne moins parmi nous, mais nous n'en sommes pas tout-à-fait exempts. Nos Gens d'Eglise, aussi supérieurs en sagesse à toutes les sortes de Prêtres que notre Religion est supérieure à toutes les autres en sainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroissent plus fondées sur le préjugé que sur la raison. Telle est celle qui blâme la danse & les assemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je pense au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes, tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public; au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre; la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse Religion combat la nature; la notre seule qui la suit & la rectifie annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se

voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée où les yeux du public inceſſamment tournés ſur elles les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin ? En quoi Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable & ſalutaire, convenable à la vivacité de la jeuneſſe, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont perſonne n'oſeroit ſortir ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper perſonne au moins quant à la figure, & de ſe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire, & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui ſongent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamais s'aſſembler en public, & où l'indiſcrette ſévérité d'un Paſteur ne ſait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe & l'ennui ? On élude une tyrannie inſupportable que la nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en

ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de ſe devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice eſt ami des ténebres, & jamais l'innocence & le miſtere n'habiterent longtems enſemble. Mon cher ami, me dit-elle en me ſerrant la main comme pour me communiquer ſon repentir & faire paſſer dans mon cœur la pureté du ſien; qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ſerions épargnés durant tant d'années, ſi tous deux aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions ſu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête!

Encore un coup, continua Madᵉ. de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes où tout le monde nous voit & nous écoute, mais dans des entretiens particuliers où regnent le ſecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des riſques. C'eſt ſur ce principe, que quand mes domeſtiques des deux ſexes ſe raſſemblent, je ſuis bien aiſe qu'ils y ſoient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voiſinage ceux dont le commerce n'eſt point capable de leur nuire, & j'apprens avec grand plai-

ſir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voiſins, on dit ; il eſt reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous ſervent ſont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans eſt encore à marier ; il n'eſt pas juſte que la réſerve où vivent ici les uns & les autres leur ôte l'occaſion d'un honnête établiſſement. Nous tâchons dans ces petites aſſemblées de leur procurer cette occaſion ſous nos yeux pour les aider à mieux choiſir, & en travaillant ainſi à former d'heureux ménages nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il reſteroit à me juſtifier moi-même de danſer avec ces bonnes gens ; mais j'aime mieux paſſer condamnation ſur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela eſt le plaiſir que j'y trouve. Vous ſavez que j'ai toujours partagé la paſſion que ma Couſine a pour la danſe ; mais après la perte de ma mere je renonçai pour ma vie au bal & à toute aſſemblée publique ; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, ſans croire y déroger en danſant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domeſtiques. C'eſt un exercice utile à ma ſanté durant la vie ſédentaire qu'on eſt forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuſe innocemment ; car quand j'ai bien danſé mon cœur ne me reproche rien. Il amuſe auſſi M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela ſe borne à lui plaire. Je ſuis

caufe qu'il vient au lieu où l'on danfe : fes gens en font plus contens d'être honorés des regards de leur maître ; ils témoignent auffi de la joye à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la baffeffe de la fervitude & la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au fujet de la danfe, & j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de fubordination, & comment elle & fon mari pouvoient defcendre & s'égaler fi fouvent à leurs domeftiques, fans que ceux-ci fuffent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait de Souverains en Afie fervis dans leurs Palais avec plus de refpect que ces bons maîtres le font dans leur maifon. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres & rien de fi promptement exécuté : ils prient & l'on vole ; ils excufent & l'on fent fon tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des chofes qu'on dit dépend peu des mots qu'on employe.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion fur la vaine gravité des maîtres. C'eft que ce font moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font méprifer chez eux, & que l'infolence des domeftiques annonce plutôt un maître vicieux que foible ; car rien ne leur donne autant d'au-

dace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſauroient plus reſpecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant groſſiérement ils rendent ſenſibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoiſſance par l'air & le ton de leurs femmes de chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme de chambre une fois dépoſitaire du ſecret de ſa maîtreſſe lui fait payer cher ſa diſcrétion, elle agit comme l'autre penſe & décele toutes ſes maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute choſe l'exemple des maîtres eſt plus fort que leur autorité, & il n'eſt pas naturel que leurs domeſtiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chaſſer, faire maiſon nouvelle; tout cela ne produit point le bon ſervice. Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ces gens s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſécrets qu'on lui fait inceſſamment & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvû d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus

ſenſible aux outrages? Combien, dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croyent fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guere à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & Valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroît être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens, Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de reſpect pour vous en votre abſence que ſi vous les euſſiez entendus. On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour ſon valet de chambre; cela peut être; mais l'homme juſte a l'eſtime de ſon valet; ce qui montre aſſez que l'héroïſme n'a qu'une vaine apparence, & qu'il n'y a rien de ſolide que la vertu. C'eſt ſurtout dans cette maiſon qu'on reconnoît la force de ſon empire dans le ſuffrage des domeſtiques. Suffrage d'autant plus ſûr qu'il ne conſiſte point en de vains éloges, mais dans l'expreſſion naturelle

de

de ce qu'ils fentent. N'entendant jamais rien ici qui leur faffe croire que les autres maîtres ne reffemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils eftiment communes à tous; mais ils louent Dieu dans leur fimplicité d'avoir mis des riches fur la terre pour le bonheur de ceux qui les fervent, & pour le foulagement des pauvres.

La fervitude eft fi peu naturelle à l'homme qu'elle ne fauroit exifter fans quelque mécontentement. Cependant on refpecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtreffe, ils valent mieux que des éloges. Nul ne fe plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres; nul ne peut fouffrir qu'elle faffe comparaifon de fon zele avec celui de fes camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement. C'eft-là leur unique plainte & leur plus grande injuftice.

A la fubordination des inférieurs fe joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'adminiftration domeftique n'eft pas la moins difficile. Dans les concurrences de jaloufie & d'intérêt qui divifent fans ceffe les gens d'une maifon, même auffi peu nombreufe que celle-ci, ils ne demeurent prefque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'eft pour voler de concert; s'ils font fideles chacun fe

fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils soient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur fripponnerie & leurs dissentions. La plupart des peres de famille ne connoissent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette disposition des Valets aux secrets rapports & croyent faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant espions & surveillans les uns des autres. Les autres plus indolens aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix; ils se font une sorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un Serviteur fidele. Tous s'abusent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'assemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent en trahissant leurs camarades à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les seconds, en refusant d'apprendre ce qui se fait dans leur maison, autorisent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands fraix que des frippons arrogans & paresseux, qui, s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs services comme des graces, & leurs vols comme des droits (*x*).

(*x*) J'ai examiné d'assez près la police des grandes maisons, & j'ai vu clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques de venir jamais à bout

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique ainſi que dans la civile de vouloir combattre un vice par un autre ou former entre eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſappe les fondemens de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir ! On ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls ; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les ſouffre, corrompent ou ſcandaliſent les enfans attentifs à les obſerver. Quel indigne pere oſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal ? Quel honnête homme voudroit être chef de famille, s'il lui étoit impoſſible de réunir dans ſa maiſon la paix & la fidélité, & qu'il fallût acheter le zele de ſes domeſtiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle.

Qui n'auroit vû que cette maiſon n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exiſter, tant l'union des membres y paroît venir de leur attachement aux chefs. C'eſt ici qu'on trouve le ſenſible exemple qu'on ne ſauroit aimer ſincérement le maître ſans aimer tout ce

de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant frippon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime eſt perdu pour ces malheureux : Ils achetent bien cher tout leur or.

qui lui appartient : vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est-il pas bien simple que les enfans du même pere se traitent en freres entre eux ? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au Temple sans nous le faire sentir ; c'est ce que les habitans de cette maison sentent sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement en les recevant s'ils conviennent à sa femme & à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domestiques suffiroit pour faire à l'instant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maison si peu nombreuse, une maison dont ils ne sortent jamais, & où ils sont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & seroit un enfer pour eux si elle n'étoit une maison de paix. Ils doivent la regarder comme leur maison paternelle où tout n'est qu'une même famille. Un seul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuse, & cet objet désagréable y frappant incessamment leurs regards, ils ne seroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir assortis le mieux qu'il est possible, on les unit pour ainsi dire malgré eux par les services qu'on les force en quelque sorte à se rendre, & l'on fait que chacun ait un sensible intérêt d'être aimé de tous ses camarades.

Nul n'eſt ſi bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre ; ainſi celui qui deſire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eſt d'autant plus facile que ſoit qu'on accorde ou qu'on refuſe une faveur ainſi demandée, on en fait toujours un mérite à celui qui s'en eſt rendu l'interceſſeur. Au contraire, on rebute ceux qui ne ſont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour perſonne ? Eſt-il juſte que vous ſoyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils ſont plus obligeans que vous? On fait plus; on les engage à ſe ſervir mutuellement en ſecret, ſans oſtentation, ſans ſe faire valoir. Ce qui eſt d'autant moins difficile à obtenir qu'ils ſavent fort bien que le maître, témoin de cette diſcrétion, les en eſtime davantage; ainſi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils ſont ſi convaincus de cette diſpoſition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de converſation ; ſouvent ſans avoir rien fait de plus il trouve la choſe demandée & obtenue, & ne ſachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'eſt par ce moyen & d'autres ſemblables qu'on fait régner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour leur maître, &

qui lui eſt ſubordonné. Ainſi, loin de ſe liguer à ſon préjudice, ils ne ſont tous unis que pour le mieux ſervir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire : le zele pour ſon ſervice l'emporte ſur leur bienveillance mutuelle, & tous ſe regardant comme léſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon ſerviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un deux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maiſon me paroît avoir quelque choſe de ſublime, & je ne puis aſſez admirer comment M. & Made. de Wolmar on ſû transformer le vil métier d'accuſateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, auſſi noble, ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, ſimplement, & par des exemples ſenſibles, cette morale criminelle & ſervile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons ſous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne font de tort à perſonne, qu'une injuſtice qu'on voit, qu'on tait, & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même, & que comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à par-

donner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'eſt un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du ſerviteur au maître, on tient ici pour inconteſtable que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action par le profit qu'il enviſage, mais l'autre de ſang-froid & ſans intérêt n'a pour motif de ſon ſilence qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache. De ſorte que quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe peut encore quelquefois eſpérer ſon pardon, mais le témoin qui l'a tue eſt infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne ſouffre aucune accuſation qui puiſſe être ſuſpecte d'injuſtice & de calomnie; c'eſt-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'abſence de l'accuſé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre ſon camarade, ou ſe plaindre perſonnellement de lui, on demande s'il eſt ſuffiſamment inſtruit, c'eſt-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient ſe plaindre? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoît pas aſſez les motifs? Cette action, lui dit-on, tient peut-

être à quelqu'autre qui vous eſt nconnue ; elle a peut-être quelque circonſtance qui ſert à la juſtifier ou à l'excuſer, & que vous ignorez. Comment oſez-vous condamner cette conduite avant de ſavoir les raiſons de celui qui l'a tenue ? Un mot d'explication l'eût peut-être juſtifiée à vos yeux ? pourquoi riſquer de la blâmer injuſtement & m'expoſer à partager votre injuſtice ? S'il aſſure s'être éclairci auparavant avec l'accuſé ; pourquoi donc, lui replique-t-on, venez-vous ſans lui comme ſi vous aviez peur qu'il ne démentit ce que vous avez à dire ? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même ? Eſt-il bien de vouloir que je juge ſur votre raport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger ſur le témoignage de vos yeux, & ne feriez-vous pas reſponſable du jugement partial que j'en pourrois porter, ſi je me contentois de votre ſeule dépoſition ? Enſuite on lui propoſe de faire venir celui qu'il accuſe ; s'il y conſent, c'eſt une affaire bientôt réglée ; s'il s'y oppoſe, on le renvoye après une forte réprimande, mais on lui garde le ſecret, & l'on obſerve ſi bien l'un & l'autre qu'on ne tarde pas à ſavoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle eſt ſi connue & ſi bien établie qu'on n'entend jamais un domeſtique de cette maiſon parler mal d'un de ſes camarades abſent, car ils ſavent tous que c'eſt le moyen de paſ-

ſer pour lâche ou menteur. Lorſqu'un d'entre eux en accuſe un autre, c'eſt ouvertement, franchement, & non ſeulement en ſa préſence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ſes diſcours des garants de ſa bonne foi. Quand il eſt queſtion de querelles perſonnelles, elles s'accommodent preſque toujours par médiateurs ſans importuner Monſieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt ſacré du maître, l'affaire ne ſauroit demeurer ſecrette; il faut que le coupable s'accuſe ou qu'il ait un accuſateur. Ces petits plaidoyés ſont très-rares & ne ſe font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîné ou au ſoupé de ſes gens & que M. de Wolmar appelle en riant ſes grands-jours. Alors après avoir écouté paiſiblement la plainte & la réponſe, ſi l'affaire intéreſſe ſon ſervice, elle remercie l'accuſateur de ſon zele. Je ſais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la juſtice l'emporte en vous ſur les affections particulieres: c'eſt ainſi qu'en uſe un ſerviteur fidele & un honnête homme. Enſuite, ſi l'accuſé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à ſa juſtification. Mais s'il eſt réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle ſuppoſe qu'il a quelque choſe à dire pour ſa défenſe, qu'il ne

veut pas déclarer devant tant de monde ; elle lui aſſigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'eſt là qu'elle ou ſon mari leur parlent comme il convient. Ce qu'il y a de ſingulier en ceci, c'eſt que le plus ſévere des deux n'eſt pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchants de Julie. L'un, faiſant parler la juſtice & la vérité, humilie & confond les coupables, l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter ſa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, & il ne lui eſt pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'eſpoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces ſoins ſur ce qui ſe paſſe chez lui ou chez ſes voiſins, les eſtimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de ſi grandes idées des devoirs & des plaiſirs du pere de famille, & qui connoiſſez l'empire naturel que le génie & la vertu ont ſur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous ſentez à quoi tient leur ſuccès. Richeſſe ne fait pas riche, dit le Roman de la Roſe. Les biens d'un homme ne ſont point dans ſes coffres, mais dans l'uſage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les choſes qu'on poſſede que par leur emploi, & les abus ſont toujours plus inépui-

fables que les richeſſes ; ce qui fait qu'on ne jouït pas à proportion de ſa dépenſe, mais à proportion qu'on l'a ſait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a jouï : mais quelle comparaiſon entre cette extravagante jouïſſance, & celle qu'un homme ſage eût ſû tirer d'une moindre ſomme ? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'uſage des biens peuvent ſeuls transformer le plaiſir en bonheur. Que ſi c'eſt du rapport des choſes à nous que naît la véritable propriété, ſi c'eſt plutôt l'emploi des richeſſes que leur acquiſition qui nous les donne, quels ſoins importent plus au pere de famille que l'économie domeſtique & le bon régime de ſa maiſon, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef ?

Les plus riches ſont-ils les plus heureux ? Que ſert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la regle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance ; c'eſt un être heureux qui commande ici.

Pour moi, je penſe que le ſigne le plus aſſuré du vrai contentement d'eſprit eſt la vie

retirée & domeſtique, & que ceux qui vont ſans ceſſe chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui ſe plait dans ſa maiſon a pour prix des ſoins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouïſſance des plus doux ſentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien deſirer de plus que ce dont il jouït: comme cet Etre immenſe, il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions mais à les rendre véritablement ſiennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue: s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquiſitions, il s'enrichit en poſſédant mieux ce qu'il a. Il ne jouïſſoit que du revenu de ſes terres, il jouït encore de ſes terres mêmes en préſidant à leur culture & les parcourant ſans ceſſe. Son domeſtique lui étoit étranger; il en fait ſon bien, ſon enfant, il ſe l'approprie. Il n'avoit droit que ſur les actions, il s'en donne encore ſur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire ſacré de l'eſtime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ſes richeſſes, elle ne ſauroit lui ôter les cœurs qu'il s'eſt attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere; toute la différence eſt qu'il les nourriſſoit hier, & qu'il ſera demain nourri par eux. C'eſt ainſi qu'on apprend à jouïr véritablement de ſes

biens, de sa famille & de soi-même; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connoître le prix; c'est ainsi que loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, & qu'il tire de ses touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, & si le petit nombre même qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs simples & sublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels sont ceux du pere de famille, pour lesquels l'air & le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille & n'est qu'un vigilant économe; le bien peut prospérer & la maison aller fort mal. Il faut des vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante administration & lui donner un heureux succès. Le premier soin par lequel doit commencer l'ordre d'une maison; c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le desir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude & l'honnêteté sont-elles si incompatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, &

il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres. Un hipocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu ; il n'en peut inspirer le goût à personne, & s'il savoit la rendre aimable il l'aimeroit lui-même. Que servent de froides leçons démenties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser que celui qui les donne se joue de la crédulité d'autrui ? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils disent & non ce qu'ils font, disent une grande absurdité ! Qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien ; car le langage du cœur qui touche & persuade y manque. J'ai quelquefois entendu de ces conversations grossiérement apprêtées, qu'on tient devant les domestiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fussent un instant les dupes, je les ai toujours vu sourire en secret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des sots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils savoient bien n'être pas les siennes.

Toutes ces vaines subtilités sont ignorées dans cette maison, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domestiques tels qu'ils les veulent est de se montrer à eux tels qu'ils sont. Leur conduite est toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs discours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente

de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas besoin de circonspection dans leurs propos ; un mot étourdiment échappé ne renverse point les principes qu'ils se sont efforcés d'établir. Ils ne disent point indiscrettement toutes leurs affaires, mais ils disent librement toutes leurs maximes. A table, à la promenade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on pense sur chaque chose, & sans qu'on songe à personne, chacun y trouve toujours quelque instruction. Comme les domestiques ne voyent jamais rien faire à leur maître, qui ne soit droit, juste, équitable, ils ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miseres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir solliciter le payement de leurs journées, les accoutume à sentir le prix du tems. En voyant le soin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le sien leur est précieux & se fait un plus grand crime de l'oisiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs institutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque semaine, la maîtresse trouve toujours que c'est le plus jeune ou le mieux fait qui

a été le plus diligent. Un ancien domeſtique ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation des gages qu'on lui donne. On n'eſpere pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus long-tems, & qu'ainſi leur bon ſervice leur faſſe tort. Si quelque Valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître & ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre, que ceux-ci faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent uſent en cela d'une juſte repréſaille, que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le peuple ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils font à force ouverte; celui qui parleroit ainſi ne ſeroit entendu de perſonne; on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur ni mutinerie dans l'obéiſſance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne ſoit raiſonnable & utile, & qu'on reſpecte aſſez la dignité de l'homme quoique dans la ſervitude pour ne l'occuper qu'à des choſes qui ne l'aviliſſent point. Au ſurplus rien

rien n'est bas ici que le vice, & tout ce qui est utile & juste est honnête & bienséant.

Si l'on ne souffre aucune intrigue au dehors, personne n'est tenté d'en avoir? Ils savent bien que leur fortune la plus assurée est attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra prospérer la maison. En la servant ils soignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur service agréable; c'est-là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'est guere à sa place en cette occasion, car je n'ai jamais vû de police où l'intérêt fût si sagement dirigé & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout se fait par attachement: l'on diroit que ces ames vénales se purifient en entrant dans ce séjour de sagesse & d'union. L'on diroit qu'une partie des lumieres du maître & des sentimens de la maîtresse ont passé dans chacun de leurs gens; tant on les trouve judicieux, bienfaisans, honnêtes & supérieurs à leur état. Se faire estimer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui regarde les domestiques & mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quel-

le intention j'ai commencé ces remarques; mais en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant qu'il ne faut pour aimer à le contempler, d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.

LETTRE XI.

A Milord Edouard.

NON, Milord, je ne m'en dédis point : on ne voit rien dans cette maison qui n'associe l'agréable à l'utile, mais les occupations utiles ne se bornent pas aux soins qui donnent du profit; elles comprennent encore tout amusement innocent & simple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conserve à celui qui s'y livre une ame saine, un cœur libre du trouble des passions. Si l'indolente oisiveté n'engendre que la tristesse & l'ennui : le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. On ne travaille que pour jouïr; cette alternative de peine & de jouïssance est notre véritable vocation. Le repos qui sert de délassement aux travaux passés & d'encouragement à d'autres n'est pas moins nécessaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des soins de la plus respectable mere de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré dont elle fait sa

promenade favorite & qu'elle appelle son Elisée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cette Elisée dont on me faisoit une espece de mistere. Enfin hier après diné l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maison presque également insupportable, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cet après-midi, & au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger; elle y consentit & nous nous y rendimes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il est toujours soigneusement fermé à la clé. A peine fus-je au dedans que la porte étant masquée par des aulnes & des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante & le chant de mille oiseaux porterent à mon imagination du-

moins autant qu'à mes ſens : mais en même tems je crus voir le lieu le plus ſauvage, le plus ſolitaire de la nature, & il me ſembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce déſert. Surpris, ſaiſi, tranſporté d'un ſpectacle ſi peu prévu, je reſtai un moment immobile, & m'écriai dans un enthouſiaſme involontaire. O Tinian ! ô Juan Fernandez ! (y) Julie, le bout du monde eſt à votre porte ! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un ſourire ; mais vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens : voyons ſi le charme tiendra plus longtems chez vous. C'eſt ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous batiez avec ma Couſine à coups de pêches. Vous ſavez que l'herbe y étoit aſſez aride, les arbres aſſez clair-ſemés, donnant aſſez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arroſé : que penſez-vous qu'il m'en ait coûté pour le mettre dans l'état où il eſt ? Car il eſt bon de vous dire que j'en ſuis la ſurintendante & que mon mari m'en laiſſe l'entiere diſpoſition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu eſt charmant, il eſt vrai, mais agreſte & abandonné ; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte : l'eau

(y) Iſles déſertes de la mer du Sud, célebres dans le voyage de l'Amiral Anſon.

eſt venue je ne ſais comment; la nature ſeule a fait tout le reſte & vous-même n'euſſiez jamais ſû faire auſſi bien qu'elle. Il eſt vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais ſous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premiérement, repris-je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu ſuppléer au tems. Les arbres.... quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déja. De plus, Julie a commencé ceci longtems avant ſon mariage & preſque d'abord après la mort de ſa mere, qu'elle vint avec ſon pere chercher ici la ſolitude. Hé bien, dis-je, puiſque vous voulez que tous ces maſſifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces boſquets ſi bien ombragés ſoient venus en ſept ou huit ans & que l'art s'en ſoit mêlé, j'eſtime que ſi dans une enceinte auſſi vaſte vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économiſé. Vous ne ſurfaites que de deux mille écus, dit-elle, il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? Non rien: à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme; mais Julie qui jusques-là m'avoit

retenu, me dit en me laiſſant aller ; avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extaſe ce verger ainſi métamorphoſé ; & ſi je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays diſpoſées & réunies de maniere à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & ſerré, étoit mêlé de ſerpolet, de beaume, de thim, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi leſquelles l'œil en démêloit avec ſurpriſe quelques-unes de jardin, qui ſembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obſcures, impénétrables aux rayons du ſoleil comme dans la plus épaiſſe forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un art ſemblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans des lieux plus découverts, je voyois çà & là ſans ordre & ſans ſimétrie des brouſſailles de roſes, de framboiſiers, de groſeilles, des fourrés de lilas, de noiſettier, de ſureau, de ſeringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui don-

nant l'air d'être en friche. Je fuivois des allées tortueufes & irrégulieres bordées de ces boccages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne Vierge, de houblon, de liferon, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette efpece, parmi lefquelles le chevrefeuil & le jafmin daignoient fe confondre. Ces guirlandes fembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient fur nous des efpeces de draperies qui nous garantiffoient du foleil, tandis que nous avions fous nos pieds un marcher doux, commode, & fec fur une mouffe fine fans fable, fans herbe, & fans rejettons raboteux Alors feulement je découvris, non fans furprife, que ces ombrages verds & touffus qui m'en avoient tant impofé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & parafites qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'obfervai même qu'au moyen d'une induftrie affez fimple on avoit fait prendre racine fur les troncs des arbres à plufieurs de ces plantes, de forte qu'elles s'étendoient davantage en faifant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu feul on a facrifié l'utile à l'agréable, & dans le refte des terres on a pris un tel

ſoin des plans & des arbres qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laiſſe pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous ſongez combien au fond d'un bois on eſt charmé quelquefois de voir un fruit ſauvage & même de s'en rafraichir, vous comprendrez le plaiſir qu'on a de trouver dans ce déſert artificiel des fruits excellents & mûrs quoique clair-ſemés & de mauvaiſe mine; ce qui donne encore le plaiſir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traverſées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets preſque imperceptibles, tantôt en plus grands ruiſſeaux courans ſur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des ſources bouillonner & ſortir de la terre & quelquefois des canaux plus profonds dans leſquels l'eau calme & paiſible réfléchiſſoit à l'œil les objets. Je comprends à préſent tout le reſte, dis-je à Julie : mais ces eaux que je vois de toutes parts.... elle viennent de là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terraſſe de ſon jardin. C'eſt ce même ruiſſeau qui fournit à grands fraix dans le parterre un jet-d'eau dont perſonne ne ſe ſoucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par reſpect pour mon pere qui l'a fait faire : mais avec quel plaiſir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons guere au jar-

din ! Le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique qui se rendoit dans le lac par le grand chemin qu'elle dégradoit au préjudice des passans & à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger entre deux rangs de saules ; je les ai renfermés dans mon enceinte & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie, en les divisant & réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit & se ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaise, couverte d'un pouce de gravier du lac & parsemée de coquillages formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux courant par intervalles sous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du sol formoient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainsi rafraichie & humectée donnoit sans cesse de nouvelles fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable azile, plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant ; cependant la curiosité me tenoit en haleine : J'étois plus em-

preſſé de voir les objets que d'examiner leurs impreſſions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation ſans prendre la peine de penſer. Mais Made. de Wolmar me tirant de ma rêverie me dit en me prenant ſous le bras ; tout ce que vous voyez n'eſt que la nature végétale & inanimée, & quoi qu'on puiſſe faire, elle laiſſe toujours une idée de ſolitude qui attriſte. Venez la voir animée & ſenſible. C'eſt là qu'à chaque inſtant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui disje, j'entens un ramage bruyant & confus, & j'apperçois aſſez peu d'oiſeaux ; je comprends que vous avez une voliere. Il eſt vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'oſai dire encore ce que je penſois de la voliere ; mais cette idée avoit quelque choſe qui me déplaiſoit, & ne me ſembloit point aſſortie au reſte.

Nous deſcendimes par mille détours au bas du verger où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruiſſeau coulant doucement entre deux rangs de vieux ſaules qu'on avoit ſouvent ébranchés. Leurs têtes creuſes & demi-chauves formoient des eſpeces de vaſes d'où ſortoient par l'adreſſe dont j'ai parlé, des touffes de chevrefeuil dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grace le long du ruiſſeau. Preſque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit baſſin bordé d'herbes de joncs, de roſeaux, ſervant d'abreuvoir à la voliere, & derniere

ſtation de cette eau ſi précieuſe & ſi bien ménagée.

Au delà de ce baſſin étoit un terre-plain terminé dans l'angle de l'enclos par une monticule garnie d'une multitude d'arbriſſeaux de toute eſpece les plus petits vers le haut, & toujours croiſſant en grandeur à meſure que le ſol s'abaiſſoit ; ce qui rendoit le plan des têtes preſque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau qui ſervoient d'azile à cette multitude d'oiſeaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage comme ſous un grand paraſol qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, ſe battre comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent ſi peu à notre approche, que ſelon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fumes arrivés au bord du baſſin, j'en vis pluſieurs deſcendre & s'approcher de nous ſur une eſpece de courte allée qui ſéparoit en deux le terre-plain & communiquoit du baſſin à la voliere. Alors M. de Wolmar faiſant le tour du baſſin ſema ſur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans ſa poche, & quand il ſe fut retiré, les oiſeaux accoururent & ſe mirent à manger comme

des poules, d'un air si familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manege. Cela est charmant ! m'écriai-je : Ce mot de voliere m'avoit surpris de votre part ; mais je l'entens maintenant : je vois que vous voulez des hôtes & non pas des prisonniers. Qu'appellez-vous des hôtes, répondit Julie ? C'est nous qui sommes les leurs. (z) Ils sont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort-bien, repris-je ; mais comment ces maîtres-là se sont-ils emparés de ce lieu ? Le moyen d'y rassembler tant d'habitans volontaires ? Je n'ai pas ouï dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on pût y réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédiens dont les gens riches ne s'avisent gueres dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouïr, la force & l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent ils ont des oiseaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoître, & s'ils y sont à-présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point,

(z) Cette réponse n'est pas exacte puisque le mot d'*hôte* est corrélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

mais il eſt aiſé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs beſoins, en ne les effrayant jamais, en leur laiſſant faire leur couvée en ſûreté & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent reſtent encore. Ce bocage exiſtoit, quoiqu'il fût ſéparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haye vive, ôter celle qui l'en ſéparoit, l'aggrandir & l'orner de nouveaux plans. Vous voyez à droite & à gauche de l'allée qui y conduit deux eſpaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles, & de toutes ſortes de plantes. Elle y fait ſemer chaque année du bled, du mil, du tourneſol, du chénevis; des peſettes, (*a*) généralement de tous les grains que les oiſeaux aiment, & l'on n'en moiſſonne rien. Outre cela preſque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons la Fanchon y ſupplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Made. de Wolmar pouſſe l'attention juſqu'à les pourvoir tous les printems de petits tas de crin, de paille, de laine, de mouſſe, & d'autres matieres propres à faire des nids. Avec le voiſinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand ſoin qu'on prend d'écarter tous les ennemis, (*b*) l'éternelle tranquillité dont ils

(*a*) De la veſce.
(*b*) Les loirs, les ſouris, les chouettes, & ſur-tout les enfans.

jouissent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des peres est encore celle des enfans, & comment la peuplade se soutient & se multiplie.

Ah ! dit Julie, vous ne voyez plus rien ! chacun ne songe plus qu'à soi ; mais des époux inséparables, le zele des soins domestiques, la tendresse paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela ; il y a deux mois qu'il falloit être ici pour livrer ses yeux au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assez tristement, vous êtes épouse & mere ; ce sont des plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussi-tôt M. de Wolmar me prenant par la main me dit en la serrant ; vous avez des amis, & ces amis ont des enfans ; comment l'affection paternelle vous seroit-elle étrangere ? Je le regardai, je regardai Julie ; tous deux se regarderent & me rendirent un regard si touchant que les embrassant l'un après l'autre je leur dis avec attendrissement ; ils me sont aussi chers qu'à vous. Je ne sais par quel bizarre effet un mot peut ainsi changer une ame, mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroît un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée que le pere de deux enfans pour lesquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant azile & ses pe-

tits habitans; mais Made. de Wolmar me retint. Perfonne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené jufqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere & nous avons chacun une: Fanchon a la quatrieme comme infpectrice & pour y mener quelquefois mes enfans; faveur dont on augmente le prix par l'extrême circonfpection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y font. Guftin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre; encore paffé deux mois de printems où fes travaux font utiles n'y entre-t-il prefque plus, & tout le refte fe fait entre nous. Ainfi, lui dis-je, de peur que vos oifeaux ne foient vos efclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de fa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le baffin, en y regardant j'apperçus quelques petits poiffons. Ah! ah, dis-je auffi-tôt, voici pourtant des prifonniers? Oui, dit-il, ce font des prifonniers de guerre, auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta fa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuifine des perchettes qu'elle apporta ici à mon infçû. Je les y laiffe, de peur de la mortifier fi je les renvoyois au lac; car il vaut encore mieux loger du poiffon un peu à l'étroit

que de fâcher une honnête perſonne. Vous avez raiſon, répondis-je, & celui-ci n'eſt pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien, que vous en ſemble, me dit-elle en nous en retournant? Etes-vous encore au bout du monde? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet tranſporté dans l'Eliſée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modeſtement des jeux d'enfant, & ſongez qu'ils n'ont jamais rien pris ſur les ſoins de la mere de famille. Je le ſais, repris-je, j'en ſuis très-ſûr, & les jeux d'enfant me plaiſent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une choſe que je ne puis comprendre. C'eſt qu'un lieu ſi différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il eſt qu'avec de la culture & du ſoin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout eſt verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne ſe montre point: rien ne dément l'idée d'une Iſle déſerte qui m'eſt venue en entrant, & je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah! dit M. de Wolmar, c'eſt qu'on a pris grand ſoin de les effacer. J'ai été ſouvent témoin, quelquefois complice de la fripponnerie. On fait ſemer du foin ſur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les veſtiges du travail; on fait couvrir l'hiver de quel-

quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides ; l'engrais mange la mousse, ranime l'herbe & les plantes ; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroît plus. A l'égard de la mousse qui couvre quelques allées, c'est Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le secret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs ; les murs ont été masqués, non par des espaliers, mais par d'épais arbrisseaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés régnent de fortes hayes vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troefne, & d'autres arbrisseaux mélangés qui leur ôtent l'apparence de hayes & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ; les sinuosités dans leur feinte irrégularité sont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Isle, & en aggrandir l'étendue apparente, sans faire de détours incommodes & trop fréquens. (c)

En considérant tout cela je trouvois assez bizarre qu'on prît tant de peine pour se cacher celle qu'on avoit prise ; n'auroit-il pas mieux

(c) Ainsi ce ne sont pas de ces petits bosquets à la mode, si ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zig-zag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez ſont des plantes ſauvages ou robuſtes qu'il ſuffit de mettre en terre, & qui viennent enſuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature ſemble vouloir dérober aux yeux des hommes ſes vrais attraits, auxquels ils ſont trop peu ſenſibles, & qu'ils défigurent quand ils ſont à leur portée ; elle fuit les lieux fréquentés : c'eſt au ſommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Iſles déſertes qu'elle étale ces charmes les plus touchans, Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher ſi loin ſont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque ſorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut ſe faire ſans un peu d'illuſion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maiſon & amenant avec lui un Architecte chérement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu ſimple & meſquin ! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! Les beaux alignemens qu'il prendroit ! Les belles allées qu'il feroit percer ! Les belles pattes d'oye, les beaux arbres en paraſol, en éventail ! Les beaux treillages bien ſculptés ! Les belles charmilles bien deſſinées, bien équarries, bien contournées ? Les beaux boulingrins de fin

gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales! Les beaux Ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmousets, en toutes sortes de monstres! Les beaux vases de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera son jardin (*d*).... Quand tout cela sera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira gueres, & dont on sortira toujours avec empressement pour aller chercher la campagne, un lieu triste où l'on ne se promenera point, mais par où l'on passera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courses champêtres, je me hâte souvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins si vastes & si richement ornés que la vanité du propriétaire & de l'artiste qui toujours empressés d'étaler, l'un sa richesse & l'autre son talent, préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouïr de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'est point fait pour l'homme empoisonne ses plaisirs. L'air grand est toujours triste; il fait songer aux miseres de celui qui l'affecte. Au milieu de ses parterres & de ses grandes allées son petit individu ne s'aggrandit point; un arbre de

(*d*) Je suis persuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui se trouve dans la campagne; on n'y souffrira plus ni plantes, ni arbrisseaux; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du sable de toutes couleurs, & de beaux vases pleins de rien.

vingt pieds le couvre comme un de ſoixante (*e*) ; il n'occupe jamais que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

Il y a un autre goût directement oppoſé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouïr de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. J'entens, lui dis-je ; c'eſt celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Là deſſus, je leur racontai, Milord, ce qui m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fumes introduits avec tant d'appareil, & où nous vimes briller ſi pompeuſement tous les tréſors de la Hollande ſur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du paraſol & de la petite baguette dont on m'honora, moi indigne, ainſi que les autres

(*e*) Il devoit bien s'étendre un peu ſur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en tariſſant leur ſève, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eſt vrai, donne du bois aux jardiniers : mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déja trop. On croiroit que la nature eſt faite en France autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la défigurer. Les Parcs n'y ſont plantés que de longues perches ; ce ſont des forêts de mats ou de mays, & l'on s'y promene au milieu des bois ſans trouver d'ombre.

Au reſte, je dis qu'en élaguant les arbres on tarit leur ſève, parce qu'il eſt conſtant qu'ils en tirent beaucoup par leurs feuilles, & que la moitié de leurs racines ſont en l'air.

ſpectateurs. Je leur confeſſai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hazarder de m'extaſier à la vue d'une tulippe dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, ſifflé de tous les Savans, & comment le Profeſſeur du jardin, paſſant du mépris de la fleur à celui du panégyriſte, ne daigna plus me regarder de toute la ſéance. Je penſe, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à ſa baguette & à ſon paraſol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie a quelque choſe de petit & de vain qui le rend puéril & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la nobleſſe, de la grandeur, & quelque ſorte de vérité; mais qu'eſt-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon qu'un inſecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuſe à midi & flétrie avant que le ſoleil ſoit couché? qu'eſt-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'eſt ſenſible qu'aux yeux des curieux, & qui n'eſt beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le ſoit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raiſon; alors vous ſerez le docte à votre tour & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites obſervations qui dégénerent en étude ne conviennent point à l'homme raiſonnable qui veut donner à ſon corps un exercice modéré, ou

délaſſer ſon eſprit à la promenade en s'entretenant avec ſes amis. Les fleurs ſont faites pour amuſer nos regards en paſſant, & non pour être ſi curieuſement anatomiſées. (*f*) Voyez leur Reine briller de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air; elle enchante les yeux, & ne coûte preſque ni ſoin ni culture. C'eſt pour cela que les fleuriſtes la dédaignent; la nature l'a faite ſi belle qu'ils ne lui ſauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant ſe tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût eſt de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroiſſe; au lieu que c'eſt à le cacher que conſiſte le véritable goût; ſur-tout quand il eſt queſtion des ouvrages de la nature. Que ſignifient ces allées ſi droites, ſi ſablées, qu'on trouve ſans ceſſe; & ces étoiles par leſquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer maladroitement les bornes? Voit-on dans les bois du ſable de riviere, ou le pied ſe repoſe-t-il plus doucement ſur ce ſable que ſur la mouſſe ou la pelouſe? La nature employe-t-elle ſans ceſſe l'équerre & la regle? ont-ils peur qu'on la reconnoiſſe en quel-

(*f*) Le ſage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui ſavoit ſi bien obſerver les hommes, obſervoit-il ſi mal la nature? Ignoroit-il que ſi ſon Auteur eſt grand dans les grandes choſes, il eſt très-grand dans les petites?

que chofe malgré leurs foins pour la défigurer ? Enfin n'eft-il pas plaifant que, comme s'ils étoient déja las de la promenade en la commençant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme ? Ne diroit- on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & fe hâtent de fortir auffi-tôt qu'ils font entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui fait jouïr de lui-même, qui cherche les plaifirs vrais & fimples, & qui veut fe faire une promenade à la porte de fa maifon ? Il la fera fi commode & fi agréable qu'il s'y puiffe plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant fi fimple & fi naturelle qu'il femble n'avoir rien fait. Il raffemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur; car la nature auffi raffemble toutes ces chofes. Il ne donnera à rien de la fimétrie, elle eft ennemie de la nature & de la variété, & toutes les allées d'un jardin ordinaire fe reffemblent fi fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrain pour s'y promener commodément ; mais les deux côtés de fes allées ne feront point toujours exactement paralleles ; la direction n'en fera pas toujours en ligne droite; elle aura je ne fais quoi de vague comme la démarche d'un homme oifif qui erre en fe promenant : il ne s'inquiétera point de fe percer au loin de belles perfpectives. Le goût des points-de-vue & des lointains

vient du penchant qu'ont la plûpart des hommes à ne se plaire qu'où ils ne sont pas. Ils sont toujours avides de ce qui est loin d'eux, & l'artiste qui ne sait pas les rendre assez contens de ce qui les entoure, se donne cette ressource pour les amuser ; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, & quand il est bien où il est, il ne se soucie point d'être ailleurs. Ici par exemple ; on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on est très-content de n'en pas avoir. On penseroit volontiers que tous les charmes de la nature y sont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade (*g*). Certainement tout homme qui n'aimera pas à passer les beaux jours dans un lieu si simple & si agréable n'a pas le goût pur ni l'ame saine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les

(*g*) Je ne sais si l'on a jamais essayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en sorte que l'œil ne pût suivre chaque allée tout-à-fait jusqu'au bout, & que l'extrémité opposée en fût cachée au spectateur. On perdroit, il est vrai, l'agrément des points de vue, mais on gagneroit l'avantage si cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on est, & dans le milieu d'une étoile assez bornée on se croiroit perdu dans un parc immense. Je suis persuadé que la promenade en seroit aussi moins ennuyeuse quoique plus solitaire ; car tout ce qui donne prise à l'imagination excite les idées & nourrit l'esprit ; mais les faiseurs de jardins ne sont pas gens à sentir ces choses-là. Combien de fois dans un lieu rustique le crayon leur tomberoit des mains, comme à le Nostre dans le parc de St. James, s'ils connoissoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à son spectacle ?

étrangers ; mais en revanche on s'y peut plaire soi-même, sans le montrer à personne.

Monsieur, lui dis-je, ces gens si riches qui font de si beaux jardins ont de fort bonnes raisons pour n'aimer guere à se promener tout seuls, ni à se trouver vis-à-vis d'eux-mêmes, ainsi ils font très-bien de ne songer en cela qu'aux autres. Au reste, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art que l'art n'y paroissoit point, mais d'une maniere si dispendieuse & entretenus à si grands fraix que cette idée m'ôtoit tout le plaisir que j'aurois pu goûter à les voir. C'étoient des roches, des grotes, des cascades artificielles dans des lieux plains & sabloneux où l'on n'a que de l'eau de puits, c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie rassemblées & cultivées en un même sol. On n'y voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers ; mais on y voyoit entassées avec profusion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparses & séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, & le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni de serres ni de fourneaux ni de cloches ni de paillassons. Un terrain presque uni a reçu des ornemens très-simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs,

quelques filets d'eau coulant ſans apprêts, ſans contrainte, ont ſuffi pour l'embellir. C'eſt un jeu ſans effort, dont la facilité donne au ſpectateur un nouveau plaiſir. Je ſens que ce ſéjour pourroit être encore plus agréable & me plaire infiniment moins. Tel eſt par exemple le parc célebre de Milord Cobham à Staw. C'eſt un compoſé de lieux très-beaux & très- pittoreſques dont les aſpects ont été choiſis en différens pays, & dont tout paroît naturel excepté l'aſſemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le Créateur de cette ſuperbe ſolitude y a même fait conſtruire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les tems ainſi que les lieux y ſont raſſemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà préciſément de quoi je me plains. Je voudrois que les amuſemens des hommes euſſent toujours un air facile qui ne fît point ſonger à leur foibleſſe, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des ſommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le ſort ne nous donne-t-il pas aſſez de peines ſans en mettre juſques dans nos jeux?

Je n'ai qu'un ſeul reproche à faire à votre Eliſée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave; c'eſt d'être un amuſement ſuperflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maiſon des boſquets ſi charmans & ſi négligés? Il eſt

vrai, dit-elle un peu embarrassée, mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle seroit plus qu'indiscrette. Jamais ma femme depuis son mariage n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en sais la raison quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à respecter les lieux où vous êtes; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande que la petite famille menée par Fanchon entra comme nous sortions. Ces trois aimables enfans se jetterent au cou de M. & de Made. de Wolmar? J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Elisée en faisant quelques pas avec eux; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zêle pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'amusement de mes enfans & à leur santé quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers: ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempéra-

ment, & pas aſſez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui ſera trop fort pour leur âge & ſe borneront au travail qui les amuſera. Je ne ſaurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me repréſenter mes enfans occupés à me rendre les petits ſoins que je prens avec tant de plaiſir pour eux; & la joye de leurs tendres cœurs en voyant leur mere ſe promener avec délices ſous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainſi paſſés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'en y penſant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Eliſée. Milord, cette incomparable femme eſt mere comme elle eſt épouſe, comme elle eſt amie, comme elle eſt fille, & pour l'éternel ſupplice de mon cœur c'eſt encore ainſi qu'elle fut amante.

Enthouſiaſmé d'un ſéjour ſi charmant, je les priai le ſoir de trouver bon que durant mon ſéjour chez eux la Fanchon me confiât ſa clé & le ſoin de nourrir les oiſeaux. Auſſi-tôt Julie envoya le ſac au grain dans ma chambre & me donna ſa propre clé. Je ne ſais pourquoi je la reçus avec une ſorte de peine: il me ſembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me ſuis levé de bonne heure; & avec l'empreſſement d'un enfant je ſuis allé m'enfermer dans l'Iſle déſerte. Que d'agréables

penſées j'eſpérois porter dans ce lieu ſolitaire où le doux aſpect de la ſeule nature devoit chaſſer de mon ſouvenir tout cet ordre ſocial & factice qui m'a rendu ſi malheureux ! Tout ce qui va m'environner eſt l'ouvrage de celle qui me fut ſi chere. Je la contemplerai tout au tour de moi. Je ne verrai rien que ſa main n'ait touché ; je baiſerai des fleurs que ſes pieds auront foulées ; je reſpirerai avec la roſée un air qu'elle a reſpiré ; ſon goût dans ſes amuſemens me rendra préſens tous ſes charmes, & je la trouverai par-tout comme elle eſt au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Eliſée avec ces diſpoſitions, je me ſuis ſubitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à-peu-près dans la même place. Le ſouvenir de ce ſeul mot a changé ſur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaiſir. Cette image s'eſt confondue dans mon eſprit avec les traits de Mad^e^. de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en ſon abſence, non telle qu'elle fut pour moi & que j'aime encore à me la repréſenter, mais telle qu'elle ſe montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme ſi charmante, ſi chaſte & ſi vertueuſe, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ſes trois aimables enfans, honorable & précieux gage de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire

& recevoir d'elle mille touchantes careſſes. Je voyois à ſes côtés le grave Wolmar, cet Epoux ſi chéri, ſi digne de l'être. Je croyois voir ſon œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur & m'en faire rougir encore ; je croyois entendre ſortir de ſa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à ſa ſuite cette même Fanchon Regar, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité ſur le plus ardent amour. Ah ! quel ſentiment coupable eût pénétré juſqu'à elle à travers cette inviolable eſcorte ? Avec quelle indignation j'euſſe étouffé les vils tranſports d'une paſſion criminelle & mal éteinte, & que je me ſerois mépriſé de ſouiller d'un ſeul ſoupir un auſſi raviſſant tableau d'innocence & d'honnêteté ! Je repaſſois dans ma mémoire les diſcours qu'elle m'avoit tenus en ſortant ; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere eſſuyer la ſueur du front de ſes enfans, baiſer leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux ſentiment de la nature. Il n'y avoit pas juſqu'à ce nom d'Eliſée qui ne rectifiât en moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des paſſions les plus ſéduiſantes. Il me peignoit en quelque ſorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé ; je penſois qu'avec une conſcience agitée on n'auroit jamais choiſi ce nom-là. Je me diſois, la paix regne au fond de

ſon cœur comme dans l'aſyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai paſſé dans l'Eliſée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des penſées honnêtes une ſorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'eſt celui de ſe plaire avec ſoi-même. Si l'on y ſongeoit ſans prévention, je ne ſais quel autre plaiſir on pourroit égaler à celui-là. Je ſens au moins que quiconque aime autant que moi la ſolitude doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on du même principe la clé des faux jugemens des hommes ſur les avantages du vice & ſur ceux de la vertu : car la jouïſſance de la vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent ; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciaſcum l'interno affanno
Si leggeſſe in fronte ſcritto
Quanti mai, che invidia fanno,
Ci farebbero pietà? (h)

Comme il ſe faiſoit tard ſans que j'y ſongeaſſe

(h) Il auroit pu ajouter la ſuite qui eſt très-belle, & ne convient pas moins au ſujet.

Si vedria che i lor nemici
Anno in ſeno, e ſi riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità.

M. de Wolmar eſt venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé m'attendoient. C'eſt vous, leur ai-je dit en m'excuſant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus ſi charmé de ma ſoirée d'hier que j'en ſuis retourné jouir ce matin; heureuſement il n'y a point de mal & puiſque vous m'avez attendu, ma matinée n'eſt pas perdue. C'eſt fort bien dit, a répondu Made. de Wolmar; il vaudroit mieux s'attendre juſqu'à midi, que de perdre le plaiſir de déjeuner enſemble. Les étrangers ne ſont jamais admis le matin dans ma chambre & déjeunent dans la leur. Le déjeuner eſt le repas des amis; les valets en ſont exclus, les importuns ne s'y montrent point; on y dit tout ce qu'on penſe, on y révele tous ſes ſécrets, on n'y contraint aucun de ſes ſentimens; on peut s'y livrer ſans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'eſt preſque le ſeul moment où il ſoit permis d'être ce qu'on eſt; que ne dure-t-il toute la journée! Ah Julie! ai-je été prêt à dire; voilà un vœu bien intéreſſé! mais je me ſuis tû. La premiere choſe que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, a moins que ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité? Vous ſavez, Milord, ſi c'eſt à Made. de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en ſilence. La voir, l'entendre, obſerver ſa conduite, n'eſt-ce pas aſſez la louer?

LET-

LETTRE XII.

De Made. de Wolmar à Made. d'Orbe.

IL eſt écrit, chere amie, que tu dois être dans tous les tems ma ſauvegarde contre moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des piéges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raiſon. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprens à me défier des erreurs comme des paſſions dont elles ſont ſi ſouvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dans les tems paſſés j'avois moins compté ſur mes lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes ſentimens.

Que ce préambule ne t'allarme pas. Je ſerois indigne de ton amitié ſi j'avois encore à la conſulter ſur des ſujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'oſe l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paiſiblement, ma Couſine, & crois que je n'aurai jamais beſoin de conſeil ſur des doutes que la ſeule honnêteté peut réſoudre.

Depuis ſix ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puiſſe régner entre deux époux, tu ſais qu'il ne m'a jamais parlé ni de ſa famille ni de ſa perſonne, & que l'ayant reçu d'un pere auſſi jaloux du bonheur de

ſa fille que de l'honneur de ſa maiſon, je n'ai point marqué d'empreſſement pour en ſavoir ſur ſon compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raiſon, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien aſſurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas beſoin d'en ſavoir davantage pour l'aimer, l'eſtimer, l'honorer autant qu'il étoit poſſible.

Ce matin en déjeunant il nous a propoſé un tour de promenade avant la chaleur; puis ſous prétexte de ne pas courir, diſoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les boſquets, & préciſément, ma chere, dans ce même boſquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me ſuis ſentie un affreux battement de cœur, & j'aurois refuſé d'entrer ſi la honte ne m'eût retenue, & ſi le ſouvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Eliſée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne ſais ſi le philoſophe étoit plus tranquille; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux ſur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le boſquet j'ai vu mon mari me jetter un coup d'œil & ſourire. Il s'eſt aſſis

entre nous, & après un moment de silence, nous prenant tous deux par la main, mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne seront point vains & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun; & ma consolation dans les ennuis d'une vieillesse qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoissez; il est juste de rendre les choses égales, & quoique je n'aye rien de fort intéressant à vous apprendre; puisque vous n'avez plus de secret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le mistere de sa naissance qui jusqu'ici n'avoit été connu que de mon pere. Quand tu le sauras, tu concevras jusqu'où vont le sang-froid & la modération d'un homme capable de taire six ans un pareil secret à sa femme; mais ce secret n'est rien pour lui, & il y pense trop peu pour se faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, sur les événemens de ma vie; ce qui peut vous importer est moins de connoître mes avantures que mon caractere. Elles sont simples comme lui, & sachant bien ce que je suis vous comprendrez aisément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je suis de ces hommes qu'on croit bien injurier en

disant qu'ils ne sentent rien ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont point de passion qui les détourne de suivre le vrai guide de l'homme. Peu sensible au plaisir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce sentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir souffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir souffrir les méchans. Mon seul principe actif est le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes me plait exactement comme une belle simétrie dans un tableau, ou comme une piece bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque passion dominante c'est celle de l'observation : J'aime à lire dans les cœurs des hommes ; comme le mien me fait peu d'illusion, que j'observe de sang-froid & sans intérêt, & qu'une longue expérience m'a donné de la sagacité, je ne me trompe guere dans mes jugemens ; aussi c'est-là toute la récompense de l'amour propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais seulement à voir jouer les autres : La société m'est agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainsi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux, sans me soucier

d'en être vu j'ai besoin de les voir, & sans m'être chers ils me sont nécessaires.

Les deux premiers états de la société que j'eus occasion d'observer furent les courtisans & les valets ; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence & si peu dignes d'être étudiés, si faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour où tout est sitôt vu, je me dérobai sans le savoir au péril qui m'y menaçoit & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du service chez un Prince étranger ; c'est là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le désespoir d'avoir tué son ami forçoit à s'exposer témérairement & contre son devoir. Le cœur sensible & reconnoissant de ce brave officier commença dès lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impossible de refuser la mienne, & nous ne cessames d'entretenir depuis ce tems-là des liaisons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'est pas, comme je l'avois cru, le seul mobile des actions humaines & que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en est aussi qui la favorisent. Je conçus que le caractere général de l'homme est un amour-propre indifférent par lui-même,

bon ou mauvais par les accidens qui le modifient & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune, & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, & méprisant la vaine opinion des conditions, je me jettai successivement dans les divers états qui pouvoient m'aider à les comparer tous & à connoître les uns par les autres. Je sentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque Lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder, qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être spectateur. Il est toujours aisé de descendre : j'essayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit avisé. Je devins même paysan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé si novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoissance des hommes, dont l'oisive philosophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiser par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaisir d'y contribuer. Ce sentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même ; & par une suite assez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois seul. La solitude qui m'ennuya

toujours me devenoit affreuſe, & je ne pouvois plus eſpérer de l'éviter longtems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois beſoin d'un attachement; l'image de la caducité ſans conſolation m'affligeoit avant le tems, &, pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la triſteſſe. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même après avoir vécu preſque indépendant dans les liens du mariage, je ſens que j'ai beſoin de redevenir époux & pere, & je vais me retirer dans le ſein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier; elle n'eſt pas ſans mérite; elle a le cœur ſenſible, & l'amour de ſon devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'eſt ni une beauté, ni un prodige d'eſprit: mais venez-la voir & croyez que ſi vous ne ſentez rien pour elle, vous ne ſentirez jamais rien pour perſonne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre pere m'avoit parlé modeſtement de vous. Vos tranſports, vos larmes de joye en l'embraſſant me donnerent la premiere ou plutôt la ſeule émotion que j'aye éprouvée de ma vie. Si cette impreſſion fut légere, elle étoit unique & les ſentimens n'ont beſoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur réſiſtent. Trois ans d'abſence ne changerent point l'état

de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'eſt ici qu'il faut que je vous vange d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chere, avec quelle étrange ſurpriſe j'appris alors que tous mes ſecrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épouſée ſans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcuſable, a continué M. de Wolmar. J'offenſois la délicateſſe; je péchois contre la prudence; j'expoſois votre honneur & le mien; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs ſans reſſource: mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reſte m'étoit indifférent. Comment réprimer la paſſion même la plus foible, quand elle eſt ſans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caracteres froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations; mais s'il en ſurvient une qui les atteigne, ils ſont auſſi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raiſon, qui gouverne tandis qu'elle eſt ſeule, n'a jamais de force pour réſiſter au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai ſuccombé. Si l'ivreſſe de quelque autre paſſion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chutes que de faux-pas: il n'y a que des ames de feu qui ſachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions ſublimes ſont leur ouvrage; la froide raiſon n'a

jamais rien fait d'illuftre, & l'on ne triomphe des paffions qu'en les oppofant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine feule & tient tout en équilibre, voilà comment fe forme le vrai fage, qui n'eft pas plus qu'un autre à l'abri des paffions, mais qui feul fait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétens pas exténuer ma faute; fi c'en eût été une je l'aurois faite infailliblement; mais, Julie, je vous connoiffois & n'en fis point en vous époufant. Je fentis que de vous feule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouïr, & que fi quelqu'un étoit capable de vous rendre heureufe, c'étoit moi: Je favois que l'innocence & la paix étoient néceffaires à votre cœur; que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chaffer l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne fortiroit que par un nouveau combat, & que ce feroit en fentant combien vous pouviez encore être eftimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit ufé pour l'amour; je comptai donc pour rien une difproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un fentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouïr, & impoffible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus d'à-moitié écou-

lée qu'un ſeul goût s'étoit fait ſentir à moi, je jugeai qu'il ſeroit durable & je me plus à lui conſerver le reſte de mes jours. Dans mes longues recherches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je penſai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire; j'oſai croire à la vertu & vous épouſai. Le miſtere que vous me faiſiez ne me ſurprit point; j'en ſavois les raiſons, & je vis dans votre ſage conduite celle de ſa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réſerve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque inſtant ſur le bord de vos levres. Je ne me ſuis trompé en rien; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choiſir une épouſe, je deſirai d'avoir en elle une compagne aimable, ſage, heureuſe. Les deux premieres conditions ſont remplies. Mon enfant, j'eſpere que la troiſieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui ſauter au cou en m'écriant; Mon cher mari! ô le meilleur & le plus aimé des hommes! apprenez-moi ce qui manque à mon bonheur, ſi ce n'eſt le vôtre, & d'être mieux mérité.... vous êtes heureuſe autant qu'il ſe peut, a-t-il dit en m'interrompant, vous méritez de l'être; mais il eſt tems de jouir en paix

d'un bonheur qui vous a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eût suffi, tout étoit fait du moment que vous me la promites ; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'est à la rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert sans nous en parler. Julie, nous avons réussi, mieux que vous ne pensez, peut-être. Le seul tort que je vous trouve est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au delà de nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit sa foiblesse en s'y livrant ; vous êtes la plus vertueuse des femmes, qui ne connoit d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif souvenir de ses fautes est la seule faute qui reste à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-mêmes des précautions injurieuses, apprenez à compter sur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injustes défiances capables de réveiller quelquefois les sentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir su choisir un honnête homme dans un âge où

il eſt ſi facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami ſous les yeux de votre mari même. A peine vos liaiſons me furent-elles connues que je vous eſtimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthouſiaſme vous avoit tous deux égarés ; il n'agit que ſur les belles ames ; il les perd quelquefois, mais c'eſt par un attrait qui ne ſéduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit ſitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne falloit point rompre ; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choſes louables, qu'il falloit plutôt le régler que l'anéantir ; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre ſans perdre beaucoup de ſon prix. Je ſavois que les grands combats ne ſont qu'irriter les grandes paſſions, & que ſi les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée eſt capable de l'abbattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer ſa ſévérité. Je nourris ſon amitié pour vous, dit-il à St. Preux ; j'en ôtai ce qui pouvoit y reſter de trop, & je crois vous avoir conſervé de ſon propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laiſſé, ſi je l'euſſe abandonnée à lui-même.

Mes ſuccès m'encouragerent, & je voulus

tenter votre guérison comme j'avois obtenu la sienne ; car je vous estimois, & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance & de la franchise. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé ; vous ne me tromperez point ; & quoique vous ne soyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne pensez & suis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je sais bien que ma conduite a l'air bizarre & choque toutes les maximes communes ; mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas se conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille ; soyez ce que vous êtes, & nous serons tous contens. Le danger n'est que dans l'opinion ; n'ayez pas peur de vous & vous n'aurez rien à craindre ; ne songez qu'au présent & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage ; mais si mes projets s'accomplissent & que mon espoir ne m'abuse pas, nos destinées seront mieux remplies & vous serez tous deux plus heureux que si vous aviez été l'un à l'autre.

En se levant il nous embrassa, & voulut que nous nous embrassassions aussi, dans ce lieu .... dans ce lieu même où jadis .... Claire, ô

bonne Claire, combien tu m'as toujours aimée ! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas ! que j'aurois eu tort d'en faire ! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que jusques-là je n'avois osé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce bosquet dont nous sortions, il me dit en riant ; Julie, ne craignez plus cet asyle : il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, Cousine, mais je te jure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des cœurs : Que le Ciel le lui laisse toujours ? avec tant de sujet de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conseil à donner ; patience, mon Ange, nous y voici ; mais la conversation que je viens de te rendre étoit nécessaire à l'éclaircissement du reste.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-tems est attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain pour s'y rendre, qu'il te verroit en passant, & qu'il y resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pensois d'un départ aussi déplacé, j'ai représenté qu'il ne me paroissoit pas assez indispensable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans sa maison.

Voulez-vous, a-t-il repliqué, que je lui faſſe mes honneurs pour l'avertir qu'il n'eſt pas chez lui? Je ſuis pour l'hoſpitalité des Valaiſans. J'eſpere qu'il trouve ici leur franchiſe & qu'il nous laiſſe leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un ſéjour qui a ſes beautés & même de celles que vous aimez; vous viſiterez le patrimoine de mes peres & le mien; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous ſoit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château reſſembloit à celui de Milord Edouard qui.... mais heureuſement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu tout ſimplement que j'avois raiſon & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui ſembloit vouloir me pouſſer à bout, a repliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaiſoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou reſter? Reſter, a-t-il dit ſans balancer. Hé bien, reſtez, a repris mon mari en lui ſerrant la main: homme honnête & vrai, je ſuis très-content de ce mot-là.

Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-deſſus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le ſilence, & n'ai pu cacher ſi bien mon chagrin que mon mari ne s'en ſoit apperçu.

Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent ; dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cause contre vous-même, & Madame de Wolmar se contenteroit-elle d'une vertu qui eût besoin de choisir ses occasions? Pour moi, je suis plus difficile; je veux devoir la fidélité de ma femme à son cœur & non pas au hazard, & il ne me suffit pas qu'elle garde sa foi ; je suis offensé qu'elle en doute.

Ensuite il nous a menés dans son cabinet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les Lettres que je croyois avoir vû brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité; s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mere à celui qui maître de contenter ses desirs sut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage?

J'ai

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les employe à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

Je sais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien ne me refusera pas une si légere grace. Mais, ma chere, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aie besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner; mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver sur St. Preux un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la sens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger réel; mais ce danger existe-t-il en effet? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon ame,

plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille, je ne sens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudroit mieux être exempte; mais bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, & quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence, & que quand l'horreur du crime n'existeroit pas, les sentimens qu'elle a détruits, auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure quand la raison doit m'allarmer? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice? comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation, & braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore?

Pese toutes ces considérations, ma Cousine, tu verras que quand elles seroient vaines par

elles-mêmes, elles sont assez graves par leur objet pour mériter qu'on y songe. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont mise. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occasion délicate; car mes erreurs passées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer sur toutes choses. Quoique tu penses de toi-même, ton ame est calme & tranquille, j'en suis sûre; les objets s'y peignent tels qu'ils sont: mais la mienne toujours émue comme une onde agitée les confond & les défigure. Je n'ose plus me fier à rien de ce que je sens, & malgré de si longs repentirs, j'éprouve avec douleur que le poids d'une ancienne faute est un fardeau qu'il faut porter toute sa vie.

LETTRE XIII.

Réponse.

PAUVRE Cousine! que de tourmens tu te donnes sans cesse avec tant de sujets de vivre en paix! Tout ton mal vient de toi! ô Israël! Si tu suivois tes propres regles; que dans les choses de sentiment tu n'écoutasses que la voix intérieure, & que ton cœur fît taire ta raison, tu te livrerois sans scrupule à la sécurité qu'il t'inspire, & tu ne t'efforcerois point, contre son témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entens, je t'entens bien, ma Julie; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées sous prétexte d'en prévenir de nouvelles, & tes scrupules sont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine imposée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les tems; y penses-tu? compare aussi les conditions, & souviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuses, ma chere enfant; on ne se donne point ainsi le change à soi-même: si l'on peut s'étourdir sur son état en n'y pensant point, on le voit tel qu'il est sitôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne se déguise pas plus ses vertus que ses vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humanité. Défie-toi de cette dangereuse vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchise d'une ame droite est préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la sagesse, il en faut aussi dans les précautions qu'elle inspire; de peur que des soins ignominieux à la vertu n'avilissent l'ame, & n'y réalisent un danger chimérique à force de nous en allarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une chute il faut se tenir debout & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te

voilà dévote comme elle ; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès ! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes terreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux, mon aimable amie ; toi dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui sort de ton caractere dans tes maximes sur la séparation des sexes ? Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même maniere, mais regarde si cette importante regle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment & sans exception aux femmes & aux filles, à la société générale & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amusemens, & si la décence & l'honnêteté qui l'inspirent ne la doivent pas quelquefois tempérer ? Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées où les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoître, & s'assortir ; mais tu leur interdis avec grande raison toute entrevue particuliere. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les

ſoins domeſtiques retiennent dans l'intérieur de leur maiſon, & qui ne doivent s'y refuſer à rien de convenable à la maîtreſſe du logis ? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier ; mais s'il ſurvient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuſeras-tu de recevoir ſon hôte en ſon abſence & de lui faire les honneurs de ta maiſon, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui ? Remonte au principe & toutes les regles s'expliqueront. Pourquoi penſons-nous que les femmes doivent vivre retirées & ſéparées des hommes ? Ferons-nous cette injure à notre ſexe de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ma chere, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille ſans ceſſe environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectacles devoirs de la nature. Ce qui nous ſépare des hommes, c'eſt la nature elle-même qui nous preſcrit des occupations différentes, c'eſt cette douce & timide modeſtie qui, ſans ſonger précisément à la chaſteté, en eſt la plus ſûre gardienne ; c'eſt cette réſerve attentive & piquante, qui nourriſſant à la fois dans les cœurs des hommes & les deſirs & le reſpect,

ſert pour ainſi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne ſont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conſervent en général le plus d'aſcendant ſur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette ſage & diſcrette réſerve, ſans caprice & ſans refus, elles ſavent au ſein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine diſtance, & les empêchent de jamais ſe raſſaſier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton prétexte eſt trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé ſur un devoir rigoureux, la même bienſéance qui l'établit peut quelquefois en diſpenſer.

La circonſpection que tu fondes ſur tes fautes paſſées eſt injurieuſe à ton état préſent; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raiſon. Comment le rempart qui défend ta perſonne n'a-t-il pu le garantir d'une crainte ignominieuſe? Comment ſe peut-il que ma Couſine, ma ſœur, mon amie, ma Julie confonde les foibleſſes d'une fille trop ſenſible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doivent élever & ſoutenir ton ame. Ton mari qui en préſume tant & dont tu as l'eſtime à juſtifier; tes enfans que tu veux former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour mere; ton vénérable pere qui t'eſt ſi cher, qui jouït de ton

bonheur & s'illuftre de fa fille plus même que de fes ayeux ; ton amie dont le fort dépend du tien & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué ; fa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux infpirer ; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perfonne, & qui te refpecte encore plus que tu ne le redoutes ; toi-même, enfin, qui trouves dans ta fageffe le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines ; que de motifs de confiance te font honte de t'ofer défier de toi ! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je befoin de confidérer ce qu'elle eft ? Il me fuffit de favoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah ! fi jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'inftant même où tu croyois l'envifager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût fait préfente, par celle qu'elle t'infpira dès qu'y penfer eût été la commettre.

Je me fouviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foibleffe d'une jeune amante eft un crime irrémiffible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on fe dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je fais quelles maximes regnent là deffus dans le grand monde

où la vertu n'eſt rien, où tout n'eſt que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en eſt ridicule contre l'uſage qui les autoriſe. Mais toi, Julie, ô toi qui brûlant d'une flamme pure & fidelle n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le ciel & toi ! toi qui te faiſois reſpecter au milieu de tes fautes ; toi qui livrée à d'impuiſſans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus ; toi qui t'indignois de ſupporter ton propre mépris, quand tout ſembloit te rendre excuſable ; oſes-tu redouter le crime après avoir payé ſi cher ta foibleſſe ? Oſes-tu craindre de valoir moins aujourd'hui que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes ? Non, ma chere ; loin que tes anciens égaremens doivent t'allarmer ils doivent animer ton courage ; un repentir ſi cuiſant ne mene point au remords, & quiconque eſt ſi ſenſible à la honte ne ſait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eut des ſoutiens contre ſa foibleſſe, ce ſont ceux qui s'offrent à toi ; ſi jamais une ame forte a pu ſe ſoutenir elle-même, la tienne a-t-elle beſoin d'appui ? Dis-moi donc quels ſont les raiſonnables motifs de crainte ? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel où, même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont ceſſé de réſiſter & ont fini par vaincre. Ah ! Julie ! croirai-je qu'après tant de

tourmens & de peines, douze ans de pleurs & six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, sois sincere avec toi-même; si le péril existe, sauve ta personne & rougis de ton cœur; s'il n'existe pas c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il est des tentations déshonorantes qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il est même honteux de les vaincre, &que se précautionner contre elles est moins s'humilier que s'avilir?

Je ne prétens pas te donner mes raisons pour invincibles, mais te montrer seulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela suffit pour autoriser mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne sais pas te rendre justice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais su voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, & te juge exactement selon ton mérite. Prompte, comme tous les gens sensibles, à mal juger de ceux qui ne le sont pas, je me défiois de sa pénétration dans les secrets des cœurs tendres; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y passent n'échappe à ses observations. Je les trouve même si fines & si justes que j'ai rebroussé presque à l'autre extrémité de mon premier sentiment, & je

croirois volontiers que les hommes froids qui consultent plus leurs yeux que leur cœur jugent mieux des passions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par se mettre à la place des autres, & ne savent jamais voir que ce qu'ils sentent. Quoiqu'il en soit, M. de Wolmar te connoit bien, il t'estime, il t'aime, & son sort est lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laisses l'entiere direction de ta conduite sur laquelle tu crains de t'abuser? Peut-être sentant approcher la vieillesse, veut-il par des épreuves propres à le rassurer prévenir les inquiétudes jalouses qu'une femme inspire ordinairement à un vieux mari, peut-être le dessein qu'il a demande-t-il que tu puisses vivre familiérement avec ton ami, sans allarmer ni ton époux ni toi-même; peut-être veut-il seulement te donner un témoignage de confiance & d'estime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais se refuser à de pareils sentimens comme si l'on n'en pouvoit soutenir le poids; & pour moi, je pense en un mot que tu ne peux mieux satisfaire à la prudence & à la modestie qu'en te rapportant de tout à sa tendresse & à ses lumieres.

Veux-tu, sans désobliger M. de Wolmar, te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'existe plus? Restée seule avec le philosophe, prends contre lui toutes les précautions superflues qui t'auroient été ja-

dis si nécessaires ; impose-toi la même réserve que si avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur & du sien. Evite les conversations trop affectueuses, les tendres souvenirs du passé ; interromps ou préviens les trop longs tête-à-têtes ; entoure-toi sans cesse de tes enfans ; reste peu seule avec lui dans la chambre, dans l'Elisée, dans le bosquet malgré la profanation. Sur-tout prends ces mesures d'une maniere si naturelle qu'elles semblent un effet du hazard, & qu'il ne puisse imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau ; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas exposer. Prens le tems de cette absence pour te donner cet amusement, en laissant tes enfans sous la garde de la Fanchon. C'est le moyen de te livrer sans risque aux doux épanchemens de l'amitié, & de jouir paisiblement d'un long tête-à-tête sous la protection des Bateliers, qui voyent sans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penser à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en suis sûre ; c'est de faire en l'absence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à son retour, & de songer au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes ; mais une ame franche &

incapable de mauvaiſe foi a contre le vice bien des reſſources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Au reſte, puiſque ton mari doit me voir en paſſant, il me dira, j'eſpere, les véritables raiſons de ſon voyage, & ſi, je ne les trouve pas ſolides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoiqu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire : c'eſt ſur quoi tu peux compter. En attendant, en voilà je penſe plus qu'il n'en faut pour te raſſurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie ; je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu feras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la ſeule honnêteté de ton ame, tu ne riſquerois rien encore ; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues ; on a beau couvrir du vain nom de foibleſſes des fautes toujours volontaires ; jamais femme ne ſuccombe qu'elle n'ait voulu ſuccomber, & ſi je penſois qu'un pareil ſort pût t'attendre, crois-moi, crois-en ma tendre amitié, crois-en tous les ſentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop ſenſible à t'en garantir pour t'abandonner à toi-ſeule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoiſſances qu'il avoit avant ton mariage me ſur-

prend peu : tu ſais que je m'en ſuis toujours doutée ; & je te dirai, de plus, que mes ſoupçons ne ſe ſont pas bornés aux indiſcrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit & vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des ſoupçons lui-même, pût ſe réſoudre à tromper ſon gendre & ſon ami. Que s'il t'engageoit ſi fortement au ſecret, c'eſt que la maniere de le révéler devenoit fort différente de ſa part ou de la tienne, & qu'il vouloit ſans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il ſavoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous cauſerons de tout cela plus à loiſir dans un mois d'ici.

Adieu, petite Couſine, c'eſt aſſez prêcher la prêcheuſe ; reprend ton ancien métier, & pour cauſe. Je me ſens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne ſais guere ce que je fais. Ah Chaillot, Chaillot ! . . . . ſi j'étois moins folle . . . . mais j'eſpere de l'être toujours.

P. S. A propos ; j'oubliois de faire compliment à ton Alteſſe. Dis-moi, je t'en prie, Monſeigneur ton mari eſt-il Atteman, Knès, ou Boyar ? Pour moi je croirai jurer s'il faut t'appeller Madame la Boyarde. O pauvre enfant ! Toi qui as tant gémi d'être née Demoiſelle, te voilà bien chanceuſe d'être la fem-

me d'un Prince ! Entre nous, cependant, pour une Dame d'une si grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne sais-tu pas que les petits scrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maison qui prétend être fils de son pere ?

L E T T R E XIV.

De M. de Wolmar à Made. d'Orbe.

JE pars pour Etange, petite Cousine, je m'étois proposé de vous voir en allant; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence, & j'aime mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance; afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déja m'être assez assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un pere; mais quand il sera tems de les prendre je serai trop âgé pour les

remplir, & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs par la raison qui vous est connue (i) Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine à m'acquitter à son gré. Comme par mille autres raisons votre sexe n'est pas propre à ces mêmes soins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever son Henriette ; je vous destine pour votre part le gouvernement du ménage sur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé ; la mienne sera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maison, & de goûter dans ma vieillesse un repos qui sera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ses enfans à des mains mercenaires, & je n'ai pu blamer ses scrupules. Le respectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne sauroit payer, tant de vertus qui ne sont point à prix, qu'il est inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puisse espérer de trouver les lumieres d'un maître ; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui son cœur puisse inspirer le zele d'un pere ; & le génie n'est guere à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui toutes les quali-

(i) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur, mais il est prié de ne pas s'impatienter.

qualités convenables, & si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher & auquel il a de si grandes obligations, à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, & comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite Cousine, la clé de toute ma conduite qui ne peut que paroître fort bizarre sans cette explication, & qui, j'espere, aura désormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de sa vertu, je serois insensé d'établir dans ma maison cet amant avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être, & comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins?

Je vous ai vu quelquefois sourire à mes observations sur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde avec

toute la ſubtilité qu'on prête à votre ſexe n'euſſiez jamais faite, dont pourtant vous ſentirez peut-être l'évidence au premier inſtant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer ſur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens ſont plus amoureux que jamais, ce n'eſt pas, ſans doute, une merveille à vous apprendre. De vous aſſurer au contraire qu'ils ſont parfaitement guéris; vous ſavez ce que peuvent la raiſon, la vertu, ce n'eſt pas-là, non plus, leur plus grand miracle : mais que ces deux oppoſés ſoient vrais en même tems; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils ſoient toujours amans & ne ſoient plus qu'amis; c'eſt, je penſe, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui eſt pourtant ſelon l'exacte vérité.

Telle eſt l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, ſoit dans leurs diſcours ſoit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au ſujet du portrait a ſervi plus que tout le reſte à m'en éclaircir le miſtere, & je vois qu'ils ſont toujours de bonne foi, même en ſe démentant ſans ceſſe. Quand je dis eux, c'eſt ſur-tout le jeune homme que j'entens; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture : Un voile de ſageſſe & d'honnêteté fait tant de replis autour de

ſon cœur, qu'il n'eſt plus poſſible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au ſien propre. La ſeule choſe qui me fait ſoupçonner qu'il lui reſte quelque défiance à vaincre eſt qu'elle ne ceſſe de chercher en elle-même ce qu'elle feroit ſi elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que ſi elle étoit réellement guérie elle ne le feroit pas ſi bien.

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des ſentimens qui lui reſtent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans ſa premiere jeuneſſe; mais je les vois ſans avoir droit de m'en offenſer. Ce n'eſt pas de Julie de Wolmar qu'il eſt amoureux, c'eſt de Julie d'Etange; il ne me hait point comme le poſſeſſeur de la perſonne qu'il aime, mais comme le raviſſeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eſt point ſa maîtreſſe, la mere de deux enfans n'eſt plus ſon ancienne écoliere. Il eſt vrai qu'elle lui reſſemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle ſouvent le ſouvenir. Il l'aime dans le tems paſſé: voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'eſt pas une vaine ſubtilité, petite Couſine, c'eſt une obſervation très-ſolide qui, étendue à d'autres amours, auroient peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroît. Je penſe même qu'elle ne feroit pas difficile à expliquer en cette occaſion par vos propres idées. Le tems où vous ſéparâtes ces deux

amans fut celui où leur paſſion étoit à ſon plus haut point de véhémence. Peut-être s'ils fuſſent reſtés plus long-tems enſemble ſe feroient-ils peu-à-peu refroidis ; mais leur imagination vivement émue les a ſans ceſſe offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'inſtant de leur ſéparation. Le jeune homme ne voyant point dans ſa maîtreſſe les changemens qu'y faiſoient le progrès du tems l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (*k*). Pour le rendre heureux il n'étoit pas queſtion ſeulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonſtances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours ; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis. Elle eſt devenue plus belle, mais elle a changé ; ce qu'elle a gagné tourne en ce ſens à ſon préjudice ; car c'eſt de l'ancienne & non pas d'une autre qu'il eſt amoureux.

L'erreur qui l'abuſe & le trouble eſt de con-

(*k*) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la conſiſtance à un ſentiment auſſi frivole & auſſi paſſager que l'amour. Tout change dans la nature, tout eſt dans un flux continuel, & vous voulez inſpirer des feux conſtans ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même viſage, le même âge, la même humeur ; ſoyez toujours la même, & l'on vous aimera toujours, ſi l'on peut. Mais changer ſans ceſſe & vouloir toujours qu'on vous aime, c'eſt vouloir qu'à chaque inſtant on ceſſe de vous aimer : ce n'eſt pas chercher des cœurs conſtans, c'eſt en chercher d'auſſi changeans que vous.

fondre les tems & de se reprocher souvent comme un sentiment actuel, ce qui n'est que l'effet d'un souvenir trop tendre; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le désabuser. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de son erreur, que de ses lumieres. Lui découvrir le véritable état de son cœur seroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce seroit lui donner une affliction dangereuse en ce que l'état de tristesse est toujours favorable à l'amour.

Délivré des scrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaisance des souvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de réserve, & les traits de sa Julie ne sont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y pût retrouver encore. J'ai pensé qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui sert d'encouragement pour achever, il falloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si cheres. Vous qui contribuâtes à les faire naître pouvez contribuer plus que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela, charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les

objets qui l'effarouchent, en les lui préſentant de maniere qu'ils ne ſoient plus dangereux pour lui. Il eſt ardent, mais foible & facile à ſubjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à ſon imagination. A la place de ſa maîtreſſe je le force de voir toujours l'épouſe d'un honnête homme & la mere de mes enfans: j'efface un tableau par un autre, & couvre le paſſé du préſent. On mene un Courſier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en ſoit plus effrayé. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur eſt deja refroidi ; & leur offre dans l'éloignement des monſtres qui diſparoiſſent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expoſe qu'à des épreuves qu'ils peuvent ſoutenir ; car la ſageſſe ne conſiſte pas à prendre indifféremment toutes ſortes de précautions, mais à choiſir celles qui ſont utiles & à négliger les ſuperflues. Les huit jours pendant leſquels je les vais laiſſer enſemble ſuffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais ſentimens & connoître ce qu'ils ſont réellement l'un à l'autre. Plus ils ſe verront ſeul à ſeul, plus ils comprendront aiſément leur erreur en comparant ce qu'ils ſentiront avec ce qu'ils auroient autrefois ſenti dans une ſituation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer ſans riſque à la familiarité dans laquelle ils vi-

vront néceſſairement ſi mes vues ſont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conſeils qu'elle ne pouvoit refuſer de ſuivre ſans ſe faire tort. Quel plaiſir je prendrois à lui donner cette preuve que je ſens tout ce qu'elle vaut, ſi c'étoit une femme auprès de laquelle un mari, pût ſe faire un mérite de ſa confiance! Mais quand elle n'auroit rien gagné ſur ſon cœur, ſa vertu reſteroit la même; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reſte aujourd'hui quelque peine intérieure à ſouffrir, ce ne peut être que dans l'attendriſſement d'une converſation de réminiſcence qu'elle ne ſaura que trop preſſentir, & qu'elle évitera toujours. Ainſi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vues qui me l'inſpirent, & par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite Couſine, juſqu'à mon retour. Quoique je n'aye pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en faſſiez un miſtere. J'ai pour maxime de ne point interpoſer de ſecrets entre les amis : Ainſi je remets ceux-ci à votre diſcrétion; faites-en l'uſage que la prudence & l'amitié vous inſpireront : je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.

LETTRE XV.

A Milord Edouard.

M. De Wolmar partit hier pour Etange, & j'ai peine à concevoir l'état de tristesse où m'a laissé son départ. Je crois que l'éloignement de sa femme m'affligeroit moins que le sien. Je me sens plus contraint qu'en sa présence même ; un morne silence regne au fond de mon cœur ; un effroi secret en étouffe le murmure & moins troublé de desirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime sans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame se rassure & perd ces indignes frayeurs ? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle sa vue appaise mon trouble, ses regards épurent mon cœur. Tel est l'ascendant du sien qu'il semble toujours inspirer aux autres le sentiment de son innocence, & le repos qui en est l'effet. Malheureusement pour moi sa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de ses amis, & dans les momens que je suis forcé de passer sans la voir, je souffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé ; c'est un mot qu'elle me dit hier après le départ de son mari.

Quoique jufqu'à cet inftant elle eût fait affez bonne contenance, elle le fuivit longtems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au feul éloignement de cet heureux époux ; mais je conçus à fon difcours que cet attendriffement avoit encore une autre caufe qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, & vous favez s'il m'eft cher. Ne croyez pas pourtant que le fentiment qui m'unit à lui, auffi tendre & plus puiffant que l'amour, en ait auffi les foibleffes. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre enfemble eft interrompue, l'efpoir affuré de la reprendre bientôt nous confole. Un état auffi permanent laiffe peu de viciffitudes à craindre, & dans une abfence de quelques jours, nous fentons moins la peine d'un fi court intervalle que le plaifir d'en envifager la fin. L'affliction que vous lifez dans mes yeux vient d'un fujet plus grave, & quoiqu'elle foit relative à M. de Wolmar, ce n'eft point fon éloignement qui la caufe.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur fur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes ; un penchant mutuel fe joint au devoir qui nous lie ; il n'a point d'autres defirs que les miens ; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaifirs à leur mere ; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus ver-

tueuſe, plus aimable que celle dont mon cœur eſt idolâtre, & je vais paſſer mes jours avec elle : Vous-même contribuez à me les rendre chers en juſtifiant ſi bien mon eſtime & mes ſentimens pour vous : Un long & fâcheux procès prêt à finir va ramener dans nos bras le meilleur des peres : tout nous proſpere ; l'ordre & la paix regnent dans notre maiſon ; nos domeſtiques ſont zelés & fideles, nos voiſins nous marquent toute ſorte d'attachement, nous jouiſſons de la bienveillance publique. Favoriſée en toutes choſes du ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un chagrin ſecret, un ſeul chagrin l'empoiſonne, & je ne ſuis pas heureuſe. Elle dit ces derniers mots avec un ſoupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'eſt pas heureuſe, me dis-je en ſoupirant à mon tour, & ce n'eſt plus moi qui l'empêche de l'être !

Cette funeſte idée bouleverſa dans un inſtant toutes les miennes & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute inſupportable où ce diſcours m'avoit jetté, je la preſſai tellement d'achever de m'ouvrir ſon cœur, qu'enfin elle verſa dans le mien ce fatal ſecret & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade, Made. de Wolmar ſort actuellement du gynécée pour aller ſe promener avec ſes enfans, elle vient de me le

faire dire. J'y cours, Milord, je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le sujet interrompu dans celle-ci.

LETTRE XVI.

De Made. de Wolmar à son mari.

JE vous attens mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé selon vos intentions. Voyez en revenant Made. d'Orbe; elle vous dira ce qui s'est passé durant votre absence; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, & vous jouissez durement de la vertu de votre femme.

LETTRE XVII.

A Milord Edouard.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courumes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Made. de Wol-

mar n'eſt pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades ſur l'eau. Il y a trois jours que le déſœuvrement où l'abſence de ſon mari nous laiſſe & la beauté de la ſoirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du ſoleil nous nous rendimes au rivage; nous primes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domeſtique, & nous nous embarquâmes avec quelques proviſions pour le dîner. J'avois pris un fuſil pour tirer des beſolets (*l*); mais elle me fit honte de tuer des oiſeaux à pure perte & pour le ſeul plaiſir de faire du mal. Je m'amuſois donc à rappeller de tems en tems de gros-ſifflets, des tiou-tiou, des crenets, des ſifflaſſons (*m*), & je ne tirai qu'un ſeul coup de fort loin ſur une grèbe que je manquai.

Nous paſſâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce ſont, dit-elle, des animaux qui ſouffrent, délivrons-les, jouiſſons du plaiſir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération ſe fit lentement, à contrecœur, non ſans quelques repréſentations, & je vis aiſément

(*l*) Oiſeau de paſſage ſur le lac de Genève. Le beſolet n'eſt pas bon à manger.

(*m*) Diverſes ſortes d'oiſeaux du lac de Genève; tous très-bons à manger.

que nos gens auroient mieux goûté le poiſſon qu'ils avoient pris que la morale qui lui ſauvoit la vie.

Nous avançames enſuite en pleine eau ; puis par une vivacité de jeune homme dont il ſeroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (*n*), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d une lieue du rivage. Là j'expliquois à Julie toutes les parties du ſuperbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & ſemble craindre de ſouiller de ſes eaux bourbeuſes le criſtal azuré du lac. Je lui faiſois obſerver les redans des montagnes, dont les angles correſpondans & paralleles forment dans l'eſpace qui les ſépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les côteaux verdoyans & parés de toutes parts forment un tableau raviſſant ; où la terre par-tout cultivée & par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigneron le fruit aſſuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais ſur la

(*n*) Terme des Bateliers du lac de Genève. C'eſt tenir la rame qui gouverne les autres.

côte oppoſée, pays non moins favoriſé de la nature, & qui n'offre pourtant qu'un ſpectacle de miſere; je lui faiſois ſenſiblement diſtinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richeſſe, le nombre & le bonheur des hommes. C'eſt ainſi, lui diſois-je, que la terre ouvre ſon ſein fertile & prodigue ſes tréſors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle ſemble ſourire & s'animer au doux ſpectacle de la liberté; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les triſtes mazures, la bruyere & les ronces qui couvrent une terre à demi-déſerte annoncent de loin qu'un maître abſent y domine, & qu'elle donne à regret à des eſclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amuſions agréablement à parcourir ainſi des yeux les côtes voiſines, un ſéchard qui nous pouſſoit de biais vers la rive oppoſée s'éleva, fraîchit conſidérablement, & quand nous ſongeâmes à revirer, la réſiſtance ſe trouva ſi forte qu'il ne fut plus poſſible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles; il fallut gagner la rive de Savoye & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous & qui eſt preſque le ſeul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent ayant changé ſe renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faiſoit dériver

plus bas le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'asyle.

Nous nous mimes tous aux rames, & presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger ; le soleil, la fatigue & la sueur nous mirent tout hors d'haleine & dans un épuisement excessif. C'est alors que retrouvant tout son courage, Julie animoit le nôtre par ses caresses compatissantes ; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, & mêlant dans un vase du vin avec de l'eau de peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé son tein d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ses charmes étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri que tous ses soins venoient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé, & dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis distinctement ces mots : O mes enfans, faut-il ne vous voir plus ? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du pé-

ril, je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvinmes à prendre terre. En abordant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit sur soi la reconnoissance de tous les soins que chacun s'étoient donnés & comme au fort du danger elle n'avoit songé qu'à nous, à terre il lui sembloit qu'on n'avoit sauvé qu'elle.

Nous dinâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu, & je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur sacrifice, elle ne se soucioit pas que j'en mangeasse beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois ; dans les petites choses comme dans les grandes cette ame aimante se peint toujours.

Après le dîné, l'eau continuant d'être forte ; & le bateau ayant besoin d'être racommodé, je proposai un tour de promenade. Julie m'opposa le vent, le soleil, & songeoit à ma lassitude. J'avois mes vues, ainsi je répondis à tout. Je suis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma santé ils l'affermissent, & mon dernier voyage m'a rendu

bien

bien plus robuste encore. A l'égard du soleil & du vent, vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois; il n'est question que de monter entre quelques rochers, & vous qui n'aimez pas la plaine en supporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partimes pendant le dîner de nos gens.

Vous savez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permission de mon retour. C'est là que je passai des jours si tristes & si délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'est de là que je lui écrivis une lettre dont elle fut si touchée. J'avois toujours desiré de revoir la retraite isolée qui me servit d'azyle au milieu des glaces, & où mon cœur se plaisoit à converser en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occasion de visiter ce lieu si chéri, dans une saison plus agréable & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif secret de ma promenade. Je me faisois un plaisir de lui montrer d'anciens monumens d'une passion si constante & si malheureuse.

Nous y parvinmes après une heure de marche par des sentiers tortueux & frais, qui, montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoissant mes anciens renseignemens, je fus prêt me trouver mal; mais je me surmontai, je

cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux ames sensibles & paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, & charioit avec bruit du limon, du sable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissoient incessamment les couvrent depuis le commencement du monde (*o*). Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite. Un grand bois de chênes étoit à gauche au delà du torrent, & au dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrain où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de cristal. Quelques arbres fruitiers sauvages panchoient leurs

(*o*) Ces montagnes sont si hautes qu'une demi-heure après le soleil couché leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose qu'on apperçoit de fort loin.

Tome II. Partie III. Planche VIII. *Pag. 355.*



es monumens des anciennes amours.

têtes ſur les nôtres ; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un ſi doux ſéjour aux objets qui l'environnoient, il ſembloit que ce lieu déſert dût être l'azyle de deux amans échappés ſeuls au bouleverſement de la nature.

Quand nous eumes atteint ce réduit & que je l'eus quelques tems contemplé : Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne ſentez-vous point quelque émotion ſecrette à l'aſpect d'un lieu ſi plein de vous ? Alors ſans attendre ſa réponſe, je la conduiſis vers le rocher & lui montrai ſon chiffre gravé dans mille endroits & pluſieurs vers du Pétrarque & du Taſſe relatifs à la ſituation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après ſi long-tems, j'éprouvai combien la préſence des objets peut ranimer puiſſamment les ſentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence. O Julie, éternel charme de mon cœur ! Voici les lieux où ſoupira jadis pour toi le plus fidelle amant du monde. Voici le ſéjour où ta chere image faiſoit ſon bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages ; La verdure & les fleurs ne tapiſſoient point ces compartimens : le cours de ces ruiſſeaux n'en formoit point les diviſions ; ces oiſeaux n'y faiſoient point entendre leurs ramages ; le vora-

ce épervier, le corbeau funebre & l'aigle terrible des alpes faifoient feuls retentir de leurs cris ces cavernes ; d'immenfes glaces pendoient à tous ces rochers ; des feftons de neige étoient le feul ornement de ces arbres ; tout refpiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux feuls de mon cœur me rendoient ce lieu fupportable, & les jours entiers s'y paffoient à penfer à toi. Voilà la pierre où je m'afféyois pour contempler au loin ton heureux féjour ; fur celle-ci fut écrite la Lettre qui toucha ton cœur ; ces cailloux tranchans me fervoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je paffai le torrent glacé pour reprendre une de tes Lettres qu'emportoit un tourbillon ; là je vins relire & baifer mille fois la derniere que tu m'écrivis ; voilà le bord où d'un œil avide & fombre je mefurois la profondeur de ces abîmes ; enfin ce fut ici qu'avant mon trifte départ je vins te pleurer mourante & jurer de ne te pas furvivre. Fille trop conftamment aimée, ô toi pour qui j'étois né ! Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le tems que j'y paffois à gémir de ton abfence ? .... j'allois continuer ; mais Julie, qui me voyant approcher du bord s'étoit effrayée & m'avoit faifi la main ; la ferra fans mot dire, en me regardant avec tendreffe & retenant avec peine un foupir ; puis tout à coup détournant la vue & me tirant par le bras : allons-nous-en, mon ami, me dit-

elle d'une voix émue ; l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit ; comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle voulut reſter ſeule, & je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois ; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous ſoupâmes triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le ſoupé, nous fumes nous aſſeoir ſur la grève en attendant le moment du départ. Inſenſiblement la lune ſe leva, l'eau devint plus calme, & Julie me propoſa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'aſſéyant à côté d'elle je ne ſongeai plus à quitter ſa main. Nous gardions un profond ſilence. Le bruit égal & meſuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant aſſez gai des bécaſſines me retraçant les plaiſirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attriſtoit. Peu-à-peu je ſentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un ciel ſérein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémiſſement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables ſenſations, la préſence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuſes.

Je commençai par me rappeller une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les sentimens délicieux qui remplissoient alors mon ame s'y retracerent pour l'affliger ; tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs.

E tanta fede, e si dolci memorie,
E si lungo costume !

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur passé, tout revenoit, pour augmenter ma misere présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disois-je en moi-même, ces tems heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas, ils ne reviendront plus ; & nous vivons, & nous sommes ensemble, & nos cœurs sont toujours unis ! Il me sembloit que j'aurois porté plus patiemment sa mort ou son absence, & que j'avois moins souffert tout le tems que j'avois passé loin d'elle. Quand je gémissois dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageoit mon cœur ; je me flattois qu'un instant de sa présence effaceroit toutes mes peines, j'envisageois au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle ; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer & presque en la possédant encore, la sentir per-

due à jamais pour moi ; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agiterent par degrés jusqu'au désespoir. Bien-tôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, & dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ses bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu-à-peu dans mon ame, l'attendrissement surmonta le désespoir ; je me mis à verser des torrens de larmes, & cet état comparé à celui dont je sortois n'étoit pas sans quelques plaisirs. Je pleurai fortement, longtems, & fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah, lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée, mais que ce soit la derniere fois qu'ils auront parlé sur ce ton. Nous recommencâmes alors à causer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation, nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fumes rentrés j'apperçus à la lumiere qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver

les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand besoin de repos : elle se retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. J'espere qu'elles seront la crise qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reste, je vous dirai que cette avanture m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens sont foiblement tentés & succombent ? Pour Julie ; mes yeux le virent, & mon cœur le sentit : Elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu soutenir ; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour rester si loin d'elle ? O Edouard ! quand séduit par ta maîtresse tu sus triompher à la fois de tes desirs & des siens, n'étois-tu qu'un homme ? sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

Fin du Tome V. des Œuvres, & du Tome IV. de Julie.







